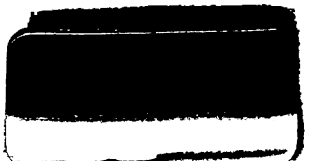






HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE GRENADE.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins St.-J., n°. 14.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE GRENADE,

TIRÉE DE LA CHRONIQUE MANUSCRITE DE FRAY ANTONIO AGAPIDA

PAR

WASHINGTON IRVING,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR

J. COHEN.



TOME PREMIER.

PARIS,

TIMOTHÉE DEHAY, LIBRAIRE,

RUE NEUVE-DES-BEAUX-ARTS, N°. 9.

AOUT 1829.

INTRODUCTION.

Quoique l'histoire qu'on va lire porte le nom du vénérable Fray Antonio Agapida, elle est plutôt un édifice élevé sur les fragmens qui nous restent de son ouvrage. On demandera peut-être quel est cet Agapida dont le nom est cité avec tant de respect, quoiqu'il ne se trouve dans aucun catalogue d'auteurs espagnols. Il est assez difficile de répondre à cette question. Il paraît que c'était un de ces infatigables écrivains qui ont rempli les bibliothèques des couvens et des cathédrales d'Espagne de leurs nombreux volumes sans jamais se douter que leurs

ouvrages seraient imprimés. Il est clair qu'il était parfaitement et exactement instruit de tous les détails des guerres que ses compatriotes ont soutenues contre les Maures, époque de l'histoire qui n'a été que trop défigurée par des fables. Son zèle ardent pour la religion catholique le rend en outre digne d'être présenté comme un modèle de ces anciens historiens orthodoxes qui transmettaient à la postérité avec une si pieuse joie les triomphes réunis de la croix et de l'épée. Il est fort à regretter, d'après cela, que ses manuscrits, déposés dans les bibliothèques de divers couvens, aient été dispersés pendant les troubles de l'Espagne, au point que l'on n'en retrouve plus maintenant que des fragmens sans suite. Tels qu'ils sont cependant, ces fragmens sont trop précieux pour permettre qu'ils soient livrés à l'oubli, attendu qu'ils contiennent plusieurs faits curieux qui ne se retrouvent chez aucun autre historien. C'est pourquoi, dans le cours de cet ouvrage,

on se servira des manuscrits du digne Fray Antonio, en conservant même ses expressions, partout où elles offrent quelque suite; mais on aura soin de les remplir, de les étendre, de les expliquer et de les corroborer par des citations de divers auteurs, tant espagnols qu'arabes, qui ont traité le même sujet. Les manuscrits sont conservés avec soin dans la bibliothèque de l'Escurial.

(*Note du Traducteur.*) Ne serait-ce pas faire injure à l'intelligence de nos lecteurs que de leur faire observer que le prétendu Fray Antonio Agapida, dont le nom, d'après ce que l'auteur dit lui-même dans son Introduction, ne se trouve dans aucun catalogue d'écrivains espagnols, est un personnage imaginaire; que l'auteur l'a inventé pour pouvoir offrir son ouvrage sous une forme et avec un style pittoresque, et y entremêler quelques idées superstitieuses d'accord avec le temps où cette guerre a eu lieu, et que sans cela la gravité de l'histoire aurait été obligée d'écarter? On se rappellera d'ailleurs que les premiers ouvrages de Washington Irving ont tous été pseudonymes.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE GRENADE.

CHAPITRE PREMIER.

Du royaume de Grenade, et du tribut qu'il payait à la couronne de Castille.

L'HISTOIRE des terribles et sanglantes guerres qui ont rempli le monde de bruit et d'étonnement, et qui ont fixé les destinées d'empires puissans, a de tout temps été considérée comme un sujet digne de la plume du philosophe et des études du sage. Que ne doit pas être d'après cela l'histoire d'une guerre sainte, ou pour mieux dire d'une pieuse croisade, faite par le plus catholique des monarques, dans le but de rendre la lumière de la vraie foi à l'une des régions les plus belles, mais aussi les plus obscurcies de la terre par les ténèbres de l'erreur! Écoutez-moi donc, quand du fond de ma cellule solitaire je raconterai les événemens

qui ont marqué la conquête de Grenade, alors que les chevaliers chrétiens et les Sarrasins infidèles ont disputé le beau pays d'Andalousie, jusqu'à ce qu'enfin le croissant, symbole de l'abomination payenne, fut renversé dans la poussière, et la croix sainte, arbre de notre rédemption, élevée à sa place.

Plus de huit cents ans s'étaient écoulés depuis que les conquérans arabes avaient mis le sceau à la perte de l'Espagne par la défaite de don Rodrigue, le dernier de ses rois goths. Néanmoins, à compter de l'époque de ce fatal événement, les royaumes avaient été reconquis l'un après l'autre par les princes chrétiens, en sorte que le territoire de Grenade, puissant à la vérité, mais seul, demeura sous la domination des Maures.

Ce royaume célèbre était situé dans la partie méridionale de l'Espagne, sur les bords de la mer Méditerranée, et il était défendu du côté de la terre par des monts élevés et sourcilleux, qui renfermaient dans leur enceinte des vallées profondes, riches et verdoyantes, dans lesquelles la stérilité des hauteurs environnantes était compensée par une prodigue fertilité.

La ville de Grenade était construite au centre de ce royaume, et comme abritée dans le sein de la chaîne dite Sierra-Nevada ou des montagnes neigeuses. Cette ville couvrait deux montagnes et la profonde vallée qui les séparait, au milieu de laquelle coulait la rivière de Darro. Une de ces montagnes était couronnée par le royal palais et par la forteresse de l'Alhambra, qui pouvait contenir quarante mille hommes dans ses murs et dans ses tours. Une ancienne tradition mauresque rapporte que le roi qui fit bâtir ce vaste édifice avait été versé dans les sciences occultes, et qu'il s'était procuré de l'or et de l'argent par le moyen de l'alchimie (1). Certes il n'en a jamais existé dans lequel la magnificence des barbares se montrât avec un plus grand éclat, et l'étranger qui, de nos jours encore, erre au milieu de ses cours désertes et silencieuses, et de ses salles en ruine, contemple avec étonnement ses dômes sculptés et dorés, et ses riches ornemens qui conservent leur beauté éblouissante en dépit des ravages du temps.

En face de la montagne sur laquelle était située l'Alhambra se voyait sa rivale, dont le

(1) *Zurita*, liv. xx ; chap. 42.

sommet, qui formait un vaste plateau, était couvert de maisons et rempli d'habitans. Il était dominé par une forteresse appelée l'Alcazaba. Les divers côtés de ces montagnes étaient couverts d'habitations, au nombre de soixante-dix mille, séparées par des rues étroites et de petites places, conformément à l'usage des Maures. Les maisons offraient dans l'intérieur des cours et des jardins, rafraîchis par des fontaines et des eaux courantes, et ornés de bosquets d'orangers, de cédrats et de grenadiers. Aussi les édifices de la ville, s'élevant les uns au-dessus des autres sur le penchant des montagnes, présentaient un mélange de maisons et de verdure qui rendait la perspective délicieuse. L'ensemble était entouré de remparts élevés, ayant trois lieues de tour, avec douze portes et mille trente tours fortifiées. L'élévation du terrain et le voisinage de la Sierra-Nevada, couronnée de neiges perpétuelles, tempéraient la chaleur brûlante de l'été, de sorte que quand d'autres villes haletaient sous les ardeurs de la canicule, des brises salutaires soufflaient à travers les salles de marbre de Grenade.

Mais ce qui faisait surtout la gloire de la

ville, c'était la *Vega*, ou plaine qui s'étendait autour d'elle, offrant une circonférence de trente-sept lieues, formée par de hautes montagnes. C'était un vaste jardin de délices, rafraîchi par d'innombrables fontaines et par les détours argentés du Xenil. Les Maures, par d'ingénieux travaux, avaient formé des eaux de cette rivière des milliers de ruisseaux qui se répandaient sur toute la surface de la plaine. A vrai dire, ils avaient su procurer à cette région naturellement heureuse une prospérité sans exemple; ils mettaient leur orgueil à la parer comme une maîtresse chérie. Les collines étaient revêtues de vergers et de vignobles, les vallons ornés de jardins, et les vastes plaines couvertes d'épis ondoyans. Là croissaient en profusion les orangers, les citronniers, les figuiers, les grenadiers, et surtout les mûriers, qui servaient à la culture de la soie la plus fine. La vigne courait d'arbre en arbre, d'énormes grappes de raisin se montraient suspendues aux murs des plus pauvres chaumières, et les bosquets étaient toute l'année égayés par les chants harmonieux du rossignol. En un mot, la terre était si belle, l'air si pur et le ciel si serein dans cette région

délicieuse, que les Maures s'étaient figuré que le paradis de leur prophète était situé dans la partie du ciel qui répondait au royaume de Grenade (1).

Les infidèles avaient conservé la tranquille possession de ce territoire riche et populeux, sous la condition de payer au souverain de Castille et de Léon un tribut annuel de deux mille doblas ou pistoles d'or, et de seize cents captifs chrétiens; à défaut de chrétiens, un égal nombre de Maures devaient être remis dans la ville de Cordoue pour y demeurer dans l'esclavage (2).

A l'époque où cette chronique commence, Ferdinand et Isabelle, de glorieuse et d'heureuse mémoire, régnaient sur les royaumes réunis de Léon, de Castille et d'Arragon, et Muley-Aben-Hassan occupait le trône de Grenade.

Muley-Aben-Hassan avait succédé à son père Ismaël dans l'année 1465, pendant que Henri IV, père et prédécesseur immédiat de la reine Isabelle, était roi de Castille et de Léon. Il était de l'illustre race de Mohammed-Aben-Alamar,

(1) Juan Booteo Benes, *Relaciones universales del Mundo*.
(2) Garibay, *Compend.*, liv. IV, chap. 25.

premier roi maure de Grenade, et fut le prince le plus puissant de sa maison. Son influence s'était augmentée par la chute des autres royaumes maures, conquis l'un après l'autre par les chrétiens. Plusieurs villes et forteresses des royaumes contigus à celui de Grenade avaient refusé de se soumettre aux armes des chrétiens, et s'étaient mis sous la protection de Muley-Aben-Hassan. Ses domaines avaient en conséquence augmenté en richesse, en étendue et en population au-delà de tout ce que ses prédécesseurs avaient possédé. Ils renfermaient quatorze villes et quatre-vingt-dix-sept forteresses, sans compter d'innombrables bourgs et villages défendus par des châteaux formidables. L'orgueil de Muley-Aben-Hassan s'enfla avec son pouvoir.

Le tribut en argent et en captifs avait été régulièrement acquitté par son père Ismaël, et Muley-Aben-Hassan, avant de monter sur le trône, s'était rendu une fois en personne à Cordoue, pour accomplir cette humiliante condition. Il avait été témoin des insultantes moqueries des fiers Castillans, et l'orgueilleux Africain éprouva tant d'indignation de ce qu'il regardait comme un acte avilissant pour sa race,

que son sang bouillonnait toutes les fois qu'il se rappelait la scène à laquelle il avait assisté.

En parvenant à la couronne, il refusa sur-le-champ de payer le tribut accoutumé, et il suffisait d'en parler pour exciter en son ame des transports de fureur. C'était un infidèle féroce et belliqueux; sa haine pour la foi chrétienne s'était déployée dans les combats dès avant la mort de son père, et ce fut le même esprit d'infernale hostilité qui le porta à refuser le juste tribut auquel ses ancêtres s'étaient soumis.

CHAPITRE II.

Comment les souverains catholiques envoyèrent demander au Maure les arrérages du tribut, et comment le Maure y répondit.

Dans l'année 1478, un chevalier espagnol, d'une taille élevée et vigoureuse, d'un maintien hautain, arriva aux portes de Grenade, comme ambassadeur du monarque catholique, pour réclamer les arrérages du tribut. Il s'appelait don Juan de Vera: c'était un chevalier plein de zèle et de dévotion; son ardeur pour la foi était aussi grande que son dévouement pour son prince. Il était monté d'une manière brillante, armé de pied en cap, et suivi d'un cortége peu nombreux, mais bien choisi.

Les habitans maures regardèrent d'un œil jaloux ces fiers chevaliers espagnols, lorsqu'ils

traversèrent, avec la dignité que leur nation seule possède, la célèbre porte d'Elvire. Ils furent frappés de la tournure noble et sévère de don Juan de Vera, et de ses formes musculeuses qui faisaient reconnaître en lui un homme fait pour le difficile métier des armes. Ils ne doutèrent pas qu'il ne fût venu pour se distinguer en défiant les chevaliers maures au combat, soit dans un tournois ouvert, soit dans une de ces joûtes avec des roseaux, dans lesquelles ils avaient acquis tant de célébrité : car les chevaliers des deux nations avaient coutume de se livrer à ces jeux nobles et courtois dans les intervalles de la guerre. Mais quand ils apprirent que le sujet qui l'amenait chez eux était de réclamer le tribut si abhorré de leur fougueux monarque, ils observèrent que ce n'était pas sans raison que l'on avait choisi pour une pareille ambassade un guerrier d'une vigueur si peu commune.

Muley-Aben-Hassan reçut le chevalier en cérémonie; il était assis sur un magnifique divan, entouré des officiers de sa cour, dans la salle des ambassadeurs, l'une des plus somptueuses de l'Alhambra. Quand don Juan eut annoncé sa demande, un sourire hautain et

amer se peignit sur les lèvres du fier monarque.

« Dites à votre souverain, répondit-il, que les rois de Grenade qui avaient coutume de payer un tribut à la couronne de Castille ont cessé de vivre. Aujourd'hui, notre hôtel des monnaies ne bat plus que des lames de cimeterres et des têtes de lances (1). »

La provocation renfermée dans cette fière réponse fut écoutée avec une courtoisie froide et digne par don Juan : car il était soldat hardi, ennemi irréconciliable des infidèles, et il prévoyait qu'une guerre sanglante serait le résultat des paroles du monarque maure. Il s'éloigna de la salle d'audience avec une gravité noble et cérémonieuse : car il était profondément versé dans toutes les règles de l'étiquette. En passant par la cour des lions, il s'arrêta pour regarder la célèbre fontaine, et à cette occasion une conversation s'engagea entre lui et les courtisans maures sur certains mystères de la foi chrétienne. Les argumens avancés

(1) Garibay, *Compend.*, liv, XI, chap. 29. Conde, *Hist. de los Arabes*, p. IV, ch. 34 (*).

(*) D'après d'autres historiens, cette ambassade n'eut lieu qu'*après* le sac de Zahara. (*Note du Traducteur.*)

par les infidèles éveillèrent la pieuse indignation du chevalier chrétien; mais il ne se laissa point entraîner au-delà des bornes de la gravité, et demeurait, appuyé sur le pommeau de son épée, regardant avec l'air du plus profond mépris les faibles casuistes dont il était entouré. Les Arabes, dont l'esprit est prompt et subtil, redoublèrent leurs attaques légères, et finirent par se convaincre qu'ils avaient complétement désarçonné leur adversaire; mais le sévère don Juan de Vera se réservait un argument auquel ils n'étaient pas préparés. Un d'eux, de la race des Abencerrages, s'étant permis de blasphémer contre la sainte Vierge, le chevalier chrétien ne fut plus en état de retenir sa colère. Élevant tout d'un coup la voix, il dit à l'infidèle qu'il en avait menti; et, levant en même temps le bras, il lui porta sur la tête un coup terrible avec son épée nue.

En un instant la cour des lions brilla de l'éclat et retentit du cliquetis des armes; ses fontaines auraient vu rougir leurs eaux de sang, si Muley-Aben-Hassan n'eût entendu le tumulte, et n'eût défendu qu'on se livrât à la violence contre un ambassadeur dont la personne était sacrée, tant qu'il se trouvait sur son territoire.

Les Abencerrages renfermèrent donc dans leur sein le souvenir de cette insulte, en attendant que l'heure de la vengeance sonnât; et l'ambassadeur adressa une prière à Notre-Dame, pour qu'elle lui procurât l'occasion de venger son injure sur l'infidèle qui l'avait outragé (1)

Nonobstant cet événement, don Juan de Vera fut traité avec une grande distinction par Muley-Aben-Hassan; mais rien ne put le faire sortir de sa réserve grave et hautaine. Avant son départ le roi lui envoya un cimeterre dont la lame était du plus fin acier de Damas, le pommeau d'agate enrichie de pierres précieuses, et la garde d'or. Don Juan le tira de son fourreau, et sourit terriblement en remarquant la trempe admirable de la lame.

« Le roi, dit-il, m'a donné une arme tranchante; mais je me flatte qu'un jour viendra où je lui montrerai l'usage que je sais faire de son royal présent. »

Cette réponse fut regardée comme un simple

(1) Le curé de los Palacios rapporte aussi cette anecdote; mais il prétend qu'elle n'eut lieu que plus tard, quand don Juan de Vera fut envoyé pour négocier l'échange de certains captifs chrétiens. Quant à moi, je crois devoir ajouter plus de foi au récit du frère Antonio Agapida.

compliment; les assistans se doutaient peu des sentimens qu'elle cachait.

Pendant le court séjour qu'ils firent à Grenade, don Juan de Vera et ses compagnons examinèrent la force et la position des Maures avec les yeux de guerriers expérimentés. Ils découvrirent que leurs ennemis n'étaient que trop bien préparés au combat. Les remparts et les tours étaient d'une force extraordinaire, dans un état de réparation parfaite, et garnis de canon du plus gros calibre. Les magasins étaient remplis de munitions de guerre de toutes sortes; l'infanterie était innombrable, et, jointe à une cavalerie nombreuse, permettait de faire avec avantage une guerre, soit offensive, soit défensive, selon que les circonstances l'exigeraient. En attendant, les guerriers chrétiens observèrent ces choses sans effroi; loin de là, ils sentirent leurs cœurs animés par une noble ardeur à la pensée de combattre un ennemi si digne d'eux. Comme ils traversaient lentement les rues de Grenade en faisant caracoler leurs chevaux, ils regardèrent avec des yeux avides ses palais magnifiques et ses somptueuses mosquées, son alcayceria ou bazar, rempli de soieries, d'étoffes d'or

et d'argent, de bijoux et de pierres précieuses, en un mot, de toutes les richesses qu'offrent les divers climats de la terre. Ils se demandèrent en secret quand arriverait le temps où ces trésors seraient distribués parmi les soldats de la Foi, où les chevaliers pourraient fouler aux pieds de leurs chevaux les perfides infidèles.

Don Juan de Vera et sa petite troupe traversèrent à pas lents le pays jusqu'aux frontières du territoire chrétien. Les villes par lesquelles ils passaient étaient toutes fortifiées avec soin. La Véga était couverte de tours pour servir d'asile aux paysans; chaque défilé dans les montagnes était défendu par un château fort; sur chaque hauteur il y avait une redoute. Comme les chevaliers chrétiens longeaient les murs de ces diverses forteresses, des lances et des cimeterres brillaient au haut des remparts, et les sentinelles lançaient de dessous leurs turbans des regards de haine et de provocation. Tout annonçait qu'une guerre avec ce royaume offrirait et de nombreux périls à affronter, et de superbes lauriers à cueillir: ce serait une guerre de postes, où chaque pouce de terrain coûterait des travaux et du sang à conquérir, du sang et des travaux à conserver. Le courage des cheva-

liers s'enflamma à cet aspect; ils se sentirent pleins d'impatience de commencer les hostilités. Ce n'était point la soif du butin ni celle de la vengeance qui les excitait; c'était la sainte et pure indignation que ressentait tout chevalier espagnol en voyant les magnifiques domaines de ses ancêtres souillés par le pied d'un usurpateur infidèle. Il était impossible de contempler ce délicieux pays sans éprouver le désir de le ramener à l'empire de la vraie croyance et au sceptre des monarques chrétiens.

CHAPITRE III.

Comment le Maure résolut de frapper le premier coup dans la guerre.

La provocation que le fier roi des Maures lança ainsi contre les souverains chrétiens aurait reçu sur-le-champ pour réponse le tonnerre de leur artillerie, s'ils n'avaient été dans le moment engagés à la fois dans une guerre contre le Portugal, et dans des discussions avec leurs nobles factieux. On laissa donc subsister la trève qui durait déjà depuis quelques années entre les deux nations; mais le rusé Ferdinand se réserva en secret de prendre le refus d'acquitter le tribut comme un juste sujet de guerre, quand un moment favorable se présenterait pour l'entreprendre.

Au bout de trois ans, la guerre contre le Por-

tugal fut terminée, et les dissensions entre les seigneurs espagnols furent pour la plus grande partie apaisées. Les souverains castillans tournèrent pour lors leurs regards sur ce qui, depuis l'époque de l'union de leurs couronnes, avait été le grand but de leur ambition, la conquête de Grenade et la destruction complète de la puissance des Maures en Espagne. Ferdinand, dont le zèle pieux était encore animé par des motifs de politique temporelle, jetait un œil avide sur le riche territoire du Maure parsemé d'innombrables villes et bourgs. Il résolut donc de diriger les opérations de la guerre avec une patience prudente et persévérante, de prendre les villes et les forteresses l'une après l'autre, et de saper par degrés les fondemens de la puissance de l'ennemi avant d'attaquer sa capitale.

« Je veux, dit Ferdinand, enlever une à une les graines de cette *grenade*. »

Muley-Aben-Hassan n'ignorait pas les intentions hostiles du monarque catholique; mais il était tranquille, par la conviction qu'il pourrait y résister. Il avait amassé de grands trésors pendant un règne paisible; il avait renforcé les défenses de son royaume; il avait tiré de Barbarie des corps considérables de troupes

auxiliaires, et avait fait des arrangemens avec les princes africains pour qu'ils l'assistassent en cas de nécessité. Ses sujets avaient l'esprit fier, le cœur hardi, le bras vaillant. Endurcis aux travaux de la guerre, ils combattaient avec adresse à pied; mais c'était surtout à cheval qu'ils étaient remarquables, soit qu'ils fussent pesamment armés et dans un équipement complet, soit qu'ils combattissent montés légèrement *a la geneta*, avec la lance et la targe. Ils supportaient avec patience la fatigue, la faim, la soif et les intempéries de l'air; prompts à marcher au premier appel de leur roi, ils défendaient leurs places fortes avec une opiniâtreté extrême.

Ainsi préparé à la guerre, Muley-Aben-Hassan prit la résolution de prévenir l'adroit Ferdinand, et d'être le premier à frapper un grand coup. Parmi les conditions de la trève, il y en avait une fort singulière, d'après laquelle les deux partis pouvaient faire des incursions soudaines et attaquer les villes et les forteresses, pourvu que ce fût furtivement et par stratagème, sans déploiement de bannières, son de trompettes, campemens réguliers, et pourvu que ces expéditions ne durassent que trois

jours (1). Ceci donna lieu à de fréquentes entreprises d'un genre hardi et aventureux, dans lesquelles des châteaux et des places fortes étaient attaqués par surprise et emportés l'épée à la main. En attendant, il s'était passé un temps considérable depuis que les Maures n'avaient commis d'insultes de ce genre; et en conséquence les villes chrétiennes de la frontière s'étaient laissé aller à toute la négligence qu'inspire la sécurité.

Muley-Aben-Hassan jeta les yeux autour de lui pour choisir l'objet d'une attaque, quand on lui apporta l'avis que la forteresse de Zahara n'avait qu'une faible garnison; qu'elle était mal approvisionnée, et que son alcayde remplissait avec nonchalance les devoirs de sa place. Ce poste important était situé sur la frontière, entre Ronda et Medina Sidonia. La ville était construite sur le sommet d'une montagne pierreuse, et un château fort s'élevait au-dessus sur un rocher si haut, que l'on assurait que ni les oiseaux ni les nuages n'en pouvaient approcher. Les rues et plusieurs des habitations étaient taillées dans le roc vif. La ville n'avait qu'une seule

(1) Zurita, *Annales de Aragon*, liv. xx, chap. 41. Mariana, *Hist. de España*, liv. xxv, chap. 1.

porte, s'ouvrant du côté de l'occident, et défendue par des tours et des bastions. Le seul chemin qui conduisît à cette forteresse était creusé dans le rocher, et si inégal, qu'en plusieurs endroits il ressemblait aux degrés brisés d'un antique escalier. Telle était la situation de la place de Zahara; elle semblait pouvoir braver toute attaque, au point qu'en Espagne on avait coutume d'appeler une femme d'une vertu farouche et inaccessible une Zahareña. Mais la ville la plus forte et la vertu la plus sévère ont également leurs points faibles, et exigent, pour les garder, une vigilance à toute épreuve. Que les guerriers et les dames se rappellent, les uns et les autres en frémissant, le sort de Zahara !

CHAPITRE IV.

Expédition de Muley-Aben-Hassan contre la forteresse de Zahara.

C'ÉTAIT dans l'an de Notre-Seigneur mil quatre cent quatre-vingt-un, et peu de jours avant la fête de la très-sainte Nativité, que Muley-Aben-Hassan fit sa fameuse attaque contre Zahara. Les habitans de cette ville étaient plongés dans un profond sommeil; les sentinelles elles-mêmes avaient déserté leurs postes pour se mettre à l'abri d'une tempête qui durait depuis trois fois vingt-quatre heures. Il ne paraissait pas croyable que l'ennemi osât braver les élémens en un courroux si grand. Mais c'est au sein de la tempête que les esprits malins se livrent avec plus d'ardeur à leurs travaux; et Muley-Aben-Hassan jugea qu'un pareil temps

était le plus favorable qu'il pût trouver pour l'exécution de son infernale entreprise. Au milieu de la nuit, un tumulte s'élève dans les murs de Zahara, tumulte plus effrayant cent fois que les mugissemens de la tempête. Le terrible cri d'alarme : « Voilà le Maure! voilà le Maure! » retentit dans toutes les rues, mêlé au cliquetis des armes, aux gémissemens de la douleur et aux chants de victoire. Muley-Aben-Hassan, à la tête d'une armée formidable, était venu en toute hâte de Grenade, et avait traversé les montagnes, inaperçu pendant la fureur de la tempête. Favorisés par l'abandon des sentinelles, les Maures avaient planté leurs échelles, et avaient pénétré sans obstacle dans la ville et dans le château. La garnison ne soupçonnait encore aucun danger, que déjà le carnage régnait dans ses murs. Les habitans, dans leur effroi, crurent que les démons des airs, portés sur les ailes des vents, étaient venus s'emparer de leurs tours. Les cris de guerre se faisaient entendre de tous les côtés, en haut, en bas, sur les remparts du château, dans les rues de la ville. L'ennemi était partout, enveloppé à la vérité de ténèbres, mais agissant avec accord d'après des signaux concertés d'avance. Réveillés en sursaut, les soldats

furent interceptés et hachés en pièces en sortant de leurs quartiers, ou bien, s'ils échappaient à l'ennemi, ils ne savaient où se rassembler, de quel côté frapper. En quelque lieu qu'on vît de la lumière, on était sûr de trouver la mort, et l'épée moissonnait tous ceux qui offraient la moindre résistance.

La lutte fut bientôt terminée. Tous ceux qui ne furent pas tués se cachèrent dans les recoins les plus secrets de leurs maisons ou se rendirent captifs. Le bruit des armes cessa; mais la tempête continua à mugir, mêlée aux acclamations des soldats maures qui couraient çà et là à la recherche du butin. Pendant que les habitans tremblaient sur le sort qui leur serait réservé, le son de la trompette se fit entendre dans les rues, et les appela tous sur la grande place. Arrivés là, ils furent entourés par des soldats, et strictement gardés jusqu'à l'aurore. Quand le jour parut, un triste spectacle s'offrit aux yeux. Cette réunion d'individus, naguère si prospères, qui s'étaient couchés la veille dans la plus parfaite sécurité, étaient alors rassemblés pêle-mêle, sans distinction d'âge, de rang ou de sexe, et, malgré la rigueur de la saison, presque dépouillés de vêtemens. Le féroce Mu-

ley-Aben-Hassan, sourd à leurs prières et à leurs remontrances, les fit tous emmener à Grenade. Laissant une garnison considérable, tant dans la ville que dans le château, avec l'ordre de les mettre tous deux dans un état de défense respectable, il revint dans sa capitale, fier de la victoire qu'il avait remportée, et y entra à la tête de ses troupes chargées de butin et portant en triomphe les bannières et les banderolles prises à Zahara.

Au milieu des préparatifs de joûtes et de réjouissances de toute espèce qui se faisaient pour célébrer ce triomphe sur les chrétiens, les prisonniers de Zahara arrivèrent. Ce douloureux cortége d'hommes, de femmes et d'enfans épuisés de fatigue et pâles de désespoir fut introduit dans la ville par un détachement de soldats maures, comme ils auraient fait d'un troupeau de moutons.

La douleur et l'indignation du peuple de Grenade furent grandes à ce spectacle. Les hommes âgés, à qui la mémoire rappelait les calamités de la guerre, frémirent en songeant aux temps de troubles qui allaient renaître. Les mères serrèrent leurs enfans contre leur sein, à l'aspect des malheureuses femmes de Zahara,

tenant les leurs expirans dans leurs bras. De tous les côtés on entendait, mêlées ensemble, et des expressions de pitié pour ces infortunés, et des imprécations contre la barbarie du roi. Les préparatifs de la fête furent abandonnés, et les mets destinés aux vainqueurs furent distribués parmi les prisonniers.

Cependant les nobles et les alfaquis se rendirent à l'Alhambra pour féliciter le roi : car l'orage a beau gronder dans les classes inférieures de la société, les seuls nuages qui obscurcissent le trône sont des nuages d'encens. Dans cette occasion pourtant, une voix s'éleva au milieu de la foule empressée, et vint tonner aux oreilles d'Aben-Hassan :

« Malheur! malheur! malheur à Grenade! s'écria cette voix : l'heure de sa désolation approche! Les ruines de Zahara retomberont sur nos têtes. Mon esprit me dit que la perte de notre empire est imminente! »

Chacun tressaillit à ces paroles. On s'éloigna avec effroi de ce prophète de malheur, qui demeura seul au milieu de la salle. C'était un homme à cheveux blancs, et qui portait le costume d'un derviche. L'âge avait flétri son corps sans éteindre le feu de son ame, qui brillait

dans ses yeux avec un éclat effrayant. S'il faut en croire les historiens arabes, il était du nombre de ces hommes saints à leurs yeux, qui passent leur vie dans la solitude, le jeûne, la méditation et la prière jusqu'à ce qu'ils arrivent à la perfection des bienheureux et qu'ils obtiennent le don de la prophétie; mais c'était bien plutôt un fils de Bélial, un de ces infidèles fanatiques, possédés du démon, à qui le Ciel permet parfois de prédire la vérité à ceux qui croient en eux, mais sous la condition que leurs prédictions ne seront d'aucune utilité.

La voix du santon retentit sous les voûtes élevées de l'Alhambra, et frappa de terreur et de silence la foule des courtisans adulateurs. Muley-Aben-Hassan seul ne se montra point ému. Il regarda d'un air de mépris le vieil anachorète, qui se tenait intrépide en sa présence, et traita sa prédiction de discours insensés. Le santon sortit précipitamment du palais, et, se jetant dans la ville, il se mit à en parcourir les rues et les places en faisant mille gestes bizarres. Partout il répétait d'une voix terrible :

« La paix est rompue, la guerre d'extermination a commencé. Malheur! malheur! mal-

heur à Grenade! sa chute est imminente. La désolation habitera dans ses palais; ses braves tomberont sous le fer; ses enfans et ses vierges seront emmenés captifs! Zahara est le type de Grenade! »

L'effroi s'empara de la population, car elle ne douta pas que ce malheureux ne fût doué de l'esprit de prophétie. Chacun se renferma dans sa maison comme dans un temps de deuil universel; ou si l'on sortait, c'était pour former des groupes et des rassemblemens dans les rues et dans les places, où l'on s'effrayait mutuellement par les prédictions les plus tristes, et où l'on maudissait la précipitation et la cruauté du farouche Aben-Hassan.

Le roi maure ne s'inquiéta point de ces murmures. Sachant que son exploit attirerait sur lui la vengeance des chrétiens, il ne garda plus de mesures, et essaya de surprendre Castellar et Olvera, mais sans succès. Il envoya aussi des alfaquis aux puissances barbaresques, pour leur apprendre que l'épée était tirée, et pour les inviter à venir au secours du royaume de Grenade et de la religion de Mahomet contre les violences des infidèles.

CHAPITRE V.

Expédition du marquis de Cadix contre Alhama.

L'INDIGNATION du roi Ferdinand fut grande quand il apprit la prise de Zahara, et il y fut d'autant plus sensible, qu'il avait eu de son côté l'intention de frapper le premier coup dans cette guerre. Il était fier de sa politique profonde et prudente, et il n'y a rien que les souverains politiques savent moins pardonner que d'avoir été prévenus par leurs adversaires. Ferdinand fit donc publier sur-le-champ des ordres à tous les adelantados et alcaydes des frontières, pour qu'ils eussent à mettre la plus grande vigilance à défendre les postes qui leur étaient confiés, et pour qu'ils se préparassent à porter le fer et la flamme sur le territoire des Maures. Il envoya en même temps des re-

ligieux de différens ordres, afin d'exciter les chevaliers de la chrétienté à prendre part à cette sainte croisade contre les infidèles.

Au nombre des preux qui se rallièrent autour du trône de Ferdinand et d'Isabelle, un des plus illustres, tant par sa naissance que par sa renommée personnelle, fut don Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix. Vu le rôle qu'il a joué dans cette sainte guerre, dont il a commandé presque toutes les entreprises et les principales batailles, il est convenable que nous entrions dans quelques détails à son sujet. Il était né en 1443. Descendu de l'illustre race des Ponce, il s'était, dès sa plus tendre jeunesse, distingué dans les combats. Sa taille était moyenne, ses formes étaient musculeuses et pleines de vigueur; son corps pouvait supporter des efforts et des fatigues inouïs. Ses cheveux et sa barbe étaient roux et bouclés, sa physionomie était modeste et magnanime, son teint fleuri, et sa peau légèrement marquée de la petite vérole. Il était sobre, chaste, plein de valeur et de vigilance; juste et libéral envers ses vassaux; franc et noble avec ses égaux; dévoué et fidèle pour ses amis; terrible mais généreux pour ses en-

nemis. Il était regardé comme le modèle des chevaliers, et les historiens contemporains le comparent au Cid immortel.

Le marquis de Cadix possédait de vastes biens dans les parties les plus fertiles de l'Andalousie, avec plusieurs villes et châteaux. Il pouvait conduire à la guerre une armée tout entière composée de ses seuls vassaux. En recevant les ordres du roi, il brûla de se signaler par quelque incursion soudaine dans le royaume de Grenade, qui servît à donner à la guerre un commencement plein d'éclat, et à consoler ses maîtres de l'insulte qui leur avait été faite à Zahara. Les terres de don Rodrigue étant situées près des frontières des Maures, étaient exposées à des incursions qui l'obligeaient à tenir toujours sous les armes un grand nombre d'adalides ou de troupes légères, parmi lesquelles il y avait beaucoup d'infidèles convertis. Il en envoyait sans cesse dans toutes les directions pour surveiller les mouvemens de l'ennemi et pour se procurer tous les avis nécessaires à la sûreté des frontières. Le chef d'un de ces partis vint un jour le trouver dans sa ville de Marchena, et l'informa que la ville mauresque d'Alhama était

mal pourvue d'hommes, gardée avec négligence, et pourrait facilement être surprise. Cette place était grande, riche, très-peuplée et située à peu de distance de Grenade. Elle était construite au haut d'un rocher, entourée par une rivière et défendue par une citadelle, à laquelle on ne pouvait arriver que par un chemin difficile et escarpé. C'était à sa force naturelle et à sa situation au centre du royaume qu'il fallait attribuer la négligente sécurité qui invitait en ce moment à l'attaquer.

Le marquis, afin de s'assurer du véritable état de la forteresse, y envoya en secret un vieux militaire dans lequel il mettait une fort grande confiance. Cet homme s'appelait Ortega de Prado. C'était un capitaine d'*escaladores*, troupes employées à escalader les remparts des places fortes dans les assauts qui s'y livraient, et il s'était de tout temps fait remarquer par son activité, sa perspicacité et son inébranlable courage. Ortega s'approcha donc d'Alhama, une nuit où la lune n'éclairait point l'horizon. Il fit le tour des remparts d'un pas prudent et silencieux, appliquant de temps à autre son oreille soit contre la terre, soit contre le mur. Toutes les fois, il distinguait le bruit

de la marche mesurée des sentinelles, et parfois aussi les appels des rondes et des patrouilles. Reconnaissant par là que la ville était bien gardée, il grimpa jusqu'à la citadelle. Là, régnait le plus profond silence. En parcourant ces vastes remparts qui s'élevaient entre lui et le ciel, il ne vit pas une seule sentinelle à son poste. Il remarqua quelques endroits où il jugea qu'il serait facile de placer des échelles, et il se retira enfin, après avoir noté l'heure où la garde se relevait, et avoir fait du reste toutes les observations nécessaires.

De retour à Marchena, Ortega assura au marquis de Cadix qu'il serait très-facile d'escalader les murs du château d'Alhama, et de s'en emparer par surprise. Le marquis eut pour lors une conférence secrète avec don Pedro Henriquez, adelantado d'Andalousie, don Diego de Merlo, commandant de Séville, et don Sanche d'Avila, alcayde de Carmona, qui tous promirent de le soutenir dans son entreprise. A un jour indiqué, ces divers chefs se réunirent à Marchena avec leurs troupes et les gens de leur suite. Les commandans seuls étaient instruits du but et de la destination de l'expédition; mais pour exciter le courage des peu-

ples de l'Andalousie, il suffisait de leur annoncer qu'on allait attaquer leurs anciens ennemis les Maures. Le secret et la célérité étaient les premiers points nécessaires au succès. Ils partirent donc promptement au nombre de trois mille genetas, ou cavaliers armés à la légère, et de quatre mille fantassins. Ils choisirent une route peu fréquentée, celle d'Antequera, traversèrent avec beaucoup de peine les défilés rudes et solitaires des montagnes d'Alzerifa, et laissèrent leur bagage sur les bords de la rivière de Yeguas. Ils marchèrent surtout la nuit, et se reposèrent le jour; aucun bruit, quel qu'il fût, n'était souffert dans leur camp, et ils n'allumèrent point de feux, de peur que la fumée ne les trahît. Le troisième jour, ils se remirent en route à l'entrée de la nuit, et, pressant le pas autant que le permettaient les chemins difficiles et dangereux, ils descendirent vers minuit dans une vallée petite et profonde, qui n'était qu'à une demi-lieue d'Alhama. Ils s'arrêtèrent en ce lieu, fatigués par la marche forcée qu'ils venaient de faire dans une longue et sombre soirée du mois de février.

Le marquis de Cadix fit connaître pour lors

à ses troupes le but de leur expédition. Il leur dit que ce but était de glorifier la foi et de venger les griefs de leurs compatriotes de Zahara; la riche ville d'Alhama, qui offrirait un immense butin, était le lieu qu'il s'agissait d'attaquer. A ces mots, une ardeur inusitée s'empara des soldats; ils demandèrent à grands cris à être conduits au combat. Deux heures avant l'aurore ils arrivèrent devant Alhama. L'armée demeura en embuscade, pendant que trois cents hommes furent envoyés en avant pour escalader les remparts et prendre possession du château. C'étaient des guerriers choisis; la plupart d'entre eux avaient été alcaydes et officiers, et tous préféraient la mort au déshonneur. Cette troupe vaillante était conduite par l'*escalador* Ortega de Prado, à la tête de trente hommes portant des échelles. Ils grimpèrent en silence jusqu'au château, et arrivèrent sous l'ombre obscure de ses tours sans avoir été découverts. On ne voyait pas une lumière, on n'entendait pas le plus léger bruit; la place était livrée au plus profond repos.

Ayant attaché leurs échelles, ils montèrent avec précaution. Ortega fut le premier qui posa le pied sur les remparts; il fut suivi de

Martin Galindo, jeune écuyer, plein de courage et avide de gloire. En avançant à la dérobée le long du parapet jusqu'à la porte de la citadelle, ils tombèrent par surprise sur la sentinelle. Ortega la saisit par la gorge, et, lui montrant la pointe d'un poignard, la força de leur indiquer la route du corps-de-garde. L'infidèle ayant obéi, fut mis à mort sur-le-champ, de peur qu'il ne donnât l'alarme. Le corps-de-garde devint un théâtre de carnage plutôt que de combat. Parmi les soldats, les uns furent tués pendant leur sommeil, et les autres taillés en pièces sans résistance, étourdis qu'ils étaient d'une attaque si inattendue. On n'en épargna aucun, car la troupe des assaillans était trop peu nombreuse pour pouvoir faire des prisonniers. Cependant l'alarme se répandit dans tout le château; mais dans l'intervalle les trois cents hommes d'élite étaient montés sur les remparts. La garnison, réveillée en sursaut trouva les ennemis déjà maîtres des tours. Quelques uns d'entre les Maures furent tués sans résistance; d'autres furent poussés, en se défendant, d'appartement en appartement : le château retentissait du bruit des armes, des cris des combattans et gémissemens des blessés.

Le principal corps d'armée, resté en embuscade, ayant reconnu au tumulte, dont le bruit arrivait jusqu'à lui, que le château était surpris, sortit du lieu où il était caché, et s'approcha des remparts en poussant de grands cris et au son des timbales et des trompettes, afin d'augmenter par là la confusion et l'effroi de la garnison. Un combat très-vif s'engagea dans la cour du château, où la troupe des escaladors s'efforçait d'ouvrir les portes pour introduire leurs compatriotes. Deux vaillans alcaydes y trouvèrent la mort : Nicolas de Roja et Sanche d'Avila; mais ils succombèrent avec honneur sur des monceaux d'ennemis tués. A la fin, Ortega de Prado parvint à ouvrir une poterne par laquelle le marquis de Cadix, l'adelantado d'Andalousie et don Diego de Merlo entrèrent avec une foule de soldats, et la citadelle demeura dans la tranquille possession des chrétiens.

Pendant que les chevaliers parcouraient les divers appartemens du château, le marquis de Cadix entra dans une pièce décorée avec plus de richesse que les autres. Il y découvrit, à la lumière d'une lampe d'argent dont elle était éclairée, une fort belle femme mauresque:

c'était l'épouse de l'alcayde du château. Son mari était absent; il assistait à une noce à Veler-Malaga. Elle voulut fuir en voyant entrer chez elle un guerrier chrétien; mais ne pouvant se débarrasser assez promptement des couvertures de son lit, elle tomba aux pieds du marquis en implorant sa miséricorde. Le chevalier chrétien, dont l'ame était pleine d'honneur et de courtoisie envers le sexe, la releva et s'efforça de calmer sa frayeur; mais elle augmenta en voyant arriver ses femmes, poursuivies jusque dans ses appartemens par des soldats espagnols. Le marquis reprocha à ceux-ci leur conduite, en leur rappelant qu'ils faisaient la guerre à des hommes, et non pas à des femmes sans défense. S'adressant ensuite à ces dernières, il les tranquillisa en leur promettant sa protection, et en plaçant, devant la porte de leur appartement, des sentinelles prises parmi des hommes sur lesquels il pouvait compter.

Le château était pris; mais la ville était en armes. Il faisait grand jour, et les habitans, revenus de leur premier effroi, étaient en état de voir et de calculer les forces de leurs ennemis. Ils se composaient pour la plupart de marchands et d'artisans; mais il n'y avait

pas de Maure qui ne connût l'usage des armes, et qui ne fût d'un esprit ardent et belliqueux. Ils se confièrent dans la force de leurs murailles et dans la certitude de recevoir promptement des secours de Grenade, qui n'était qu'à huit lieues de distance. Garnissant donc les remparts et les tours, ils firent pleuvoir sur les chrétiens une grêle de pierres et de traits partout où ceux-ci essayaient d'approcher. Ils barricadèrent aussi les rues qui conduisaient au château, aux extrémités desquelles ils placèrent des hommes habiles à tirer de l'arbalète et de l'arquebuse. Ceux-ci ne cessèrent de faire des décharges contre la porte de la citadelle, de sorte que personne ne pouvait en sortir sans être tué ou blessé. Deux vaillans chevaliers, en essayant, à la tête d'une troupe, d'affronter cet orage, tombèrent sous la porte même.

La position des chrétiens devenait dangereuse. L'ennemi ne pouvait manquer de recevoir bientôt des renforts de Grenade, et si les assaillans ne parvenaient à s'emparer de la ville avant la fin du jour, il était probable qu'ils seraient environnés et assiégés, tandis que le château ne renfermait qu'une fort petite quantité de provisions. Quelques personnes obser-

vèrent que, quand même ils se rendraient maîtres de la ville, ils ne pourraient point en conserver la possession. Elles proposèrent d'après cela de rassembler tous les objets précieux qu'elles pourraient trouver, de piller le château, d'y mettre le feu et de se retirer ensuite à Séville.

Le marquis de Cadix fut d'un avis différent. « Dieu, dit-il, a remis la citadelle entre les mains des chrétiens, il leur donnera sans aucun doute les moyens de s'y maintenir. Nous avons emporté la place avec peine et effusion de sang: ce serait une tache à notre honneur que de l'abandonner par la crainte de dangers imaginaires. »

L'adelentado et don Diego de Merlo partagèrent cet avis; mais il fallut tout le poids de leurs opinions réunies pour empêcher qu'on n'abandonnât la place, tant les troupes étaient épuisées par leurs marches forcées, ainsi que par le combat, et tant elles craignaient l'arrivée des Maures de Grenade.

La troupe qui occupait le château, ainsi que l'armée chrétienne au pied des remparts, ayant réparé leurs forces par un léger repas, cette dernière s'avança vigoureusement contre

la ville. Elle planta ses échelles, et montant en foule, elle se mit à combattre avec courage les soldats maures sur les murailles.

Dans l'intervalle, le marquis de Cadix voyant que la porte du château, qui conduisait vers la ville, était complétement dominée par l'artillerie, donna l'ordre de faire dans le rempart une large brèche par laquelle il pût conduire ses troupes à l'assaut. Il les excita dans ce moment périlleux, en leur promettant que la ville serait livrée au pillage et les habitans emmenés en captivité.

La brèche étant praticable, le marquis se mit à la tête de ses troupes, et pénétra dans la ville l'épée à la main. Les chrétiens attaquèrent simultanément de tous les côtés, par les remparts, par la porte, par les toits et les murs qui joignaient le château et la ville. Les Maures se défendirent avec courage dans les rues; ils tiraient par les fenêtres et du haut de leurs maisons. Ils n'étaient point en état de lutter contre les chrétiens pour la force du corps; car ils étaient pour la plupart des hommes de professions paisibles et industrieuses, énervés d'ailleurs par le fréquent usage des bains chauds; mais ils avaient dans cette occasion la supé-

riorité du nombre et un esprit indomptable. Jeunes et vieux, forts et faibles combattaient avec l'ardeur que donne le désespoir. Ils combattaient pour leurs biens, pour leur liberté, pour leur vie. Ils combattaient devant le seuil de leurs portes, à deux pas de leurs foyers; les cris de leurs femmes et de leurs enfans retentissaient à leurs oreilles, et ils étaient soutenus par la pensée que d'un moment à l'autre des secours pourraient leur arriver de Grenade. Méprisant et les blessures qu'ils recevaient et la mort de leurs camarades, ils tombaient les armes à la main, et semblaient, même après leur chute, défendre encore l'entrée de leurs maisons chéries par des amas impénétrables de corps mutilés. Les chrétiens de leur côté combattaient pour la gloire, la vengeance, la foi et les dépouilles de ces riches infidèles. Le succès devait les rendre maîtres d'une ville opulente, tandis que la défaite les livrait entre les mains du tyran de Grenade.

Cette lutte opiniâtre se prolongea depuis le point du jour jusqu'à la nuit, apèrs quoi les Maures commencèrent à plier. Se retirant vers une grande mosquée située près des remparts, ils s'y défendirent pendant quelque temps avec

tant de vigueur, à l'aide de javelots, d'arbalètes et d'arquebuses, que les chrétiens ne purent en approcher. A la fin pourtant, se couvrant de boucliers et de mantelets (1) pour se mettre à l'abri de cette pluie mortelle, ils parvinrent à la mosquée et mirent le feu aux portes. Quand les flammes et la fumée se déroulèrent sur les Maures, ceux-ci se regardèrent comme perdus. Plusieurs s'élancèrent désespérés au milieu des rangs ennemis, où ils périrent sur-le-champ; les autres se rendirent à discrétion.

Le combat était terminé; la ville restait à la merci des chrétiens : les habitans, tant hommes que femmes, devinrent les esclaves de leurs vainqueurs. Un petit nombre seulement parvint à s'échapper par une mine ou route souterraine qui conduisait à la rivière. Ceux-ci se cachèrent avec leurs femmes et leurs enfans dans des cavernes et autres lieux secrets; mais au bout de trois ou quatre jours la faim les obligea de se soumettre.

La ville fut livrée au pillage, et le butin fut

(1) Un mantelet est un parapet portatif fait de planches, et qui sert à protéger les troupes qui s'avancent pour saper ou livrer un assaut aux murs d'une forteresse.

immense. On y trouva des quantités prodigieuses d'or, d'argent, de bijoux, de soieries et d'étoffes précieuses de toute espèce; des chevaux et des bœufs; une grande abondance de grains, d'huile, de miel et de toutes les productions de ce fertile royaume : car c'était à Alhama que se rassemblaient les revenus royaux et les tributs des contrées environnantes. Elle était la ville la plus riche du territoire des Maures, et elle avait reçu, à cause de sa grande force et de sa position avantageuse, le nom de clé de Grenade.

Les soldats espagnols commirent de grands excès; et jugeant qu'il ne leur serait pas possible de garder la possession de la ville, ils se mirent à démolir tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. D'énormes cruches d'huile furent répandues par terre; des meubles précieux furent brisés; des greniers d'abondance furent forcés, et leur contenu dispersé au gré des vents. Plusieurs esclaves chrétiens pris à Zahara furent trouvés ensevelis dans un sombre cachot; on les rendit à la lumière et à la liberté; et un espagnol renégat, qui, en diverses occasions, avait servi de guide aux Maures dans les excur-

sions qu'ils faisaient sur le territoire chrétien, fut pendu sur le point le plus élevé des remparts, pour servir d'exemple à l'armée.

CHAPITRE VI.

Comment le peuple de Grenade fut affecté en apprenant la prise d'Alhama, et comment le roi maure sortit pour la reprendre.

Un cavalier maure avait traversé la Vega à bride abattue; il n'avait donné aucun repos à son coursier jusqu'à ce qu'il fût descendu à la porte de l'Alhambra. Il apportait à Muley-Aben-Hassan des nouvelles de l'attaque que les ennemis venaient de commencer contre Alhama.

« Les chrétiens, dit-il, sont dans le pays. Ils sont tombés sur nous sans que nous sussions comment ni par où. Ils ont escaladé pendant la nuit les murs du château. Il y a eu des combats terribles et un grand carnage sur les tours et dans les cours. Quand je suis monté à cheval

devant les portes d'Alhama, le château était déjà dans la possession des incrédules. »

Muley-Aben-Hassan sentit immédiatement que c'était un châtiment que le Ciel lui infligeait pour les cruautés qu'il avait commises à Zahara. Il se flattait pourtant encore que ce n'était que l'incursion passagère de quelques maraudeurs qui ne cherchaient que le pillage, et qu'en jetant un faible détachement de troupes dans la ville, il parviendrait sans peine à reprendre sur eux le château et à les chasser de son territoire. Il donna l'ordre en conséquence de faire partir sur-le-champ mille hommes de cavalerie d'élite pour porter des secours à ceux d'Alhama. Ils arrivèrent sur les remparts de la ville la matinée après sa prise. Les étendarts chrétiens flottaient sur les tours, et un corps de cavalerie sortit des portes et traversa la plaine pour venir à leur rencontre.

Aussitôt la cavalerie maure fit volte-face et retourna en toute hâte à Grenade. Elle entra dans ses portes en tumulte et en confusion. Les nouvelles qu'elle apportait répandirent partout la douleur et l'effroi.

« Alhama est tombée! Alhama est tombée! s'écrièrent ces hommes. Les chrétiens garnis-

sent ses remparts. La clé de Grenade est dans les mains de l'ennemi. »

Quand le peuple entendit prononcer ces paroles, il se rappela la prédiction du santon : les affreux discours qu'il avait tenus retentirent de nouveau à leurs oreilles; tout semblait annoncer que ses menaces allaient s'accomplir. On n'entendait par toute la ville que des soupirs et des lamentations.

« Hélas! hélas! Alhama! »

Tel était le cri général, et cette exclamation de profonde douleur et de triste pressentiment devint le refrain d'une plaintive romance qui se chante encore de nos jours (1).

Plusieurs hommes âgés qui s'étaient réfugiés à Grenade des autres provinces maures tombées au pouvoir des chrétiens, gémirent de désespoir en songeant que la guerre allait les poursuivre dans leur dernière retraite, qu'elle dévasterait ce beau pays, et répandrait le trouble et la désolation sur le déclin de leurs ans.

Les femmes se livrèrent à une douleur plus bruyante encore; car elles prévoyaient les dan-

(1) On croit généralement que la romance espagnole *Ay de mi, Alhama!* est d'origine mauresque, et qu'elle exprime les sentimens du peuple de Grenade à cette occasion.

gers qui allaient menacer leurs enfans : et comment retenir les transports des angoisses maternelles? Elles pénétrèrent en grand nombre dans l'Alhambra, et arrivèrent en présence du roi, pleurant, se lamentant et se déchirant les cheveux.

« Périsse le jour, s'écriaient-elles, où le flambeau de la guerre fut allumé par toi dans notre pays! Puisse notre saint prophète porter témoignage devant Allah que nous et nos enfans sommes innocens de cet acte! Que le péché de la désolation de Zahara retombe sur ta tête et sur celle de ta postérité jusqu'à la fin du monde! (1) »

Muley-Aben-Hassan demeura inébranlable au milieu de cette tempête. Son cœur était endurci comme jadis celui de Pharaon, afin que par son aveugle violence et par sa fureur il pût être cause de la délivrance de son pays de l'esclavage païen. A vrai dire c'était un fier guerrier, et qui ne connaissait pas la crainte. Il ne douta point qu'il ne réussît à faire repentir l'ennemi de sa hasardeuse entreprise. Il avait acquis la certitude que les vainqueurs d'Alhama n'étaient qu'une poignée d'hommes,

(1) Garibay, liv. XL, chap. 29.

et il se disait que leur position était précaire au milieu de ses États et à peu de distance de sa capitale. Ils manquaient de munitions de guerre ainsi que des provisions nécessaires pour soutenir un siége. En faisant un mouvement rapide, il pouvait les entourer avec une puissante armée, couper leurs communications avec l'Espagne, et les prendre tous dans la forteresse dont ils s'étaient emparés.

L'action chez Muley-Aben-Hassan suivait de près la pensée, aussi lui arrivait-il souvent d'agir avec précipitation. Il partit sur-le-champ en personne avec trois mille hommes de cavalerie et cinquante mille d'infanterie; et dans l'impatience où il était d'arriver sur le théâtre de la guerre, il n'attendit pas pour se procurer l'artillerie et les diverses machines nécessaires pour un siége. « La multitude de mes forces, se dit-il en souriant avec la confiance de l'orgueil, suffira pour écraser l'ennemi. »

Le marquis de Cadix, qui s'était emparé d'Alhama, possédait parmi les chevaliers chrétiens un ami éprouvé et un fidèle compagnon d'armes. C'était don Alonze de Cordoue, chef et seigneur de la maison d'Aguilar, et frère de Gonzalve de Cordoue, devenu depuis si célèbre

sous le nom du grand capitaine d'Espagne. A cette époque, Alonze d'Aguilar était encore la principale gloire de son nom et de sa race, car son frère était jeune dans le métier des armes. Alonze était un des plus hardis, des plus vaillans et des plus entreprenans chevaliers d'Espagne; il arrivait toujours le premier quand il s'agissait d'une entreprise difficile et périlleuse. Une circonstance particulière l'avait empêché d'accompagner son ami Ponce de Léon, marquis de Cadix, dans son expédition contre le pays des Maures; mais il s'empressa de rassembler un grand nombre de ses vassaux, tant à pied qu'à cheval, avec lesquels il se proposait d'aller le rejoindre. En arrivant sur les bords de la rivière de Feguas, il y trouva encore les bagages de l'armée, et il se chargea de les conduire à Alhama. Le marquis de Cadix reçut la nouvelle de l'approche de son ami, dont la marche était lente parce qu'elle était embarrassée par les bagages. Il était pourtant arrivé à quelques lieues seulement d'Alhama, quand on y reçut l'avis que le roi maure s'avançait de son côté avec une puissante armée. Le marquis de Cadix fut saisi de crainte que d'Aguilar ne tombât dans les mains de l'ennemi. Oubliant

son propre danger, et ne songeant qu'à celui de son ami, il lui expédia un courrier bien monté pour l'engager à suspendre sa marche.

La première résolution de don Alonze d'Aguilar, en apprenant que le roi maure approchait, fut de prendre une forte position dans les montagnes, et de l'y attendre; mais la folie qu'il y aurait à vouloir s'opposer avec une si faible poignée d'hommes à une armée immense lui fut représentée avec tant de force, qu'il finit par renoncer à son projet. Il songea ensuite à se jeter dans Alhama pour partager le sort de son ami; mais il était trop tard. Le maure l'intercepterait infailliblement, et il ajouterait aux embarras du marquis la douleur de le voir prendre pour ainsi dire sous ses yeux. On lui fit même entendre qu'il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait se mettre en sûreté, ce qu'il ne pourrait faire qu'en se repliant sur-le-champ vers le territoire chrétien. En effet, des hommes qu'il avait envoyés à la découverte ne tardèrent pas à revenir, et il apprit d'eux que Muley-Aben-Hassan était instruit de ses mouvemens, et s'avançait pour le combattre. Ce fut avec une répugnance extrême que don Alonze d'Aguilar céda à ces raisons réunies et puis-

santes. Il se retira avec dépit et fierté; et, emportant avec lui les bagages de l'armée, il prit malgré lui le chemin d'Antequera. Muley-Aben-Hassan le poursuivit pendant quelque temps dans les montagnes, puis renonçant à cette chasse sans motif, il tourna de nouveau ses forces contre Alhama.

A mesure que l'armée approchait de la place, elle vit les champs jonchés des corps de compatriotes morts en défendant la ville, et que les chrétiens avaient rejetés et laissés sans sépulture. Ils y demeuraient exposés à toutes sortes d'outrages, pendant que des troupeaux de chiens affamés se disputaient ce hideux repas (1).

Furieux à cet aspect, les Maures, dans les premiers transports de leur rage, attaquèrent ces animaux avides, et les ayant mis en fuite, ils n'eurent plus d'autre désir que d'assouvir leur colère sur les chrétiens. Ils s'élancèrent comme des insensés contre les remparts, et appliquèrent de tous côtés des échelles, sans attendre qu'on leur donnât des mantelets et d'autres objets de protection : car ils étaient convaincus qu'en attaquant ainsi subitement et sur plusieurs points à la fois, ils étourdiraient

(1) Pulgar, *Cronica*.

l'ennemi et l'accableraient par la supériorité du nombre.

Le marquis de Cadix et les chefs qui commandaient avec lui se distribuèrent les postes, afin de diriger leurs soldats et de soutenir leur courage. Les Maures, dans leur aveugle fureur, ne craignirent pas d'attaquer les points les plus difficiles et les plus dangereux. Des javelots, des pierres et toutes sortes d'armes de trait, furent lancés sur leurs têtes découvertes. Ils avaient à peine le temps de monter sur les remparts qu'ils en étaient repoussés, leurs échelles étaient renversées, tous ceux qui se trouvaient dessus étaient précipités jusqu'en bas.

Muley-Aben-Hassan fut saisi d'une colère terrible à cet aspect. Il envoya détachement sur détachement pour escalader les murailles, mais toujours en vain : ils ressemblaient aux flots de la mer, qui ne touchent le rocher que pour se briser. Les Maures étaient couchés par milliers sous les remparts, et dans le nombre se trouvaient quelques uns des plus braves chevaliers de Grenade. D'un autre côté, les chrétiens faisaient de fréquentes sorties par les portes de la ville, et tombant sur la foule en désordre des Maures, en faisaient un grand carnage. Une de

ces sorties fut commandée par don Juan de Vera, ce même chevalier pieux et ardent qui était allé exiger de Muley-Aben-Hassan le paiement du tribut. Comme ce preux chevalier, après avoir fait des prodiges de valeur, se retirait lentement vers la porte, il entendit une voix le rappeler avec des accens furieux.

« Retourne en arrière, retourne, s'écriait cette voix, toi qui sais insulter dans les salons; montre que tu sais aussi combattre dans la campagne. »

Don Juan de Vera s'étant retourné, vit le même Abencerrage qu'il avait frappé de son épée dans l'Alhambra, pour avoir osé insulter la sainte Vierge. Son saint zèle et sa pieuse indignation se réveillèrent à cet aspect. Il mit sa lance en arrêt et piqua son coursier, afin de terminer d'un seul coup cette discussion religieuse. Don Juan avait d'irrésistibles argumens au bout de son épée, et il était d'ailleurs protégé par la beauté de sa cause. Dès le premier choc sa lance pénétra dans la bouche du Maure, et le renversa par terre pour ne plus parler ni respirer jamais. Ce fut ainsi que cet infidèle blasphémateur reçut un châtiment bien mérité par l'organe même qui lui avait servi à com-

mettre son crime, et la sainte Vierge fut vengée des outrages dont il l'avait accablée.

La défense heureuse et pleine de vigueur des chrétiens fit sentir à Muley-Aben-Hassan la faute qu'il avait faite en se pressant de quitter Grenade sans avoir rassemblé les objets nécessaires à un siége. Dépourvu de tout moyen de battre en brèche les remparts, son armée les entourait vainement, et exhalait une inutile fureur, qui expirait au pied des tours qui la bravaient. Ne pouvant supporter l'idée d'échouer dans son entreprise, Muley-Aben-Hassan donna l'ordre de creuser des mines. Les Maures s'avancèrent avec de grands cris pour obéir. Ils furent reçus par un feu si soutenu et si meurtrier, qu'ils se virent obligés d'abandonner leurs travaux. Ils furent plusieurs fois repoussés, et revinrent toujours à la charge. Les chrétiens ne se contentèrent pas de les rejeter d'auprès des remparts, ils firent encore des sorties et les taillèrent en pièces dans les excavations qu'ils essayaient de faire. Le combat dura une journée entière, et le soir les Maures se trouvèrent avoir deux mille hommes tués ou blessés.

Muley-Aben-Hassan renonça pour lors à

tout espoir d'emporter la place d'assaut. Il essaya de la forcer à capituler en détournant le cours de la rivière qui en baigne les murs : c'était elle qui fournissait aux habitans toute l'eau dont ils avaient besoin ; car la ville n'avait ni fontaine ni citerne, ce qui l'avait fait appeler *Alhama la Seca*.

Un combat acharné se livra sur les bords de la rivière, dans le lit duquel les Maures s'efforçaient de planter des palissades pour en détourner les eaux, tandis que les chrétiens ne négligeaient rien pour les en empêcher. Les chefs espagnols s'exposaient aux plus grands dangers pour encourager leurs soldats, qui furent à plusieurs reprises repoussés jusque dans la place. Le marquis de Cadix se vit plus d'une fois dans l'eau jusqu'aux genoux, combattant corps à corps contre les Maures. Les flots étaient rouges de sang, et le courant était interrompu par le nombre des cadavres. A la fin l'immense supériorité des Maures leur procura l'avantage, et ils réussirent à détourner la plus grande partie des eaux ; les chrétiens eurent bien de la peine à se contenter de ce que fournissait le faible ruisseau qui restait. Ils s'approchèrent de la rivière par un passage

souterrain; mais les arbalêtriers maures se postèrent sur la rive opposée, d'où ils ne cessèrent de harceler les chrétiens qui venaient remplir leurs cruches à ce courant maigre et trouble. Il fallait donc qu'une partie des chrétiens se battît, pendant qu'une autre partie tirait de l'eau. Cette lutte meurtrière se répétait à toutes les heures du jour et de la nuit, et l'on pouvait dire que chaque goutte d'eau était achetée au prix d'une goutte de sang.

Cependant les souffrances de la ville devinrent extrêmes; il n'y eut bientôt plus que les soldats et leurs chevaux qui purent obtenir du breuvage si chèrement acheté, et cela même avec une parcimonie qui leur faisait éprouver sans cesse le supplice de Tantale. Les blessés qui n'étaient point en état de sortir pour en aller chercher manquaient de tout, pendant que les malheureux prisonniers, renfermés dans les mosquées, étaient réduits aux dernières extrémités. Plusieurs d'entre eux périrent dans une démence furieuse; ils croyaient nager dans des mers immenses sans avoir aucun moyen d'étancher leur soif. Les soldats demeuraient étendus sur les remparts, n'ayant plus la force de tendre un arc ou de lancer une

fronde, pendant que cinq mille Maures, postés sur un rocher qui dominait une partie de la ville, ne cessaient d'y lancer des pierres et des traits, de sorte que le marquis de Cadix fut obligé de prendre les portes des maisons particulières pour rehausser les remparts.

Les chevaliers chrétiens, se voyant exposés à un si grand péril, et dans un danger imminent de tomber dans les mains de l'ennemi, envoyèrent des espions à Séville et à Cordoue, pour supplier la chevalerie d'Andalousie de venir au plus tôt à leur secours. Ils firent aussi demander de l'assistance au roi et à la reine, qui tenaient pour lors leur cour à Medina del Campo. Cependant, au milieu de leur détresse, une citerne fut découverte, ce qui soulagea momentanément leurs souffrances.

CHAPITRE VII.

Comment le duc de Medina-Sidonia et les chevaliers d'Andalousie s'empressèrent d'aller au secours d'Alhama.

La situation périlleuse où se trouvaient les chevaliers chrétiens renfermés et assiégés dans les murs d'Alhama répandit la terreur parmi leurs amis, et l'inquiétude dans toute l'Andalousie. Mais rien ne put égaler les angoisses qu'éprouva la marquise de Cadix, l'épouse du vaillant Rodrigue Ponce de Léon. Dans sa détresse, elle jeta les regards autour d'elle, pour trouver quelque seigneur puissant qui eût assez de crédit pour faire courir tout le pays au secours de son mari. Personne ne lui parut mieux fait pour remplir ses vues que don Juan de Guzman, duc de Medina-Sidonia. C'était

un des plus riches et un des plus puissans d'entre les grands d'Espagne; ses domaines s'étendaient sur les régions les plus fertiles de l'Andalousie, et renfermaient des villes, des ports de mer et de nombreux villages. Là, il régnait dans toute la pompe féodale, comme un petit souverain, et il pouvait en tout temps mettre en campagne une armée composée de ses seuls vassaux et serviteurs. Mais à cette époque une inimitié mortelle régnait entre le duc de Medina-Sidonia et le marquis de Cadix. Elle était la suite de longues dissensions héréditaires, qui souvent avaient donné lieu entre les deux maisons à l'effusion du sang. Les terribles luttes entre les seigneurs espagnols fiers et puissans n'avaient pas encore, dans ce siècle, cédé au pouvoir de la couronne, et ils exerçaient un droit de souveraineté en armant leurs vassaux les uns contre les autres.

On devait croire que le duc de Medina-Sidonia était la dernière personne à laquelle on dût s'adresser pour venir au secours du marquis de Cadix; mais la marquise jugea de son ame d'après la grandeur et la générosité de la sienne. Elle le connaissait pour un chevalier vaillant et courtois, et elle avait déjà reçu des

preuves de sa magnanimité, ayant été délivrée par lui pendant qu'elle était assiégée par les Maures dans la forteresse d'Arcos, qui appartenait à son mari. Elle ne balança donc pas à s'adresser au duc dans cette calamité soudaine, en le suppliant d'aller au secours du marquis. Le résultat fit voir que les ames généreuses s'entendent toujours. A peine le duc eut-il reçu cet appel de la part de l'épouse de son ennemi, qu'il oublia tous les sentimens d'animosité qui les divisaient, et résolut d'aller lui-même à son aide. Il commença par écrire sur-le-champ une lettre courtoise à la marquise, pour lui dire qu'en considération de la prière d'une dame si honorable et si estimable, et afin de sauver du péril un chevalier aussi vaillant que l'était son mari, de qui la perte serait sentie, non-seulement par l'Espagne, mais encore par toute la chrétienté, il consentait à oublier ses anciens sujets de plaintes, et qu'il volerait à son secours avec toutes les forces dont il pourrait disposer.

Le duc écrivit en même temps auxalcaydes de ses villes et de ses forteresses, pour leur transmettre l'ordre de venir au plus tôt le rejoindre à Séville, avec autant d'hommes qu'ils

pourraient sans inconvénient tirer de leurs garnisons. Il exhorta toute la chevalerie d'Andalousie à faire cause commune avec lui pour délivrer les chrétiens assiégés dans Alhama, et il offrit des sommes considérables à tous les volontaires qui viendraient le trouver avec des chevaux, des armes et des provisions. En conséquence tous ceux qui pouvaient être excités soit par l'honneur, la religion, le patriotisme ou l'intérêt, avaient des motifs égaux pour accourir sous ses drapeaux. Aussi ne tarda-t-il pas à se mettre en campagne avec une armée de cinq mille hommes de cavalerie et de cinquante mille fantassins (1).

Plusieurs chevaliers d'un nom distingué l'accompagnèrent dans cette généreuse entreprise. Dans le nombre se trouvaient le redoutable Alonze d'Aguilar, le fidèle ami du marquis de Cadix, avec son jeune frère Gonzalve-Fernand de Cordoue, appelé plus tard le grand capitaine; don Rodrigue Giron, maître de l'ordre de Calatrava, avec Alonze de Montemayor, et le marquis de Villena, qui passait pour la meilleure lance d'Espagne. C'était une armée

(1) *Cronica de los duques de Medina Sidonia,* par Pedro de Medina. M. S.

vaillante et magnifique, qui renfermait dans son sein la fleur de la chevalerie espagnole. Elle sortit avec éclat des portes de Séville, sous le grand étendard de cette antique et célèbre ville.

Ferdinand et Isabelle étaient à Medina del Campo, quand ils reçurent la nouvelle de la prise d'Alhama. Le roi était à la messe. Il ordonna d'entonner le *Te Deum* pour ce triomphe signalé que les armes de la Foi venaient de remporter. Quand la première joie fut passée, le roi apprit le péril imminent qui menaçait le brave Ponce de Léon et ses vaillans compagnons, ainsi que le danger qu'il y avait que la place qu'ils avaient emportée ne leur fût de nouveau enlevée. Le monarque résolut aussitôt de se rendre en personne sur le théâtre de la guerre. Il regarda même la chose comme si pressante, qu'il prit à peine le temps de faire un léger repas pendant que l'on préparait ses chevaux; après quoi, il partit en toute hâte pour l'Andalousie, en faisant prier la reine de le suivre sans retard (1). Ferdinand fut accompagné de don Bertrand de la Cueva, duc d'Albuquerque; de don Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla; de don Pedro Manriquez,

(1) Illescas, *Hist. Pontif.*

comte de Trevino, et de quelques autres chevaliers non moins distingués par leur naissance que par leurs prouesses. Il voyagea avec une promptitude extraordinaire, changeant souvent ses chevaux harassés : car il désirait vivement arriver assez à temps pour se mettre à la tête des chevaliers de l'Andalousie. Parvenu à environ cinq lieues de Cordoue, le duc d'Albuquerque fit au monarque des observations sur l'imprudence qu'il y aurait à pénétrer ainsi sans précaution dans un pays ennemi. Il lui représenta qu'il y avait assez de troupes rassemblées pour aller au secours d'Alhama, et qu'il ne ferait pas bien de risquer sa personne royale dans une entreprise que ses sujets pouvaient faire sans lui, surtout lorsqu'il avait des chefs si vaillans et si sages pour le remplacer. Il ajouta que le roi ne devait point perdre de vue que les troupes qui allaient entrer en campagne n'étaient que des hommes de l'Andalousie, tandis que ses augustes prédécesseurs n'avaient jamais mis le pied sur le territoire des Maures sans être entourés d'un corps considérable de guerriers de la Vieille-Castille.

« Duc, répondit le roi, votre conseil aurait pu être bon, si je n'avais pas, en quittant Me-

dina, proclamé hautement la résolution de secourir moi-même ces chevaliers. Je suis maintenant parvenu presqu'au terme de mon voyage, et ce serait manquer à ma dignité, que de changer de projet avant d'avoir rencontré un seul obstacle. Je me servirai donc des troupes d'Andalousie, sans attendre celles de Castille, et, avec l'aide de Dieu, je poursuivrai ma route (1). »

Quand le roi Ferdinand approcha de Cordoue, les principaux habitans de la ville vinrent au devant de lui pour le recevoir. Mais ayant appris que le duc de Medina-Sidonia était déjà en marche et avait déjà pénétré dans le pays des Maures, le roi se sentit enflammé d'un redoublement d'ardeur pour le rejoindre et conduire en personne les secours à Alhama. Il n'entra point à Cordoue, et, échangeant ses chevaux contre ceux des habitans qui étaient venus à sa rencontre, il continua son chemin vers l'armée. En attendant, il envoya des courriers en avant, pour prier le duc de Medina-Sidonia de l'attendre, afin qu'il pût prendre le commandement de l'armée.

(1) Pulgar, *Cronica*, p. III, chap. 2.

Mais le duc et ses amis n'étaient nullement disposés à suspendre leurs généreux desseins pour flatter les désirs du roi. Ils répondirent qu'ils étaient déjà si avancés sur le territoire ennemi, qu'il y aurait pour eux le plus grand danger, soit à s'arrêter, soit à retourner en arrière. Ils avaient d'ailleurs reçu de pressantes instances de la part des assiégés, qui leur représentaient tout ce qu'ils souffraient, et le danger qu'ils couraient d'être accablés par les ennemis.

Le roi était à Ponton del Maestre quand il reçut cette réponse. Son zèle pour cette entreprise était si ardent, qu'il n'aurait pas balancé à pénétrer dans le royaume de Grenade avec la poignée de chevaliers dont il était accompagné; mais ceux-ci lui représentèrent l'imprudence d'un pareil voyage à travers des gorges de montagnes, dans un pays ennemi, tout couvert de villes et de châteaux. On parvint donc, mais non sans peine, à le dissuader de son projet et à l'engager à attendre des nouvelles de l'armée dans la ville frontière d'Antequera.

CHAPITRE VIII.

Suite des événemens à Alhama.

Pendant que l'Andalousie était en armes et que les chevaliers se répandaient dans les défilés des montagnes qui garnissent les frontières des Maures, la garnison d'Alhama était réduite à la dernière extrémité, et se voyait sur le point de succomber à ses maux, avant que les secours pussent lui arriver. La soif effroyable occasionée par le manque d'eau, les soins sans relâche avec lesquels il fallait surveiller les ennemis du dehors et les nombreux prisonniers de l'intérieur, les blessures que les soldats recevaient dans les combats qu'ils étaient journellement obligés de livrer, toutes ces circonstances réunies abattaient à la fois leurs forces et leur courage. Le noble Ponce de Léon, mar-

quis de Cadix, s'efforçait encore d'animer ses soldats par son exemple comme par ses discours; il partageait toutes leurs souffrances; il marchait le premier au devant des dangers, et montrait qu'un bon chef est véritablement l'ame de son armée.

Quand Muley-Aben-Hassan entendit parler de l'armée formidable qui s'avançait sous les ordres du duc de Medina-Sidonia, et quand il apprit que Ferdinand lui-même le suivait avec d'autres renforts encore, il sentit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait emporter Alhama d'un seul coup, ou se contenter de la laisser dans les mains des chrétiens.

Plusieurs chevaliers maures d'entre les plus vaillans jeunes gens de Grenade, sachant quels étaient les désirs du roi, se proposèrent de tenter une entreprise désespérée, mais laquelle, si elle réussissait, le mettrait infailliblement en possession d'Alhama. Un matin, comme l'aurore ne faisait encore que de paraître, et au moment où l'on relevait la garde, ces chevaliers s'approchèrent de la ville par un côté que l'on regardait comme inaccessible à cause de la roideur du rocher qui servait de base au rempart, et qui s'élevait à une hauteur qui paraissait

rendre toute escalade impossible. Cependant les chevaliers maures, aidés par quelques escaladeurs d'une force et d'une activité extraordinaires, appliquèrent les échelles sans avoir été aperçus; car, afin de détourner l'attention des assiégés, Muley-Aben-Hassan faisait d'un autre côté une fausse attaque contre la ville.

Les hardis assaillans montèrent avec difficulté et en petit nombre. La sentinelle fut tuée à son poste, et soixante-dix Maures pénétrèrent dans les rues avant que personne se doutât de leur présence. Enfin pourtant les soldats coururent aux remparts où les ennemis ne cessaient de monter en foule. Un combat acharné s'y livra corps à corps, et coûta beaucoup de monde des deux côtés. Les Maures, tués ou blessés, furent jetés par dessus les remparts, les échelles furent renversées, et ceux qui montaient furent précipités du haut du rocher dans la plaine. Ce fut ainsi qu'en peu de temps les murailles furent balayées d'ennemis, grâce à la valeur des soldats chrétiens commandés par le brave chevalier don Alonzo Ponce et par l'écuyer Pedro Pineda, le premier oncle et le second neveu du marquis de Cadix.

Quand les remparts furent délivrés, ces deux

vaillans guerriers se mirent à la poursuite des soixante-dix Maures qui avaient réussi à pénétrer dans la ville. La plus grande partie de la garnison était occupée, d'un autre côté, à résister à l'attaque du roi. Cette troupe de farouches infidèles avait parcouru les rues, sans presque rencontrer d'opposition, et elle se dirigeait vers les portes, afin de les ouvrir au principal corps d'armée (1). C'étaient des hommes d'élite, des chevaliers renommés et qui appartenaient aux plus nobles familles de Grenade. Leurs pas étaient marqués dans la ville par du sang, et l'on pouvait suivre leurs traces par les corps de ceux qu'ils avaient tués ou blessés sur leur passage. Déjà ils avaient atteint la porte; le poste qui la gardait était tombé presque tout entier sous leurs épées; un instant de plus, et l'armée ennemie entrait dans Alhama.

Dans ce moment même don Alonzo Ponce et Pedro de Pineda arrivèrent. Les Maures avaient des ennemis sur leurs devants et sur leurs derrières. Ils se placèrent dos à dos et prirent leur drapeau au milieu d'eux. Ils combattirent ainsi avec une résolution à toute épreuve, et se faisant un rempart de cadavres. Les troupes

(1) *Zurita*, liv. xx, chap. 43.

chrétiennes augmentaient de moment en moment, et les Maures continuaient à combattre sans demander quartier. A mesure que leur nombre diminuait, ils resserraient leur cercle, défendant toujours leur drapeau, et le dernier Maure mourut à son poste en tenant fortement embrassé l'étendard du prophète. Cet étendard fut planté sur les remparts, et les têtes des Maures, couvertes de leurs turbans, furent lancées au milieu des assiégeans (1).

Muley-Aben-Hassan s'arracha la barbe en apprenant que cette tentative avait échoué, et qu'il y avait perdu un si grand nombre de ses plus braves chevaliers. Il comprit que tout autre effort serait inutile. Ses éclaireurs lui annoncèrent que des hauteurs voisines ils avaient aperçu les longues colonnes et les bannières flottantes de l'armée chrétienne qui s'avançait par les montagnes. En demeurant plus longtemps où il était, il se trouverait inévitablement entre deux feux. Il leva donc son camp en toute hâte, renonça au siége d'Alhama, et

(1) Pedro Pineda reçut l'ordre de chevalerie de la main même du roi Ferdinand, à cause de la valeur qu'il avait déployée dans cette occasion. Alonzo Ponce était déjà chevalier. *Voyez* Zuniga, *Annales de Séville*, liv. XII, an. 1482.

se pressa de retourner à Grenade. Le dernier son de ses cimbales avait à peine cessé de se faire entendre du haut des montagnes, quand les étendards du duc de Medina-Sidonia se montrèrent, sortant des gorges opposées.

Quand les chrétiens d'Alhama virent leurs ennemis s'éloigner d'un côté et leurs amis s'approcher de l'autre, ils poussèrent des cris de joie, et entonnèrent des hymnes d'actions de grâces; car ils se regardèrent comme délivrés subitement d'un trépas imminent. Harassés par plusieurs semaines de veilles et de combats consécutifs, manquant de provisions, desséchés par la soif, ils ressemblaient plutôt à des squelettes qu'à des êtres vivans. Ce fut un beau spectacle que de voir la première entrevue des deux anciens ennemis, le duc de Medina-Sidonia et le marquis de Cadix. Quand ce dernier vit approcher son magnanime libérateur, il fondit en larmes. Leur haine passée donna plus de force aux sentimens de reconnaissance et d'admiration qu'il éprouvait en ce moment pour lui. Ils s'embrassèrent, et, à compter de ce jour, ils devinrent des amis fidèles et sincères.

Pendant que cette scène touchante se passait entre les deux chefs, une honteuse contesta-

tion s'élevait entre les soldats. Les nouveaux venus réclamèrent une part dans le butin trouvé à Alhama, et la dispute s'anima si fort que des deux côtés on courut aux armes. Le duc de Medina-Sidonia fut obligé de s'en mêler, et il décida la question avec sa générosité accoutumée. Il déclara que les dépouilles de la ville appartenaient à ceux qui s'en étaient emparés.

« Nous n'avons pris les armes, dit-il, que pour l'honneur, pour la religion et pour la délivrance des chrétiens nos concitoyens. Le succès de notre entreprise doit être pour nous une récompense assez glorieuse. Si nous désirons du butin, il reste encore assez de villes à prendre sur les Maures pour nous enrichir tous. »

Les soldats se laissèrent persuader par les argumens francs et chevaleresques du duc. Ils répondirent à son discours par des acclamations, et ce différend passager fut de cette manière heureusement apaisé.

La marquise de Cadix, avec la prévoyance d'une tendre épouse, avait envoyé à l'armée son majordome chargé de provisions de toute espèce. Des tables furent dressées sur-le-champ sous les tentes; le marquis y donna un ban-

quet au duc et aux chevaliers qui l'avaient accompagné, de sorte que la joie la plus vive régna dans des lieux jadis le théâtre des souffrances et de la mort.

Une garnison composée de troupes fraîches fut laissée à Alhama, et celles qui l'avaient si vaillamment prise et défendue, retournèrent chez elles chargées de dépouilles précieuses. Le marquis et le duc se rendirent à Antequera avec les chevaliers qui s'étaient joints à eux. Ils y furent accueillis par le roi avec la plus grande distinction, et le marquis de Cadix reçut des marques signalées de la faveur du prince. Le duc accompagna ensuite son ancien ennemi, qui était devenu pour lui un ami plein de zèle et de reconnaissance, à Marchena, où sa conduite généreuse reçut la récompense qu'elle méritait par les remercîmens et les bénédictions de la marquise. Le marquis donna une fête superbe en l'honneur de son hôte. Pendant un jour et une nuit son palais fut ouvert à tout le monde; la joie et les plaisirs y régnèrent. Quand le duc partit pour ses terres, à San-Lucar, le marquis l'accompagna une partie du chemin, et leur séparation fut comme celle de deux tendres frères. Tel fut le beau

spectacle que ces deux illustres rivaux offrirent à la chevalerie espagnole. Chacun d'eux recueillit sa part de la gloire de cette campagne. Le marquis eut celle de s'être emparé d'une des plus formidables et plus importantes forteresses du royaume de Grenade, et le duc celle d'avoir subjugué son plus mortel ennemi par un grand acte de magnanimité.

CHAPITRE IX.

Événemens à Grenade, et élévation du roi maure Boabdil-el-Chico.

Le roi maure Aben-Hassan revint triste et abattu du siége d'Alhama, et fut accueilli par le peuple de Grenade avec des gémissemens et des imprécations étouffées. La prédiction du santon était dans toutes les bouches, et paraissait déjà près de s'accomplir; car l'ennemi était posté d'une manière en apparence inexpugnable à Alhama, située au cœur du royaume. Le mécontentement, qui dans le peuple s'exprimait par des murmures, fermentait plus sourdement, mais aussi plus dangereusement, parmi les grands. Muley-Aben-Hassan était d'un caractère farouche et cruel. Son règne avait été marqué par des actes tyranniques

et sanguinaires. Plusieurs chefs de la famille des Abencerrages, la plus noble race qu'il y eût parmi les Maures, étaient tombés victimes de sa politique et de sa vengeance. Un complot se trâma pour mettre fin à són oppression et pour le renverser du trône. La position de la maison royale favorisait les desseins des conspirateurs.

Muley-Aben-Hassan, quoique cruel, aimait les femmes, c'est-à-dire qu'il avait plusieurs épouses, et qu'il se laissait mener tour à tour par leurs divers caprices. Dans le nombre, il y en avait eu deux auxquelles il avait porté une affection particulière. L'une appelée Ayxa, était une femme mauresque; on lui avait donné le surnom arabe de *La Horra*, ou la Chaste, à cause de la pureté sans tache de sa réputation. Elle était encore dans tout l'éclat de sa beauté quand elle donna à Aben-Hassan un fils, qui fut l'héritier présomptif de son trône. Le nom de ce prince était Mahomet Abdalla, mais les historiens lui ont donné plus généralement celui de Boabdil. Lors de sa naissance, les astrologues tirèrent, selon l'usage, son horoscope. Ils furent saisis de frayeur en voyant les funestes secrets que la science leur révélait.

« *Allah achbar!* Dieu est grand! s'écrièrent-ils : lui seul décide du sort des empires. Il est écrit dans les cieux que ce prince s'asseoira sur le trône de Grenade, mais que la chute de l'empire s'accomplira pendant son règne. »

A compter de ce moment, le jeune prince devint l'objet de l'aversion de son père. Les nombreuses persécutions qu'il souffrit, et la sombre prédiction qui demeurait suspendue sur sa tête, lui valurent le surnom d'*El Zogoybi*, l'Infortuné; mais il est plus connu sous celui d'*El Chico*, le Jeune, pour le distinguer de l'usurpateur, son oncle.

L'autre reine, qui partageait le cœur d'Aben-Hassan avec Ayxa, s'appelait Fatime, et avait reçu des Maures le surnom de *la Zoroya*, c'est-à-dire, la Lumière de l'Aurore, à cause de sa merveilleuse beauté. Elle était chrétienne de naissance, fille du commandant Sanche Ximenès de Solis, et avait été emmenée en captivité dans sa tendre enfance (1).

Le roi, déjà avancé en âge, devint amoureux de la belle vierge chrétienne. Il l'épousa; et, selon l'usage des vieillards lorsqu'ils se marient, il se laissa entièrement gouverner par

(1) *Cronica del gran cardenal*, chap. LXXI.

elle. La Zoroya devint mère de deux princes, et le désir extrême qu'elle montra pour leur fortune parut étouffer dans son cœur tout autre sentiment naturel. Elle était aussi ambitieuse que belle, et sa passion dominante fut de voir un de ses fils assis sur le trône de Grenade.

Pour parvenir à ce but, elle mit en usage tous ses artifices, ainsi que le pouvoir absolu qu'elle possédait sur l'esprit de son cruel époux, dans l'espoir de détruire son affection pour ses autres enfans, et de le remplir de soupçons sur les projets qu'ils pouvaient avoir. Ses machinations réussirent si bien, que Muley-Aben-Hassan fit mourir publiquement plusieurs de ses fils devant la célèbre fontaine des Lions, dans la cour de l'Alhambra, lieu célèbre dans l'histoire des Maures pour avoir été le théâtre de plusieurs actes sanguinaires.

La mesure suivante de La Zoroya fut dirigée contre sa rivale, la vertueuse Ayxa. Celle-ci, n'étant plus dans l'éclat de sa beauté, avait perdu tous ses attraits aux yeux de son époux. Il se laissa persuader sans peine à la répudier, et à la renfermer avec son fils dans la tour de Comares, une des principales de l'Alhambra. Quand le jeune Boabdil avança en âge, La Zoroya

vit en lui un obstacle formidable aux prétentions de ses fils, car il était généralement regardé comme l'héritier du trône. La jalousie, les soupçons, les alarmes de son barbare père furent de nouveau excités. On ne manqua pas de lui rappeler la prédiction qui avait annoncé que la chute du royaume de Grenade aurait lieu pendant le règne de ce prince. Muley-Aben-Hassan, dans son impiété, osa défier les astres.

« Le glaive de l'exécuteur, dit-il, montrera la fausseté de cet horoscope menteur, et réduira au silence l'ambition de Boabdil, comme il l'a fait de la présomption de ses frères. »

Cependant la sultane Ayxa fut avertie en secret du dessein cruel du vieux monarque. C'était une femme pleine de talens et de courage, et à l'aide de ses esclaves femelles elle imagina un plan pour sauver son fils. Un serviteur fidèle reçut l'ordre de se porter au milieu de la nuit, avec un excellent coursier arabe, au pied de l'Alhambra et sur les bords du Darro. Quand tout le château fut enseveli dans un profond repos, la sultane noua bout à bout les châles et les écharpes de ses femmes et les siennes, et fit glisser ainsi le jeune prince

de la tour de Comares (1). Il descendit sans obstacle le rocher escarpé qui conduit aux bords du Darro, et là, se jetant à cheval, il partit pour la ville de Guadix, dans les monts Alpuxarras. Il y demeura pendant quelque temps caché; peu à peu il s'y fit des partisans, s'y fortifia, et fut en état de braver la tyrannie de son père.

Tel était l'état de la maison royale de Grenade, quand Muley-Aben-Hassan revint d'Alhama, après avoir échoué dans son entreprise. Une faction qui s'organisa en secret parmi les nobles résolut de déposer le vieux roi Aben-Hassan, et d'élever au trône son fils Boabdil. Ils concertèrent leurs mesures avec celui-ci, et une occasion ne tarda pas à se présenter pour les mettre à exécution. Muley-Aben-Hassan possédait, dans le voisinage de Grenade, une maison de plaisance appelée Alexaras, où il avait coutume de se rendre pour se reposer des travaux du gouvernement. Il venait de passer une journée au milieu de ses bosquets, quand en voulant rentrer dans sa capitale, il en trouva les portes fermées : son fils Mohammed-Abdallah, dit Boabdil, avait été proclamé roi.

(1) Salazar, *Cronica del gran cardenal*, chap. LXXI.

« *Allah achbar!* Dieu est grand! s'écria le vieux Muley-Aben-Hassan : c'est en vain que l'on voudrait lutter contre ce qui est écrit dans le livre de la destinée. Il a été décidé de toute éternité que mon fils monterait sur le trône. Qu'Allah détourne le reste de la prédiction! »

Le vieux monarque connaissait le caractère inflammable des Maures, et il savait que ce serait en vain qu'il essaierait, dans le premier moment, de mettre un frein à la fureur populaire.

« Il vaut mieux attendre, dit-il; cette flamme s'éteindra d'elle-même; et quand le peuple sera refroidi, il prêtera l'oreille à la raison. »

Il s'éloigna donc des portes de Grenade, et se dirigea vers la ville de Baza, où il fut reçu avec de grandes marques de dévouement. Aben-Hassan n'était pas homme à renoncer à son trône sans combattre. Une grande partie du royaume lui était restée fidèle. Il était convaincu que le complot de la capitale n'avait été que partiel, qu'il n'aurait pas de suites, et que s'il pouvait se montrer subitement dans les rues, à la tête de quelques troupes, le peuple effrayé rentrerait promptement dans le devoir.

Il prit donc ses mesures avec cette réunion d'audace et d'adresse qui le distinguait, et il arriva une nuit sous les remparts de Grenade, avec cinq cents hommes d'élite. Ayant escaladé les murs de l'Alhambra, il se jeta avec une fureur sanguinaire au milieu de ses cours silencieuses. Les habitans endormis ne se réveillèrent que pour tomber sous les coups de son glaive exterminateur. La rage d'Aben-Hassan n'épargna ni l'âge, ni le rang, ni le sexe. Les voûtes retentissaient de cris et de gémissemens, et l'eau des fontaines était teinte de sang. L'alcayde Aben-Comixer se retira dans une tour fortifiée, avec un petit nombre d'hommes de la garnison et d'habitans. Aben-Hassan, furieux, ne perdit pas le temps à le poursuivre; le grand point à ses yeux était de s'assurer de la ville et de se venger des rebelles. Le bras ensanglanté, il descendit dans les rues, et massacra les habitans sans défense, à mesure qu'ils sortaient de leurs lits pour s'informer de la cause du bruit qu'ils entendaient. Bientôt la ville entière fut réveillée; le peuple courut aux armes; des lumières brillèrent dans toutes les rues, et dévoilèrent le petit nombre d'hommes qui venaient de commettre tant

d'horreurs au sein des ténèbres. Muley-Aben-Hassan s'était trompé dans ses conjectures. La grande masse du peuple, irritée de sa tyrannie, était zélée pour la cause de son fils. Un combat acharné, mais de peu de durée, eut lieu dans les rues et sur les places; plusieurs des partisans d'Aben-Hassan furent tués, le reste fut mis en fuite, et le vieux monarque se retira avec les débris de sa troupe dans sa fidèle ville de Malaga.

Tel fut le commencement de ces grandes dissensions intestines qui hâtèrent la chute de Grenade. Les Maures se divisèrent en deux factions ennemies, conduites par un père et son fils. Plusieurs combats sanglans se livrèrent entre eux; ce qui ne les empêcha pas de réunir leurs forces contre les chrétiens, leurs ennemis communs, toutes les fois que l'occasion l'exigeait.

CHAPITRE X.

Expédition royale contre Loxa.

Le roi Ferdinand assembla un conseil de guerre à Cordoue, où l'on délibéra sur ce que l'on ferait d'Alhama. La plupart des membres du conseil furent d'avis d'en démolir les fortifications, attendu que, située comme elle l'était au centre du royaume des Maures, elle serait toujours exposée à des attaques, et ne pourrait être conservée qu'à l'aide d'une garnison considérable et moyennant de grandes dépenses. La reine Isabelle arriva à Cordoue au milieu de ces délibérations, et les écouta avec surprise et impatience.

« Quoi! dit-elle, détruirons-nous les premiers fruits de nos victoires? abandonnerons-nous la première place que nous ayons réussi à enle-

ver aux Maures? Une pareille pensée ne devrait jamais entrer dans nos esprits; elle ne ferait qu'encourager nos ennemis qui nous supposeraient remplis de crainte ou de faiblesse. Vous parlez des difficultés et des frais qu'entraînerait la conservation d'Alhama. Avons-nous jamais douté, en entreprenant cette guerre, qu'elle ne nous coûtât des travaux, des trésors et du sang? La dépense doit-elle nous effrayer quand nous venons de remporter une glorieuse victoire, et qu'il s'agit d'en conserver le trophée? Qu'il ne soit donc plus question de démolir Alhama; que ses murs nous soient au contraire sacrés, comme un point d'appui que le Ciel même nous a accordé au sein du territoire ennemi; et si nous délibérons, que ce soit sur le moyen d'étendre nos conquêtes et de nous emparer des villes environnantes. »

Ce langage de la reine remplit le conseil royal d'un esprit plus noble et plus chevaleresque. Des préparatifs furent commencés sur-le-champ pour pouvoir à tout prix conserver Alhama. Le roi Ferdinand lui donna pour alcayde Luiz Fernandez Puerto Carrero, chef de la maison de Palma. Il eut, pour officiers sous ses ordres, Diégo Lopez de Ayola, Pero Ruiz de

Alarcon, et Alonzo Ortis, capitaine de quatre cents lances, avec un corps de mille hommes d'infanterie; on lui donna des provisions pour trois mois. Ferdinand résolut en même temps de mettre le siége devant Loxa, ville très-forte, située à peu de distance d'Alhama. En conséquence, il somma toutes les villes de l'Andalousie et de l'Estramadure, ainsi que les territoires des ordres de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, ceux du prieuré de San-Juan et le royaume de Tolède, et jusqu'aux villes de Salamanque, de Toro et de Valladolid, de fournir chacun, d'après la taxe qui lui serait imposée, une certaine quantité de pain, de vin et de bestiaux, qui devait être remise au camp royal devant Loxa, une moitié à la fin du mois de juin, et l'autre moitié dans le mois de juillet. Ces mêmes pays, ainsi que la Biscaye et le Guipuscoa furent tenus aussi d'envoyer des troupes à pied et à cheval, chaque ville selon sa quote part; et l'on mit une grande diligence à se procurer l'artillerie et les munitions de guerre nécessaires à un siége.

Les Maures ne mirent pas moins d'activité dans leurs préparatifs. Ils envoyèrent des députations en Afrique pour demander du secours

aux princes barbaresques, dans une guerre qu'ils soutenaient pour la foi. En attendant, afin d'intercepter ces secours, les souverains de Castille envoyèrent une flotte de vaisseaux et de galères pour croiser dans le détroit de Gibraltar, sous le commandement de Martin Diez de Mena et de Carlos de Valera, avec ordre de balayer les côtes de Barbarie, et de ne pas souffrir qu'un vaisseau mauresque tînt la mer.

Pendant ces dispositions, Ferdinand fit, à la tête de son armée, une incursion dans le royaume de Grenade, et dévasta la Véga; il détruisit les hameaux et les villages, ravagea les champs et enleva les troupeaux.

Ce fut vers la fin du mois de juin que le roi Ferdinand quitta Cordoue pour aller mettre le siége devant Loxa. Il était si sûr du succès, qu'il laissa une grande partie de son armée à Ecija, et s'avança avec cinq mille hommes de cavalerie et huit mille d'infanterie. Le marquis de Cadix, guerrier aussi sage que vaillant, fit des représentations sur la faiblesse de cette armée. Il s'était d'ailleurs opposé à l'expédition qu'il regardait comme conçue avec trop de précipitation et sans avoir été suffisamment préparée. Mais le roi Ferdinand se laissait guider

par les conseils de don Diego de Merlo, et il était impatient de frapper un coup brillant et décisif. Un excès d'orgueilleuse confiance régnait à cette époque parmi les chevaliers espagnols; ils portaient trop haut leur propre valeur, ou, pour mieux dire, ils rabaissaient et méprisaient trop leur ennemi. Il y en avait qui allaient jusqu'à s'imaginer que les Maures n'oseraient pas rester dans leur ville quand ils verraient les chrétiens s'en approcher pour l'attaquer. Les chevaliers espagnols traversèrent donc la frontière sans crainte et presque avec négligence; ils étaient médiocrement fournis des divers objets nécessaires à une armée assiégeante, dans un pays ennemi. Ce fut avec la même imprévoyance qu'ils se cantonnèrent devant Loxa. Le pays des alentours était coupé et montagneux, de sorte qu'il était très-difficile d'y placer un camp bien défendu. La rivière de Xenil, qui coule sous les murs de la ville, était contenue entre des bords très-élevés; elle était trop profonde pour être guéable, et les Maures étaient maîtres du pont. Le roi dressa ses tentes dans un plant d'oliviers sur les bords de la rivière; les troupes furent distribuées sur les hauteurs, mais séparées par des ravins, de

façon qu'elles ne pouvaient se secourir mutuellement, tandis que la nature du pays ne permettait point à la cavalerie d'agir. D'un autre côté, l'artillerie était placée d'une manière si peu judicieuse, qu'elle devenait presque entièrement inutile. Alonzo d'Arragon, duc de Villahermosa, frère bâtard du roi, fut présent au siége, et en désapprouva toutes les dispositions. C'était un des plus habiles généraux de son temps, et célèbre surtout pour l'attaque des places. Il recommanda de changer l'emplacement des camps, et de jeter plusieurs ponts sur la rivière. Son avis fut adopté, mais lentement et négligemment exécuté; ce qui le rendit inutile. Au nombre des marques d'imprévoyance que l'on donna dans cette expédition mal combinée, il faut ajouter que l'on ne s'était pas pourvu de pain cuit, et que l'on n'eut pas le temps de construire des fours. On fut donc obligé de pétrir à la hâte des gâteaux, et de les faire griller sur du charbon. Les troupes furent deux jours sans autre pain que celui-là.

Le roi Ferdinand comprit trop tard le danger de sa position, et essaya d'y porter un remède au moins passager. Il y avait près de la ville une hauteur appelée par les Maures Santo-

Albohacen et située en face du pont. Le roi ordonna à plusieurs de ses plus vaillans chevaliers de s'emparer de cette hauteur et de s'y maintenir, afin de tenir l'ennemi en respect et de protéger le camp. Les chevaliers choisis pour cette expédition honorable et périlleuse furent le marquis de Cadix, le marquis de Villena, don Rodrigue Tellez Giron, maître de Calatrava, son frère le comte d'Uréna, et don Alonze d'Aguilar. Ces vaillans guerriers, compagnons d'armes éprouvés, conduisirent promptement leurs troupes sur la hauteur, qui ne tarda pas à briller de l'éclat des armes, et qui fut ornée de plusieurs des plus redoutables guidons de la belliqueuse Espagne.

Loxa avait à cette époque pour commandant un vieil alcayde maure, dont la fille était l'épouse favorite de Boabdil-el-Chico. Le vrai nom de ce maure était Ibrahim Ali-Atar; mais il était connu des Espagnols sous celui d'Alatar. Il avait blanchi dans la petite guerre; il était l'ennemi implacable des chrétiens, et il avait été long-temps l'effroi des habitans des frontières. Il était alors nonagénaire; mais son esprit demeurait indomptable. Ses passions étaient encore fougueuses, et ses muscles vigou-

reux. Profondément versé dans les stratagèmes de la guerre, il passait pour être la meilleure lame de la Mauritanie. Ali-Atar avait sous son commandement trois mille hommes de cavalerie. C'étaient de vieilles troupes avec lesquelles il avait plus d'une fois balayé les frontières; et il attendait chaque jour le vieux roi maure avec du renfort.

Le vieux Ali-Atar avait épié du fond de sa forteresse chacun des mouvemens de l'armée chrétienne, et s'était réjoui en secret des fautes que ses chefs avaient faites. Quand il vit la fleur de la chevalerie chrétienne réunie sur la hauteur d'Albohacen, son œil brilla de joie.

« Avec l'aide d'Allah, s'écria-t-il, ces nobles chevaliers apprendront à me connaître. »

Il envoya donc en cachette, et pendant la nuit, un corps considérable de troupes d'élite pour se mettre en embuscade au pied de l'Albohacen. Le quatrième jour du siége, il fit une sortie, traversa le pont et commença une fausse attaque contre la hauteur. Les chevaliers s'élancèrent avec impétuosité au devant de lui, et laissèrent leur camp sans protection. Ali-Atar fit volte-face et s'enfuit; il fut poursuivi. Quand les chevaliers chrétiens eurent été en-

traînés à une distance considérable de leur camp, ils entendirent pousser de grands cris derrière eux, et s'étant retournés, ils virent que le camp était attaqué par les Maures placés en embuscade, et qui étaient arrivés sur la montagne par un autre chemin.

Les chevaliers cessèrent aussitôt de poursuivre l'ennemi, et retournèrent sur leurs pas pour empêcher le pillage de leurs tentes. Ali Atar, à son tour, se mit à leur poursuite. Parvenus au sommet de la montagne, ils furent attaqués en même temps par devant et par derrière. Le combat se prolongea pendant plus d'une heure. L'Albohacen fut trempé de sang; plusieurs braves chevaliers succombèrent sur la foule d'ennemis qu'ils avaient abattus. Le féroce Ali-Atar se battit avec la fureur d'un démon, jusqu'à ce que les chrétiens ayant reçu des renforts, le forcèrent de rentrer dans la place. La perte la plus sensible que les chrétiens éprouvèrent dans ce combat, fut celle de Rodrigue Tellez Giron, maître de Calatrava : comme il levait le bras pour porter un coup, une flèche le perça sous l'aisselle, au défaut de son corselet. Il tomba de cheval à l'instant même; mais il fut reçu dans les bras de Pedro Gasca,

gentilhomme d'Avila, qui le porta dans sa tente, où il mourut. Il fut pleuré par le roi, la reine, et tout le royaume; car il était dans la fleur de la jeunesse, n'ayant que vingt-quatre ans, et avait déjà donné de grandes preuves de valeur et de magnanimité. Un groupe douloureux se réunit autour de ses restes, sur les hauteurs ensanglantées d'Albohacen. Les chevaliers de Calatrava le regrettèrent comme un de leurs commandans; les gentilshommes campés sur la montagne déplorèrent la perte d'un aimable et fidèle compagnon de leurs périls, tandis que le comte d'Urena le pleurait avec la tendre affection d'un frère.

Le roi Ferdinand s'aperçut enfin de la sagesse des avis que le marquis de Cadix lui avait donnés, en disant que son armée n'était pas assez considérable pour l'expédition qu'il avait entreprise. Il sentit que s'il s'obstinait à laisser son camp dans la mauvaise position qu'il avait prise, il perdrait ses plus braves chevaliers, et courrait même risque d'éprouver une défaite complète si l'ennemi recevait des renforts. Il convoqua donc un conseil de guerre dans la soirée du samedi, et il fut décidé que le lendemain matin l'armée se replierait sur Rio-

Frio, où elle attendrait l'arrivée des troupes réunies à Cordoue. En conséquence, les chevaliers postés sur l'Albohacen plièrent leurs tentes le lendemain au point du jour. A peine Ali-Atar se fut-il aperçu de ce mouvement, qu'il sortit pour les attaquer. Plusieurs soldats chrétiens, qui ignoraient la résolution prise dans la nuit, en voyant les tentes pliées et les Maures en marche, crurent que l'ennemi avait reçu inopinément des renforts, et que l'armée espagnole était en pleine retraite. Sans s'arrêter pour demander des nouvelles ou pour recevoir des ordres, ils prirent la fuite, et répandirent la confusion dans le camp. Ils ne s'arrêtèrent qu'en arrivant au rocher des Amans, à sept lieues de Loxa (1).

Le roi et ses officiers reconnurent sur-le-champ le péril imminent dans lequel l'armée se trouvait. Ils tinrent tête aux Maures, chaque chef conservant son poste et repoussant les attaques de l'ennemi, pendant que derrière eux on levait le camp et l'on emportait l'artillerie et les munitions. Le roi, avec une poignée de gentilshommes, se plaça sur une éminence exposée au feu de l'ennemi, d'où il appela ses

(1) Pulgar, *Cronica*.

troupes effrayées, et s'efforça vainement de les rallier. Tombant ensuite sur les Maures, ces gentilshommes les chargèrent si vigoureusement, qu'ils mirent un de leurs escadrons en fuite, après avoir tué un grand nombre d'hommes avec leurs épées et leurs lances, et en avoir poussé plusieurs autres dans la rivière, où ils périrent. Mais les Maures, ayant reçu des renforts, reparurent bientôt plus nombreux qu'auparavant. Le roi courut risque d'être entouré; les Maures l'attaquèrent avec fureur; et deux fois il dut la vie à la valeur de don Juan de Ribera, seigneur de Montemayor.

Le marquis de Cadix voyait de loin le péril de son maître. Appelant autour de lui environ soixante-dix cavaliers, il se rendit en toute hâte au lieu du combat, se plaça entre le roi et les ennemis, et jetant sa lance, il perça d'outre en outre un des plus hardis d'entre les Maures. Il demeura pendant quelque temps sans autre arme que son épée. Son cheval fut blessé par une flèche, et plusieurs de ses cavaliers furent tués; mais il parvint à repousser les Maures et à délivrer le roi de la position critique où il se trouvait. Il le décida ensuite à se placer sur un terrain moins dangereux.

Le marquis continua pendant toute la journée à s'exposer aux attaques de l'ennemi. On le voyait partout où le danger était le plus grand, et l'armée lui dut en quelque sorte son salut (1). Cette journée fut terrible pour les chefs; car, dans une retraite de ce genre, ce sont les meilleurs officiers qui s'exposent le plus pour sauver leurs soldats. Le duc de Medina Celi fut renversé par terre, mais sauvé par ses troupes. Le comte de Tendilla, dont les tentes étaient placées le plus près de la ville, reçut plusieurs blessures, et d'autres chevaliers distingués furent exposés aux plus grands dangers. La journée entière se passa en combats continuels et sanglans, dans lesquels les hidalgos et gentilshommes de la maison du roi se distinguèrent par leur bravoure. A la fin, tous les camps, étant levés, l'artillerie et les bagages emportés, les hauteurs ensanglantées d'Albohacen furent abandonnées, et le voisinage de Loxa fut évacué. Plusieurs tentes, une assez grande quantité de provisions et quelques pièces d'artillerie furent laissées à l'ennemi, faute de chevaux ou de mulets pour les emmener.

Ali-Atar poursuivit l'arrière-garde de l'ar-

(1) Cura de los Palacios, chap. 58.

mée, et continua à la harasser jusqu'à ce qu'elle arriva à Rio-Frio. De là Ferdinand revint à Cordoue, humilié par la leçon cruelle mais utile qu'il venait de recevoir. Elle servit à le rendre plus prudent dans ses plans de campagne, et moins confiant dans la fortune. Il adressa partout des lettres pour excuser sa retraite, qu'il attribua à la faiblesse de son armée, et à la circonstance qu'une grande partie de ses troupes se composait de la quote part des villes, et n'était point à la solde du roi. En attendant, pour consoler son armée et pour soutenir le courage de ses soldats, il leur fit faire encore une incursion dans la Vega de Grenade, qu'ils dévastèrent.

CHAPITRE XI.

Comment Muley-Aben-Hassan fit une incursion sur les terres de Medina-Sidonia, et comment il fut reçu.

Le vieux Muley-Aben-Hassan avait rassemblé une armée avec laquelle il avait marché au secours de Loxa; mais quand il arriva la place était délivrée. Le dernier escadron de Ferdinand avait déjà repassé les frontières.

« Ils sont venus, et ils sont disparu, dit-il, comme un nuage dans un ciel d'été, et toutes leurs fanfaronnades n'ont été qu'un tonnerre innocent. »

Il songea après cela à faire une nouvelle tentative pour reprendre Alhama, dont la garnison était dans la plus grande consternation par la retraite de Ferdinand, et aurait déserté la place si elle n'eût été retenue par le courage et la per-

sévérance de l'alcayde Luiz-Fernandez Puerto-Carrero. Ce brave et fidèle commandant ranima les esprits de ses soldats, et tint le vieux roi maure en respect jusqu'à ce que la seconde incursion de Ferdinand dans la Vega l'obligea malgré lui à se retirer à Malaga.

Muley-Aben-Hassan sentait que ce serait vainement qu'avec des forces si inférieures il essaierait de s'opposer à la puissante armée du monarque chrétien; mais s'il était resté oisif, et s'il avait laissé dévaster ses terres, il aurait perdu tout son crédit sur l'esprit de ses peuples.

« Si nous ne pouvons parer, dit-il, nous pouvons frapper. S'il nous est impossible d'empêcher que nos terres soient ravagées, nous pouvons à notre tour ravager celles de l'ennemi. »

Il prit donc des informations, et apprit que la plus grande partie des chevaliers de l'Andalousie avaient accompagné le roi, et avaient laissé leur pays pour ainsi dire sans défense. Les terres du duc de Medina-Sidonia étaient surtout exposées. Il s'y trouvait de vastes pâturages couverts de riches troupeaux. C'était ce qu'on pouvait souhaiter de plus avantageux pour la petite guerre. Le monarque désirait d'ailleurs

se venger du duc pour avoir fait manquer son entreprise sur Alhama.

« Je donnerai, dit-il, une leçon à ce chevalier qui le guérira de son amour pour la guerre. »

Il se prépara donc en toute hâte à faire une incursion dans le pays des environs de Medina-Sidonia.

Muley-Aben-Hassan sortit de Malaga avec quinze cents hommes de cavalerie et six mille fantassins, et suivit les côtes de la mer. Il traversa Esteponia, et entra sur le territoire chrétien entre Gibraltar et Castellar. La seule personne qu'il eût à craindre sur cette route était Pedro de Vargas, soldat rusé, hardi et vigilant, alcayde de Gibraltar, et qui se tenait sur son rocher comme dans une citadelle. Muley-Aben-Hassan connaissait le caractère attentif et entreprenant de cet homme; mais il savait à n'en pouvoir douter que sa garnison était trop faible pour lui permettre de faire des sorties, du moins avec quelque espoir de succès. Il continua néanmoins sa marche en silence, et avec les plus grandes précautions. Il envoyait des éclaireurs de tous les côtés, afin de découvrir s'il n'y avait point d'ennemis en embuscade. Il

jeta plus d'un regard inquiet sur le vieux rocher de Gibraltar, dont le sommet enveloppé de nuages s'élevait fièrement sur la gauche, et il ne se sentit tout-à-fait tranquille que quand il eut dépassé le pays montagneux de Castellar, et qu'il fut descendu dans la plaine. Il y campa sur les bords du Celamin. De là, il envoya quatre cents corredors ou cavaliers légers, armés de lances, pour prendre poste près d'Algésiras, et tenir un œil attentif sur la forteresse de Gibraltar, située sur le côté opposé de la baie. Ils avaient ordre de tomber sur l'alcayde, qui avait à peine le tiers de leurs forces, dans le cas où il ferait une sortie, et d'en envoyer sur-le-champ des avis à l'armée.

Dans l'intervalle, deux cents corredors furent envoyés pour balayer la vaste plaine appelée Campina de Tarifa, abondant en troupeaux, et deux cents autres pour ravager les terres de Medina-Sidonia. Muley-Aben-Hassan demeura avec le principal corps d'armée, comme point de ralliement, sur les bords du Celamin. Le butin fut si considérable, qu'il suffit pour remplacer tout ce qui avait été enlevé de la vega de Grenade. Les troupes chargées de surveiller le rocher de Gibraltar revinrent avec l'avis qu'elles

n'avaient pas vu remuer un seul casque chrétien. Le vieux roi se félicita de la promptitude et du secret avec lequel cette expédition avait été conduite, ainsi que de l'adresse avec laquelle il avait trompé la vigilance de Pedro de Vargas.

Le secret n'avait pourtant pas été aussi bien gardé que Muley-Aben-Hassan se l'était imaginé. Le vigilant Pedro de Vargas avait reçu avis de ses mouvemens. Sa garnison suffisait à peine pour la défense de la place, et il n'osait en sortir, pour ne pas laisser la forteresse dépourvue de soldats. Par bonheur, il arriva dans ce moment même, à Gibraltar, une escadre des galères armées qui croisaient dans le détroit, et qui étaient commandées par Carlos de Valera. L'alcayde le pria sur-le-champ de garder la place pendant son absence, et, à minuit, il fit une sortie, à la tête de soixante-dix chevaux. Il se dirigea vers la ville de Castellar, placée au sommet d'une montagne escarpée, car il savait que le roi maure repasserait par là. Il fit allumer des feux sur toutes les hauteurs, afin d'annoncer aux habitans du pays que les Maures y étaient entrés, et afin que les paysans missent leurs troupeaux en sûreté. Il envoya

aussi des exprès de tous les côtés, pour sommer tous les hommes du voisinage, en état de porter les armes, de venir le rejoindre à Castellar. Muley-Aben-Hassan s'aperçut aux signaux allumés que le pays se soulevait en masse.

Il leva donc son camp, et se rapprocha le plus promptement qu'il lui fut possible des frontières; mais il était encombré de butin, et emportait avec lui une foule immense de bestiaux enlevés aux pâturages de la Campina de Tarifa. Ses éclaireurs vinrent lui apprendre que l'ennemi était en campagne; mais il ne s'inquiéta pas de cet avis, car il savait que ce ne pouvaient être que les troupes du gouverneur de Gibraltar, qui n'avait sous ses ordres que cent hommes de cavalerie. Il envoya en avant deux cent cinquante hommes de ses plus braves troupes, avec les alcaydes de Marabilla et de Casares. Derrière cette avant-garde marchait le butin; puis venait le roi, avec le principal corps de sa petite armée. Ils approchèrent de Castellar vers le milieu d'un jour brûlant d'été. De Vargas les attendait. Il vit de loin un nuage immense de poussière descendant d'une des hauteurs de ce pays sauvage et coupé. L'avant-garde était séparée du corps d'armée par un

espace d'environ une demi-lieue, occupé par le butin et par une forêt longue et touffue, qui les cachait l'un à l'autre. De Vargas reconnut qu'ils ne pourraient pas s'assister mutuellement, et qu'en les attaquant à l'improviste il serait facile de jeter de la confusion dans leurs rangs. Il choisit donc cinquante de ses plus braves cavaliers, et, faisant un détour, il se posta dans une vallée étroite qui s'ouvrait sur un défilé, entre deux rochers, par lequel les Maures étaient obligés de passer. Son intention était de laisser aller l'avant-garde et le butin, et de tomber sur le corps d'armée.

Pendant ce temps, six éclaireurs maures entrèrent dans la vallée, et l'examinèrent de tous les côtés, pour voir s'il n'y avait pas d'ennemi caché. Quelques uns des chrétiens furent d'avis qu'il fallait tuer ces six hommes, et se retirer à Gibraltar.

« Non, dit Vargas; je suis venu ici à la poursuite d'un plus noble gibier que celui-là; et j'espère, avec l'aide de Dieu et de saint Jacques, que la journée ne sera pas perdue. Je connais bien ces Maures, et je ne doute pas que nous ne les mettions facilement en déroute. »

Cependant les six éclaireurs s'étaient approchés de si près, qu'ils furent sur le point de découvrir l'embuscade chrétienne. De Vargas donna le signal, et dix hommes tombèrent sur eux. En un instant quatre des Maures roulèrent sur la poussière. Les deux autres donnèrent de l'éperon à leurs coursiers, et prirent la fuite vers leur armée, poursuivis par les dix chrétiens. Environ quatre-vingts Maures de l'avant-garde vinrent au secours de leurs camarades. Les chrétiens firent volte-face, et retournèrent du côté de leur embuscade. De Vargas tint ses hommes cachés jusqu'à ce que les fugitifs et ceux qui les poursuivaient entrassent pêle-mêle dans la vallée; puis, ayant fait sonner la trompette, ils s'avancèrent avec ardeur et en bon ordre. Les Maures ne les aperçurent qu'à une longueur de lance : quarante infidèles furent renversés; le reste s'enfuit.

« En avant! cria Vargas, tombons sur l'avant-garde avant qu'elle ne puisse être rejointe par l'armée. »

En parlant ainsi, il poursuivit les Maures jusqu'au bas de la côte, et tomba avec tant de force sur l'avant-garde, qu'il en renversa une partie au premier choc. Comme il se retournait, les

Maures lui lancèrent leurs javelots; sur quoi il revint à la charge, et en fit un grand carnage. Les Maures combattirent vaillamment jusqu'à ce que les alcaydes de Marabilla et de Casares eurent été tués, après quoi ils prirent la fuite et se rejetèrent sur le corps d'armée. En se sauvant, ils passèrent au travers des troupeaux de bétail, y répandirent la confusion et occasionèrent un tel nuage de poussière, que les chrétiens ne purent plus distinguer aucun objet. Craignant que le roi ne fût près d'eux avec ses troupes, et voyant que leur chef Vargas était grièvement blessé, les chrétiens se contentèrent de dépouiller les morts et d'enterrer vingt-huit chevaux, après quoi ils retournèrent à Castellar.

Quand les Maures arrivèrent en déroute au corps d'armée, Muley-Aben-Hassan craignit que le peuple de Xérès n'eût pris les armes. Plusieurs de ses officiers lui conseillèrent d'abandonner le butin et de se retirer par une autre route.

« Non, dit le vieux roi, un bon soldat n'abandonne jamais son butin sans combat. »

Donnant pour lors de l'éperon, il galopa au milieu des troupeaux, en les poussant à droite et à gauche. Arrivé sur le champ de bataille, il

y compta les corps de plus de cent Maures, au nombre desquels se trouvaient ceux des deux alcaydes. Plein de rage à cet aspect, il appella auprès de lui tous ses archers et sa cavalerie, poussa jusqu'aux portes de Castellar, et mit le feu à deux maisons situées au pied des remparts. Pedro de Vargas ne put aller en personne à sa rencontre à cause de sa blessure; mais il fit sortir ses troupes, et l'on se battit vigoureusement sous les remparts, jusqu'à ce que le roi se décida enfin à retourner au premier champ de bataille. Il fit placer sur des mulets les corps des guerriers les plus distingués, et leur fit donner une sépulture honorable à Malaga. Le reste des tués fut enterré sur la place. Rassemblant ensuite les troupeaux dispersés, il les fit défiler lentement en un cortége sans fin, sous les murs de Castellar, comme pour braver les ennemis.

Malgré sa férocité naturelle, Muley-Aben-Hassan n'était pas sans une étincelle de courtoisie guerrière; il admira donc le courage hardi et chevaleresque de Pedro de Vargas. Ayant fait venir deux esclaves chrétiens, il leur demanda quel pouvait être le revenu de l'alcayde de Gibraltar. Ils lui répondirent qu'entre autres droits il levait une tête de bétail sur

chaque troupeau qui passait sur son territoire.

« Qu'Allah me préserve, s'écria le vieux monarque, de frauder les douanes d'un si brave chevalier ! »

Il choisit ensuite douze bœufs les plus gras d'entre les douze troupeaux qui formaient son butin, et les remit à un alfaqui pour les porter à Pedro de Vargas.

« Vous lui direz, ajouta-t-il, que je lui demande pardon de ne pas les lui avoir envoyés plus tôt; mais ce n'est qu'au moment même que je viens d'apprendre le droit qu'il a coutume de percevoir, et je me hâte d'y satisfaire avec la ponctualité due à un si brave chevalier. Dites-lui aussi que je ne croyais pas que l'alcayde de Gibraltar fût si actif et si vigilant dans le recouvrement de son droit de passage. »

Le brave alcayde goûta la plaisanterie toute militaire du vieux monarque maure, et répliqua sur le même ton.

« Dites à Sa Majesté que je lui baise les mains pour l'honneur qu'elle m'a fait, et que je regrette de n'avoir pas eu assez de troupes sous mes ordres pour lui faire, à son passage sur mon territoire, un accueil plus digne d'elle. Si huit cents hommes de cavalerie, qu'on avait promis

de m'envoyer de Xérès, étaient arrivés à temps, je lui aurais servi un festin convenable à un si grand monarque. En attendant, je me flatte qu'ils arriveront pendant la nuit, auquel cas Sa Majesté pourra compter sur un déjeuner royal au point du jour. »

Il fit donner après cela un pourpoint de soie et un manteau écarlate à l'alfaqui, qu'il renvoya avec beaucoup de courtoisie.

Muley-Aben-Hassan secoua la tête quand il apprit la réponse de Vargas.

« Allah nous préserve, s'écria-t-il, de la visite de ces cavaliers de Xérès! Une poignée d'hommes, connaissant les sauvages défilés de ces montagnes, serait en état de détruire une armée encombrée de butin comme l'est la nôtre. »

Le roi se consola pourtant en apprenant que le brave alcayde de Gibraltar était trop grièvement blessé pour pouvoir se mettre lui-même à la tête de ses troupes. Il se hâta donc de poursuivre sa retraite, et y mit même tant de précipitation, que la cavalcade fut souvent rompue et dispersée dans les défilés, et que plus de cinq mille têtes de bétail retombèrent dans les mains des chrétiens. Muley-Aben-Hassan fit avec le

reste une entrée triomphante à Malaga, se glorifiant des dépouilles qu'il emportait au duc de Medina-Sidonia.

Le roi Ferdinand fut mortifié d'apprendre que l'incursion qu'il avait faite dans la vega de Grenade était plus que balancée par celle que ses propres États avaient soufferte; il vit que le jeu de la guerre, comme tout autre jeu, a des chances favorables et désavantageuses. Le seul homme qui acquit de la gloire dans ces incursions et ces petits combats, fut Pedro de Vargas, le brave alcayde de Gibraltar (1).

(1) Alonzo de Palencia, liv. XXVIII, chap. 3.

CHAPITRE XII.

Irruption des chevaliers espagnols dans les montagnes de Malaga.

L'incursion du vieux Muley-Aben-Hassan avait irrité l'orgueil des chevaliers de l'Andalousie, et ils résolurent d'user de représailles. En conséquence, plusieurs des plus distingués se rassemblèrent à Antequera au mois de mars de l'an 1483. Les chefs de l'entreprise furent le vaillant marquis de Cadix, don Pedro-Henriquez, adelantado d'Andalousie, don Juan de Silva, comte de Cifuentes, porte-étendard royal et gouverneur de Séville, don Alonze de Cardenas, maître de l'ordre religieux et militaire de Saint-Jacques, et don Alonze d'Aguilar. Plusieurs autres chevaliers distingués se hâtèrent de venir prendre part à l'expédition,

et en peu de temps dix mille sept cents hommes de cavalerie et plusieurs compagnies d'infanterie furent réunis dans l'antique ville d'Antequera. C'était la fleur de la chevalerie andalousienne. Un conseil de guerre fut tenu par les chefs pour déterminer quel serait le côté vers lequel ils dirigeraient leurs coups. Les deux rois maures, dans leur rivalité, se faisaient la guerre aux environs de Grenade, et laissaient le pays entier ouvert aux attaques. Divers plans furent proposés par différens chevaliers. Le marquis de Cadix aurait voulu escalader les murs de Zahara, afin de reprendre cette importante forteresse. Le maître de Saint-Jacques proposa un projet plus vaste et un but plus important. Il avait reçu des avis, par le moyen de ses adalides, qui étaient des Maures apostats, que l'on pouvait sans danger faire une incursion dans une région montagneuse des environs de Malaga, appelée l'Axarquia. On y voyait des vallées couvertes de riches pâturages bien garnis de troupeaux de toute espèce, avec de nombreux villages et hameaux. La garnison de la ville de Malaga était trop faible, surtout en cavalerie, pour pouvoir détacher contre eux des forces importantes. Il ajouta que l'on pourrait

étendre les ravages jusqu'aux portes de cette ville, et peut-être même s'en emparer par surprise. Les ames aventureuses des chevaliers furent enflammées à ce discours. Pleins de confiance dans leurs armes, il leur semblait déjà voir Malaga en leur pouvoir, et ils se montrèrent impatiens de se mettre en campagne. Le marquis de Cadix s'efforça de leur inspirer un peu de prévoyance. Il avait aussi à ses ordres des adalides apostats, intelligens et pleins d'expérience, plus qu'aucun de ceux qui habitaient les frontières. Il avait surtout la plus grande confiance en l'un d'eux, nommé Luis Amar, qui connaissait toutes les montagnes et toutes les vallées du pays. Il avait déjà reçu précédemment de cet homme des détails sur ces montagnes de l'Axarquia (1). Sauvages et coupées, leur position seule suffisait pour en faciliter la défense aux peuples belliqueux qui les habitaient; ils n'avaient qu'à placer un petit nombre d'hommes sur les rochers et à l'entrée des

(1) Pulgar, dans sa *Chronique*, prétend au contraire que le marquis de Cadix soutenait l'expédition contre l'Axarquia. Mais le récit du frère Antonio Agapida se trouve confirmé par ce que dit un historien contemporain, et dont la véracité est hors de doute, Andres Bernaldo, curé de los Palacios.

effrayans défilés, qui n'étaient pour la plupart que les lits desséchés des torrens, et ils pouvaient par ce moyen braver une armée entière. Enfin si l'on parvenait à les vaincre, leurs dépouilles ne suffiraient pas à dédommager leur ennemi; leurs maisons étaient presque démeublées, et rien ne leur serait plus facile que de mettre leurs maigres troupeaux à l'abri dans les forteresses dont les montagnes étaient garnies. Quoi qu'il en soit, le prudent conseil du marquis ne fut point adopté. Les chevaliers, accoutumés à ce genre de guerre, ne doutèrent point de leur succès, et ils se sentaient animés par la pensée de faire une brillante attaque contre Malaga. Laissant donc les gros bagages à Antequera, ainsi que tous ceux dont les chevaux n'étaient point en état de gravir les sentiers des montagnes, ils se mirent en route pleins de courage et de confiance. Don Alonze d'Aguilar et l'adelantado d'Andalousie commandaient l'avant-garde, le comte de Cifuentes suivait avec certains chevaliers de Séville; puis venait le bataillon du très-vaillant Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix; il était accompagné de plusieurs de ses frères et neveux, et d'une foule de chevaliers qui espéraient

se distinguer sous ses drapeaux. Quand cette illustre famille traversa en ordre militaire les rues d'Antequera, elle attira les yeux et les applaudissemens de tout le monde. L'arrière-garde était commandée par don Alonze Cardenas, maître de Saint-Jacques. Elle se composait de chevaliers de son ordre ainsi que des gentilshommes d'Ecija, et de quelques hommes d'armes de la sainte Hermandad, que le roi avait placés sous ses ordres. L'armée était suivie d'un grand nombre de mulets chargés de provisions, afin qu'ils n'en manquassent pas jusqu'au moment où ils se trouveraient au milieu des villages des Maures. Jamais petite armée plus vaillante ni plus confiante dans ses forces ne foula le terrain. Elle se composait d'hommes pleins de santé et de vigueur, pour qui la guerre était un plaisir et un passe-temps. Ils n'avaient épargné aucune dépense pour leur équipement. Jamais le luxe de la guerre n'avait été porté si loin que parmi l'orgueilleuse chevalerie espagnole. Emboîtés dans des armures richement incrustées et ciselées, couverts de magnifiques surtouts et de plumets ondoyans, leurs bannières se déployant au vent chargées de leurs armoiries et devises, ils sortirent d'Antequera

montés sur des coursiers andalous de la plus grande beauté, et en promettant aux habitans de les enrichir des dépouilles de Malaga. Cette armée était suivie d'une troupe paisible qui comptait bien profiter des victoires qu'elle allait remporter. Ce n'étaient point ces misérables qui ont coutume d'errer autour des armées pour dépouiller et piller les morts, mais de riches marchands de Séville, de Cordoue et d'autres villes commerçantes. Ils étaient montés sur des mulets efflanqués; leur costume était propre; à leurs ceintures on voyait suspendues de longues bourses de cuir bien remplies de pistoles et d'autres pièces de monnaie. Ils avaient entendu parler des objets précieux que les soldats avaient laissés perdre à Alhama faute de savoir comment les emporter, et ils s'étaient pourvus d'argent pour pouvoir acheter les bijoux et les pierres précieuses, les vases d'or et d'argent, les riches soieries et les draps qui proviendraient du sac de Malaga. Les orgueilleux chevaliers regardaient ces enfans du commerce avec un grand dédain, mais ils leur permirent néanmoins de les suivre, pour la commodité des troupes, qui sans cela serait surchargées de butin.

Cette expédition devait être conduite avec promptitude et mystère; mais le bruit des préparatifs qui se faisaient était déjà parvenu à Malaga. La garnison à la vérité était faible; mais le gouverneur valait à lui seul une armée. Il s'appelait Muley-Abdallah, et avait reçu le surnom d'El Zagal ou le vaillant. Il était frère cadet de Muley-Aben-Hassan, et commandait le petit nombre de troupes qui étaient restées fidèles au vieux monarque. Il possédait tout le courage de son frère, et le surpassait en adresse et en vigilance. Son nom seul était un cri de guerre parmi ses soldats, qui se faisaient les idées les plus exagérées de sa valeur.

El Zagal se douta bien que Malaga était le but que se proposait cette bruyante expédition. Il consulta le vieux Bexir, qui gouvernait la ville.

« Si cette armée de maraudeurs, lui dit-il, arrive jusqu'à Malaga, nous aurons de la peine à l'empêcher d'y entrer. Je vais donc me jeter avec quelques troupes dans les montagnes : je soulèverai les paysans, je m'emparerai des défilés, et je m'efforcerai de donner de l'occupation à ces chevaliers espagnols sur la route. »

C'était un mercredi, quand cette fière armée

de guerriers pleins d'ardeur sortit des antiques portes d'Antequera. Ils marchèrent tout le jour et toute la nuit, s'avançant en secret, à ce qu'ils pensaient, à travers les gorges des montagnes. Le pays qu'ils se proposaient de ravager étant situé fort avant dans le territoire des Maures, et près des côtes de la Méditerranée, ils n'y arrivèrent qu'à une heure avancée de la soirée du lendemain. En traversant ces montagnes élevées et sauvages, leur route se trouva suivre plus d'une fois le fond d'une barranca, ou vallée rocailleuse, arrosée par un ruisseau, qui murmurait entre les pierres détachées qu'il avait entraînées avec lui pendant sa fureur automnale. Parfois aussi le chemin n'était qu'une rambla, ou lit desséché d'un torrent, remplie des fragmens brisés des rochers qu'il avait creusés dans son passage. Au-dessus de ces barranca et de ces rambla étaient suspendus des rochers énormes et des précipices qui avaient servi d'embuscades pendant les guerres entre les Maures et les Espagnols, et qui devinrent depuis la retraite des brigands qui dépouillent les malheureux voyageurs.

Le soleil se couchait, quand les chevaliers arrivèrent à un point élevé d'où ils virent, sur

leur droite et dans le lointain, une partie de la riche vega de Malaga, au-delà de laquelle s'étendaient les ondes bleuâtres de la Méditerranée. Ils la saluèrent comme une terre promise. A la chute de la nuit, ils se trouvèrent près de la chaîne de petits vallons et hameaux renfermés au sein de ces montagnes arides, et à laquelle les Maures ont donné le nom de l'Axarquia. Là, ils étaient destinés à se voir pour la première fois déçus de leurs espérances. Les habitans avaient entendu parler de leur approche, et avaient en conséquence enlevé leurs troupeaux et leurs effets, tandis qu'eux-mêmes s'étaient réfugiés avec leurs femmes et leurs enfans dans les châteaux forts des montagnes. Furieux à ce spectacle, les troupes mirent le feu aux maisons abandonnées, et se hâtèrent d'avancer dans l'espoir d'être plus heureux. Don Alonze d'Aguilar et les autres chevaliers de l'avant-garde dispersèrent leurs forces afin de mieux dévaster le pays, et s'emparèrent de quelques troupeaux épars que les paysans maures cherchaient à conduire en lieu de sûreté. Pendant qu'ils mettaient ainsi tout à feu et à sang devant eux, et qu'ils éclairaient les rochers par la lugubre flamme des ha-

meaux brûlans, le maître de Saint-Jacques, qui commandait l'arrière-garde, maintenait parmi les siens la discipline la plus sévère, et tenait ses chevaliers en état d'attaquer et de se défendre, selon que l'occasion pourrait l'exiger. Les hommes d'armes de la sainte Hermandad voulurent s'écarter pour aller butiner, mais il les rappela auprès de lui, et leur fit une forte réprimande.

A la fin, ils arrivèrent dans un endroit coupé de toutes parts par des barranca et des rambla d'une profondeur énorme, entremêlées de rochers et de précipices. Il fut impossible de conserver plus long-temps l'ordre de la marche; les chevaux n'avaient pas la place d'agir, et à peine pouvait-on les gouverner, dans la nécessité où ils étaient de sauter de rocher en rocher, de monter et de descendre des pentes affreuses où un chamois eût à peine trouvé assez d'espace pour poser le pied. Ayant passé devant un village en feu, la lueur des flammes révéla leur situation embarrassante. Les Maures, qui s'étaient réfugiés dans une tour placée sur une montagne, poussèrent des cris de joie en voyant ces chevaliers si brillans trébuchant à chaque pas entre les rochers. Sortant de leur

fort, ils prirent position sur les hauteurs qui dominaient le ravin, et de là ils firent pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de dards et de pierres. Ce fut avec une profonde douleur que le bon maître de Saint-Jacques vit ses braves soldats tomber autour de lui comme des victimes, sans pouvoir ni résister ni se venger. La confusion des Espagnols fut augmentée par les cris des Maures, que répétaient de tous côtés les échos des montagnes, et qui leur faisaient croire qu'ils étaient entourés d'innombrables ennemis. Complétement ignorans des chemins, leurs efforts pour se sauver ne firent que les entraîner dans d'autres défilés ou vallées, où ils étaient dans un plus grand danger encore. Dans cette extrémité, le maître de Saint-Jacques envoya de toutes parts des messagers pour demander du secours. Le marquis de Cadix, en loyal compagnon d'armes, se hâta d'accourir avec sa cavalerie. Son approche mit fin aux attaques de l'ennemi, et le maître fut enfin en état de faire sortir ses troupes du défilé. Pendant ce temps, don Alonze d'Aguilar et ses compagnons, qui avaient poussé en avant avec trop de rapidité, s'étaient aussi embarrassés dans des chemins où ils avaient été exposés aux

insultes des paysans maures postés sur les hauteurs. L'ame orgueilleuse d'Aguilar fut irritée de voir tourner ainsi contre lui les hasards de la guerre, et harceler ses braves soldats par des montagnards qu'il s'était flatté d'emmener en esclavage à Antequera, à la suite de leurs troupeaux. Mais ayant appris que le marquis de Cadix et le maître de Saint-Jacques étaient engagés avec l'ennemi, il oublia ses propres dangers, et rassembla ses troupes, afin de retourner auprès d'eux pour les aider ou plutôt pour partager leurs dangers. Se voyant ainsi de nouveau réunis, les chevaliers tinrent à la hâte un conseil de guerre, au milieu de la chute des pierres et du sifflement des flèches. La vue de leurs braves compagnons qui tombaient autour d'eux précipita leur résolution. Ils reconnurent que le pays où ils étaient ne leur promettait pas des dépouilles suffisantes pour compenser le péril extraordinaire auquel ils étaient exposés; qu'en conséquence, il valait mieux abandonner les troupeaux dont ils s'étaient déjà emparés, et qui ne faisaient qu'embarrasser leur marche, et se retirer le plus promptement possible vers des lieux moins dangereux.

Les adalides ou guides reçurent, d'après

cela, l'ordre de conduire l'armée hors de cette contrée de carnage. Ceux-ci, croyant prendre la route la plus sûre, les menèrent par un défilé rapide et rocailleux, difficile même pour les piétons, et presque impraticable pour la cavalerie. Des hauteurs escarpées qui régnaient des deux côtés du chemin, une grêle de pierres et de flèches fut lancée sur les Espagnols, tandis que les cris sauvages que poussait l'ennemi auraient rempli d'effroi le cœur le plus hardi. Il y avait des endroits où l'on ne pouvait passer qu'un à un, et où les cavaliers et les chevaux, percés par les traits des Maures, encombraient le chemin en tombant, et empêchaient leurs camarades d'avancer. Des milliers de feux étincelaient sur toutes les montagnes, et à leur lueur ils voyaient les ennemis bondir de rocher en rocher, ressemblant plutôt à des démons qu'à des hommes. Égarés soit par la terreur et la confusion, soit par une véritable ignorance du pays, les guides, au lieu de les conduire hors des montagnes, ne faisaient que les y entraîner plus avant. A l'aube du jour, ils se trouvèrent dans une étroite rambla dont le fond était tapissé de rochers brisés, sur lesquels roulait naguère le torrent impétueux, tandis que sur

le sommet des montagnes arides qui s'élevaient des deux côtés, se montraient les têtes couvertes de turbans de leurs farouches ennemis. Quelle différence entre ces infortunés chevaliers et la brillante troupe qui était sortie triomphante des portes d'Antequera ! Couverts de poussière et de sang, blessés et épuisés par la fatigue, pâles d'horreur, ils ressemblaient plutôt à des victimes qu'à des guerriers. Ils avaient perdu plusieurs de leurs étendards, et l'on n'entendait pas sonner une seule trompette qui pût ranimer leurs esprits abattus. Les soldats levaient les yeux d'un air suppliant vers leurs chefs, tandis que les cœurs des chevaliers étaient près de se briser de rage et de douleur à la vue des ravages qu'un ennemi sans miséricorde faisait parmi les rangs de leurs braves guerriers.

La journée se passa en vains efforts pour sortir des montagnes. Des colonnes de fumée s'élevaient des hauteurs où la nuit précédente avaient brillé des feux. Les montagnards se rassemblaient de tous les côtés. Ils prenaient les devants sur les chrétiens, et garnissaient en foule les rochers, qui devenaient pour eux autant de forteresses.

La nuit arriva pour la seconde fois. Les chrétiens en ce moment étaient renfermés dans une étroite vallée, que traversait une rivière profonde, et qu'entouraient de tous côtés des montagnes qui paraissaient toucher au ciel, et au sommet desquelles brillaient des feux d'alarme. Tout à coup un nouveau cri retentit dans la vallée.

« El Zagal! El Zagal! » répétaient les échos des rochers.

« Quel est ce cri? » demanda le maître de Saint-Jacques.

« C'est le cri de guerre du général maure El Zagal, répondit un vieux soldat castillan; il arrive sans doute lui-même avec les troupes de Malaga. »

Le brave maître se tourna pour lors vers ses chevaliers, et dit :

« Mourons, et frayons-nous une route avec nos cœurs, puisque nous ne pouvons le faire avec nos épées. Escaladons la montagne, et vendons chèrement notre vie, plutôt que de rester tranquillement ici pour y être massacrés sans défense. »

En parlant ainsi, il poussa son cheval vers la montagne, et le força à coups d'éperon de

monter la côte escarpée et rocailleuse. Les cavaliers et les fantassins suivirent son exemple; tous voulaient, puisqu'il paraissait impossible de se sauver, porter au moins en mourant un dernier coup à l'ennemi. Comme ils gravissaient avec peine la hauteur, une grêle affreuse de pierres et de dards vint tomber sur eux. Parfois un énorme quartier de rocher roulait jusqu'au centre de leur armée. Les fantassins, affaiblis par la fatigue et le besoin autant que par leurs blessures, s'attachaient aux queues des chevaux pour monter plus facilement, et les malheureuses bêtes, soit que le pied leur manquât au milieu des pierres détachées, soit qu'un trait ennemi les atteignît tout à coup, perdaient l'équilibre, et roulaient avec le cavalier et le soldat jusqu'au fond du précipice. Dans ce combat désespéré, l'alfarez, ou porte-étendard du maître, fut perdu avec son drapeau, ainsi qu'un grand nombre de ses parens et de ses meilleurs amis. Enfin pourtant ce brave chevalier parvint au haut de la montagne, mais ce ne fut que pour se voir plongé dans de nouvelles difficultés. De tous côtés, autour de lui, il n'apercevait que des ennemis. N'ayant ni drapeau ni trompette, à l'aide des-

quels il put rallier ses soldats, ceux-ci errèrent séparément, ne songeant qu'à se sauver à la fois des difficultés de la route et des flèches ennemies. Quand le pieux maître de Saint-Jacques contempla les débris épars de sa vaillante troupe, il ne put retenir les accens de sa douleur.

« O mon Dieu! s'écria-t-il, votre colère est grande aujourd'hui contre vos serviteurs! Vous avez changé la lâcheté de ces infidèles en une valeur insigne, et vous avez donné à des paysans la victoire sur des guerriers armés! »

Il aurait voulu rassembler ses soldats, et tenir tête avec eux à l'ennemi; mais ceux qui l'entouraient le supplièrent de ne plus songer qu'à sa sûreté personnelle. Il sentait bien qu'en restant, il s'exposait à une mort certaine et inutile; en cherchant à se sauver, ses soins pouvaient être encore consacrés à la vengeance qu'il réservait aux Maures. Il céda donc, quoiqu'avec répugnance, aux conseils qu'on lui donnait.

« Dieu des armées! s'écria-t-il de nouveau, c'est devant votre colère que je fuis, et non devant les armes de ces infidèles; ils ne sont que des instrumens dans vos mains pour nous punir de nos péchés! »

En parlant ainsi, il envoya les guides en

avant, et, piquant des deux, il s'élança dans un défilé avant que les Maures pussent intercepter sa fuite. Du moment où le maître fut parti, ses soldats se dispersèrent dans toutes les directions. Les uns s'efforcèrent de suivre ses traces, mais ils s'égarèrent dans les détours de la montagne; les autres fuirent au hasard, et périrent dans les précipices ou de la main des Maures. Il y en eut qui furent faits prisonniers.

Le vaillant marquis de Cadix, conduit par son fidèle adalide, Luis Amar, avait gravi la montagne par un autre chemin; il fut suivi par son ami don Alonze d'Aguilar, par l'adelantado et par le comte de Cifuentes; mais dans l'obscurité et dans la confusion, les compagnies de ces divers chefs se séparèrent. Quand le marquis fut parvenu au sommet, il chercha autour de lui ses compagnons d'armes; mais ils avaient cessé de le suivre, et il n'avait pas de trompette pour les rallier. Le marquis trouva néanmoins une consolation dans la pensée que ses frères, ainsi que plusieurs de ses parens et de ses vassaux, étaient encore auprès de lui. Il appela ses frères par leurs noms, et les réponses qu'il en reçut répandirent du baume dans son cœur.

Son guide le conduisit pour lors dans une autre vallée où il devait être moins exposé au danger. Quand il fut arrivé au bas, le marquis s'arrêta pour réunir ses compagnons dispersés et pour donner aux autres chefs le temps de le rejoindre. Mais tout à coup il se vit attaqué par les troupes d'El-Zagal, soutenues par les montagnards. Les chrétiens fatigués et effrayés perdirent toute leur présence d'esprit. La plupart d'entre eux prirent la fuite, et furent tués ou faits prisonniers. Le marquis et ses deux vaillans frères, avec quelques amis éprouvés, firent une résistance opiniâtre. Son cheval fut tué sous lui; ses frères, don Diègue et don Lope, ainsi que ses deux neveux, don Lorenzo et don Manuel, furent tués à côté de lui. Le marquis était un guerrier plein d'expérience: il avait assisté à plus d'une sanglante bataille, mais jamais encore il n'avait vu tant de morts accumulés autour de lui dans un si petit espace. Quand il vit le dernier de ses frères, don Beltran, renversé de cheval par un fragment de rocher, et son coursier courir çà et là sans cavalier, il jeta un cri d'angoisse, et demeura égaré et plein d'effroi. Un petit nombre de guerriers fidèles l'entouraient encore, et le suppliaient de cher-

cher son salut dans la fuite. Il eût voulu rester pour partager le sort de son ami don Alonze d'Aguilar et de ses autres compagnons d'armes; mais les forces d'El-Zagal le séparaient d'eux, et la mort sifflait de toutes parts autour de sa tête. Il consentit donc à fuir, quoiqu'à regret. On lui amena un autre cheval; son fidèle adalide le conduisit par un des sentiers les plus escarpés, qui se prolongea pendant quatre lieues. L'ennemi le suivait toujours, et ne cessait de diminuer le nombre de ses soldats. A la fin, le marquis parvint à l'extrémité des défilés. Ce brave chevalier, ainsi que le peu d'hommes qui lui restaient, ne durent leur salut qu'à la rapidité de leurs chevaux. Ils arrivèrent harassés à Antequera.

Le comte de Cifuentes et les siens, en essayant de suivre le marquis de Cadix, s'égarèrent dans un étroit défilé où ils furent complétement entourés par les troupes d'El-Zagal. Quand il eut reconnu l'impossibilité de se sauver et l'inutilité de la résistance, le digne comte se rendit prisonnier. Son frère don Pedro de Silva l'imita, avec le peu d'hommes qui survivaient à sa défaite.

Le point du jour retrouva don Alonze d'A-

guilar encore dans les montagnes, avec une poignée de soldats. Ils avaient aussi essayé de suivre le marquis de Cadix; mais ils s'étaient vus obligés de s'arrêter, et de se défendre contre les forces toujours croissantes de l'ennemi. Ils traversèrent pourtant enfin les défilés, et arrivèrent dans la même vallée où le marquis et les siens avaient fait leur dernière halte funeste. Fatigués et embarrassés, ils cherchèrent un asile dans une grotte naturelle, où un rocher suspendu les mettait à l'abri des traits des ennemis, pendant qu'une source jaillissante leur offrait le moyen d'étancher leur brûlante soif et celle de leurs coursiers. Les premiers rayons du jour offrirent à leurs yeux un horrible spectacle. Les nobles frères et neveux du vaillant marquis étaient couchés par terre, percés de dards ou défigurés par d'affreuses blessures. Ils étaient entourés d'une foule d'autres gentilshommes morts ou mourans, et dont une partie avait déjà été dépouillée par les Maures. D'Aguilar était un chevalier pieux; mais sa piété n'était pas humble et résignée comme celle du digne maître de Saint-Jacques. Il accabla les infidèles de saintes imprécations pour avoir ainsi moissonné la fleur de la che-

valerie chrétienne, et il jura d'en tirer une vengeance terrible sur le pays d'alentour. Peu à peu la faible troupe d'Aguilar fut augmentée par un grand nombre de fugitifs, qui sortaient des cavernes et des réduits où ils s'étaient cachés pendant la nuit. Une compagnie de chevaliers bien montés se reforma par degrés, et les Maures ayant abandonné les hauteurs pour recueillir les dépouilles des tués, cet escadron vaillant, mais malheureux, put se retirer en bon ordre à Antequera.

Ce combat désastreux dura depuis le jeudi soir, pendant toute la journée du vendredi 21 mars, fête de Saint-Benoît. Il porte encore aujourd'hui, dans les calendriers espagnols, le nom de la défaite des montagnes de Malaga, et le lieu où se fit le plus grand carnage reçut celui de *la Cuesta de Matanza* ou la Montagne du Massacre. Les principaux chefs qui y survécurent retournèrent à Antequera; plusieurs des chevaliers cherchèrent un refuge à Alhama; d'autres errèrent pendant huit jours dans les montagnes, vivant de racines et d'herbes, se cachant pendant le jour et marchant au hasard pendant la nuit. Ils étaient à tel point affaiblis et découragés, qu'ils n'offraient aucune résis-

tance quand ils étaient attaqués. On voyait souvent trois ou quatre soldats se rendre à un paysan maure, et jusqu'aux femmes de Malaga sortirent et firent des prisonniers. Les uns furent jetés dans les cachots des villes frontières, d'autres furent menés captifs à Grenade; mais la plus grande partie fut conduite dans la ville même de Malaga qu'ils avaient voulu attaquer. Deux cent cinquante chevaliers, alcaydes, commandans ou hidalgos de sang noble furent renfermés dans l'alcazaba ou citadelle de Malaga, en attendant que leur rançon arrivât, et cinq cent soixante-dix simples soldats furent entassés dans un enclos ou cour de cette même alcazaba, pour être vendus comme esclaves (1).

Un grand butin d'armes brillantes, enlevées ou jetées par les chevaliers dans leur fuite, fut pour les Maures le fruit de cette victoire. Ils prirent aussi plusieurs chevaux magnifiquement caparaçonnés et de nombreux étendards, et les étalèrent en triomphe en rentrant à Malaga.

Les marchands qui avaient suivi l'armée dans l'espoir de trafiquer des dépouilles des Maures devinrent eux-mêmes des objets de commerce. Plusieurs d'entre eux furent con-

(1) Cura de los Palacios.

duits comme des troupeaux au marché de Malaga par des femmes maures, et tous les efforts qu'ils firent pour racheter leur liberté à des prix raisonnables ne les sauvèrent pas de la nécessité de céder et leurs bourses et leurs coffres-forts.

CHAPITRE XIII.

Suite du désastre des montagnes de Malaga.

Les habitans d'Antequera étaient à peine revenus du plaisir et de l'admiration qu'ils avaient ressentis en voyant partir, pour son expédition, cette brillante troupe de chevaliers, quand ses débris dispersés vinrent chercher un refuge derrière leurs remparts. Chaque nouveau jour, chaque heure nouvelle amenait de misérables fugitifs, qu'à leur triste état, à leur maintien abattu et humilié, il était presque impossible de reconnaître pour les mêmes guerriers qui étaient sortis de la ville pleins de joie et certains de la victoire.

L'arrivée du marquis de Cadix, presque seul, couvert de sang et de poussière, son armure ternie et brisée, le désespoir peint sur

la physionomie, remplit tous les cœurs de douleur, car il était très-aimé du peuple. La multitude se demandait qu'était devenus les frères qui se pressaient autour de lui à son départ; et quand elle apprit qu'ils avaient tous été tués à ses côtés, ils ne parlèrent plus ou ne s'exprimèrent entre eux qu'à voix basse, les yeux fixés sur le marquis dans une muette sympathie. Nul n'essaya de le consoler dans une si grande affliction, et lui-même n'adressa la parole à personne. Il se renferma dans son appartement pour se livrer dans la solitude à ses mortelles angoisses. Ce ne fut qu'en voyant arriver don Alonze d'Aguilar qu'il éprouva une lueur de consolation; car au milieu des traits mortels qui avaient atteint tant de membres de sa famille, il se réjouit de ce qu'au moins son ami fidèle et son frère d'armes avait été épargné.

Pendant plusieurs jours tous les yeux demeurèrent fixés avec le tourment de l'inquiétude sur les frontières. Toutes les fois qu'un fuyard arrivait des montagnes, on l'entourait, on l'examinait, chacun se flattait de retrouver sur son visage les traits d'un parent ou d'un ami dont le sort était encore incertain. A la fin toute l'étendue de cette grande calamité fut

connue; elle répandit la douleur et la consternation dans tout le pays, et abaissa dans la poussière l'orgueil et l'espérance des plus magnifiques palais. Les salles de marbre et les oreillers de soie connurent l'affliction. De nobles dames pleurèrent la perte de leurs fils, la joie et l'honneur de leur siècle. Plus d'un beau front, naguère animé par l'amour et l'admiration, se couvrit de la pâleur des regrets. « L'Andalousie entière, dit un historien contemporain, fut accablée de douleur : il était impossible de sécher les larmes qui y furent versées (1). »

La frayeur régna pendant quelque temps sur la frontière; on eût dit que les lances des chevaliers étaient brisées, leurs cuirasses fendues. Les mères pressaient leurs enfans sur leur sein, toutes les fois qu'au milieu de la nuit elles entendaient hurler le chien de garde, pensant que c'était le cri de guerre des Maures; tout paraissait perdu, et le désespoir pénétra jusque dans les cœurs magnanimes de Ferdinand et d'Isabelle au sein de leur brillante cour.

D'un autre côté, la joie des Maures fut grande

(1) Cura de los Palacios.

quand ils virent des légions entières de guerriers chrétiens amenés prisonniers dans leurs villes par de simples paysans des montagnes. Ils ne doutèrent point que ce ne fût l'ouvrage d'Allah en faveur des fidèles; mais quand ils reconnurent parmi les captifs abattus plusieurs des plus fiers chevaliers chrétiens; quand ils virent les bannières et les enseignes des plus nobles maisons de l'Espagne, que jusques alors ils n'avaient jamais rencontrées qu'aux premiers rangs dans les combats, traînées ignominieusement dans leurs rues; en un mot, quand ils furent témoins de l'arrivée du comte de Cifuentes, porte-étendart royal d'Espagne, et de son vaillant frère don Pedro de Silva qu'on amenait prisonniers à Grenade, leur enthousiasme ne connut plus de bornes. Ils crurent que les jours de leur ancienne gloire allaient renaître, et qu'ils allaient recommencer la carrière de leurs triomphes sur les incrédules.

Les historiens chrétiens du temps sont fort embarrassés pour expliquer ce malheur. Ils ne conçoivent pas pourquoi tant de chevaliers chrétiens combattant pour une cause sainte, ont été livrés, d'une manière qui paraît miraculeuse, dans les mains d'une poignée de rustres infi-

dèles; car on assure que cette déroute et cette destruction ne furent l'ouvrage en tout que de cinq cent cinquante cavaliers montagnards sans science militaire et sans discipline (1); mais ils durent la regarder comme une leçon donnée par le Ciel à leur excès de confiance et à leur vaine gloire. Ils étaient fiers de leur prouesse; ils pensaient qu'une troupe de chevaliers d'élite comme eux n'aurait qu'à se montrer dans le pays de l'ennemi pour tout renverser devant elle. Ils apprirent dans cette occasion que le prix de la course n'appartient pas au plus rapide, ni la victoire au plus fort; mais que c'est Dieu seul qui donne l'un et l'autre.

Un autre motif contribua sans doute aussi à attirer sur les guerriers espagnols ce châtiment du Ciel : ce fut leur avarice. Ils n'entrèrent point dans le royaume des infidèles avec le pur esprit de chevaliers chrétiens qui ne sont zélés que pour la gloire de la Foi; mais plutôt comme d'avides marchands qui voulaient s'enrichir même dans les dépouilles de leurs ennemis. Au lieu de se préparer au combat par le sacrement de la pénitence, au lieu de faire

(1) Cura de los Palacios.

leur testament et d'y assurer des legs pieux à l'église, ils ne songèrent qu'à faire leurs affaires temporelles et à disposer d'avance d'un butin qu'ils ne possèdaient pas encore. Au lieu d'amener avec eux de saints moines pour les assister par leurs prières, ils se firent suivre par un cortége mondain qui ne servit qu'à nourrir leurs pensées intéressées, et qui aurait changé de saints triomphes en discussions de commerce. Une consolation reste pourtant au cœur du vrai chrétien : c'est la conviction que ce malheur n'a été qu'une épreuve, et cette humiliation, que l'élément d'un succès futur, comme l'or est séparé par le feu des impuretés terrestres dont il était chargé.

CHAPITRE XIV.

Comment le roi Boabdil-el-Chico passa les frontières.

La défaite des chevaliers chrétiens dans les montagnes de Malaga, et l'heureuse incursion de Muley-Aben-Hassan sur les terres de Medina-Sidonia, avaient produit un effet favorable sur le sort du vieux monarque. La populace inconstante commença à prononcer son nom dans les rues avec des acclamations, et à se railler de l'inactivité de son fils Boabdil-el-Chico. Ce dernier, quoique dans la fleur de l'âge, et distingué par sa vigueur et son adresse dans les joûtes et dans les tournois, n'avait pas encore tiré l'épée dans les champs de la gloire. On murmurait tout bas qu'il préférait le repos sur des carreaux de soie dans les fraîches salles de l'Alhambra aux fatigues et

aux dangers de la guerre au milieu d'arides montagnes.

Le plus ou moins de popularité de ces deux rois rivaux dépendait des succès qu'ils remportaient sur les chrétiens. Aussi Boabdil-el-Chico jugea-t-il nécessaire de frapper un grand coup pour balancer le triomphe que venait d'avoir son père. Il y était d'ailleurs poussé par le vieux Maure farouche son beau-père, Ali-Atar, alcayde de Loxa, qui sentait les tisons de sa fureur contre les chrétiens couver même sous les cendres de l'âge. Ils avaient été depuis peu enflammés par l'attaque que Ferdinand avait faite contre la ville dans laquelle il commandait.

Ali-Atar instruisit Boabdil que la défaite que les chrétiens venaient de supporter avait dépouillé l'Andalousie de la fleur de sa chevalerie, et répandu le découragement dans tout le pays. La frontière de Cordoue et d'Ecija était ouverte aux incursions que l'on voudrait y faire; mais il indiqua la ville de Lucena comme celle que l'on pourrait attaquer avec le plus d'avantage. Elle n'avait qu'une faible garnison, et était située dans un pays riche en pâturages, abondant en bestiaux et en grains,

en huile et en vin. L'ardent vieillard était parfaitement assuré de ce qu'il disait; car il avait souvent fait la guerre dans cette contrée, où son nom seul répandait la terreur. La garnison de Loxa avait pris l'habitude d'appeler Lucena le jardin d'Ali-Atar, car c'était de son fertile territoire qu'il tirait tous ses approvisionnemens.

Boabdil-el-Chico prêta une oreille favorable aux discours du vétéran des frontières. Il rassembla une armée de neuf mille hommes d'infanterie et de sept cents chevaux, pris pour la plupart parmi ses propres partisans, mais dans le nombre desquels il s'en trouvait aussi beaucoup de ceux de son père; car les deux factions, quelle que fût l'inimitié qui régnait entre elles, étaient toujours prêtes à s'unir quand il s'agissait de combattre les chrétiens. Plusieurs des plus illustres et des plus vaillans seigneurs maures vinrent se ranger sous les étendards de Boabdil. Ils étaient magnifiquement vêtus; ils portaient des armures brillantes et de riches broderies. On eût dit qu'ils allaient partir pour une fête ou un tournois plutôt que pour la guerre. La mère de Boabdil, la sultane Ayxa la Horra, arma son fils de ses propres mains, et

lui donna sa bénédiction, en attachant son cimeterre à son côté. Son épouse Morayma versa des larmes, en songeant aux dangers qu'il allait courir.

« Pourquoi pleures-tu, fille d'Ali-Atar? dit la magnanime Ayxa; ces larmes ne conviennent ni à la fille d'un guerrier ni à l'épouse d'un roi. Crois-moi, un monarque court plus de dangers dans les murs de son palais, que sous les fragiles rideaux d'une tente. C'est par les périls de la guerre que ton époux doit acheter sa sécurité sur son trône. »

Cependant Morayma ne pouvait quitter ses bras. Son cœur était agité des plus tristes pressentimens, et, en sortant de l'Alhambra, elle se rendit à son mirador, d'où elle jouissait de la perspective de la Vega. De là, elle vit passer l'armée, qui défilait sur la route de Loxa; et chaque son de mélodie guerrière que les vents lui apportaient recevait pour réponse un accès de douleur. . . . .

Quand le cortége royal sortit du palais et descendit les rues de Grenade, la populace accueillit son jeune souverain avec des acclamations, ne doutant pas que les victoires qu'il allait remporter n'effaçassent les lauriers de son

père. Mais en passant par la porte d'Elvire, le roi eut le malheur de casser sa lance contre la voûte. A cet aspect, quelques uns des seigneurs qui l'accompagnaient pâlirent, et le conjurèrent de ne pas aller plus loin, parce qu'ils regardaient cet accident comme un mauvais présage. Boabdil se moqua de leurs craintes, qui n'étaient à ses yeux que de folles imaginations; ou pour mieux dire, Boabdil était un payen incrédule, rempli de confiance et de vaine gloire. Il refusa même de prendre une autre lance, et, tirant son cimeterre, il se mit à la tête de ses troupes d'un air arrogant et hautain, comme s'il eût voulu défier le Ciel et la terre. Il reçut encore un autre avertissement, qui aurait dû le faire désister de son entreprise. Étant arrivé à la rambla, ou torrent desséché de Beyro, qui n'est qu'à une portée de flèche de la ville, un renard traversa les rangs, passa tout à côté du roi, et, sans qu'aucun des nombreux traits qu'on lui lança l'atteignît, il se sauva jusque dans les montagnes. Les principaux courtisans qui entouraient Boabdil réitérèrent pour lors leurs observations, car ils ne doutaient pas que ces événemens ne fussent des avis mystérieux du désastre dont leur armée était menacée.

Mais le roi, sans se laisser effrayer, ordonna de poursuivre la marche (1).

A Loxa, l'armée royale fut rejointe par le vieil Ali-Atar, à la tête de l'élite des cavaliers de sa garnison, et de plusieurs des plus braves guerriers des villes frontières. Le peuple de Loxa poussa de grands cris de joie en voyant Ali-Atar armé de pied en cap, et monté sur le même cheval barbe qui l'avait si souvent porté dans ses expéditions contre l'ennemi : le vieux guerrier, dont la tête avait déjà vu près d'un siècle, possédait encore toute l'ardeur et toute la vivacité d'un jeune homme. Il parcourait les rangs avec la rapidité d'un Arabe du désert. La populace suivit des yeux l'armée, qui passa le pont et se dirigea vers les défilés des montagnes. Tous les yeux demeuraient fixés sur le guidon d'Ali-Atar, qui semblait porter avec lui une victoire assurée.

L'armée des Maures pénétra sur le territoire chrétien par des marches forcées, ravageant à la hâte le pays sur son passage, emmenant les troupeaux, et réduisant les habitans à l'esclavage. Ce qui l'engageait surtout à se presser, et à marcher même la nuit, c'était le désir d'é-

(1) Marusel, *Rebel. de los Moros*, liv. 1, ch. 12, fol. 14.

chapper aux regards et d'arriver à Lucena sans être attendue. Boabdil était sans expérience dans l'art de la guerre; mais il avait un excellent conseiller dans son beau-père. Ali-Atar connaissait parfaitement le pays, et en le parcourant des yeux, son regard unissait la ruse du renard à la sanguinaire férocité du loup. Il s'était flatté que la rapidité de leur marche aurait été telle qu'elle aurait prévenu tout avis, et que la prise de Lucena n'offrirait aucune difficulté, quand tout à coup il aperçut des signaux d'alarmes allumés sur le sommet des montagnes.

« Nous sommes découverts, dit-il à Boabdil-el-Chico; le pays va prendre les armes. Le seul parti qui nous reste est de nous avancer hardiment vers Lucena. La place n'a qu'une faible garnison, et il est possible que nous nous en emparions par un coup de main, avant qu'on ne puisse lui porter du secours. »

Le roi approuva ce conseil, et ils s'approchèrent en conséquence directement des portes de Lucena.

CHAPITRE XV.

Comment le comte de Cabra sortit de son château pour aller à la recherche du roi Boabdil.

Don Diego de Cordoue, comte de Cabra, était dans le château de Vaena, qui, de même que la ville de ce nom, est situé sur une montagne élevée et brûlée du soleil. Elle est sur les frontières du royaume de Cordoue, et à quelques lieues seulement de Lucena, dont elle est séparée par la chaîne des montagnes de Horquéra. Le château de Vaena était fort et bien muni d'armes. Le comte avait une nombreuse troupe de vassaux et de serviteurs; car dans ce siècle il était nécessaire que les seigneurs des frontières fussent fournis d'hommes et de chevaux, de lances et de boucliers, pour pouvoir résister aux incursions soudaines des Maures. Le comte

de Cabra était un guerrier hardi et plein d'expérience; avisé dans le conseil, prompt dans l'exécution, ardent et sans crainte dans les combats. C'était un des hommes les plus braves pour les coups de main, et la situation de ses terres lui avait donné une grande perspicacité et une grande rapidité d'action.

Dans la nuit du 20 avril 1483, le comte se préparait à prendre du repos, quand la garde du haut de la tourelle vint lui dire que l'on apercevait des signaux d'alarme sur les montagnes de Horquera; qu'ils étaient allumés sur la tour qui commande le défilé par lequel la route passe pour se rendre à Cabra et à Lucena.

Le comte monta sur les remparts, et vit en effet cinq feux allumés sur la tour, signal qui indiquait qu'une armée maure venait d'attaquer quelque place située sur les frontières. Le comte ordonna sur-le-champ de sonner le tocsin, et il envoya des courriers pour mettre les gouverneurs des villes voisines sur leurs gardes. Il avertit tous ses serviteurs de se préparer au combat, et un trompette parcourut la ville sommant tous les hommes de s'assembler au point du jour devant la porte du château, en armes et prêts à marcher.

Pendant le reste de la nuit le château ne cessa de retentir des préparatifs du départ. Le même tumulte régnait dans toutes les maisons de la ville : car dans ces places frontières, chaque maison renfermait un guerrier; la lance et le bouclier demeuraient suspendus à la muraille prêts à être saisis dès que l'on en aurait besoin. On n'entendait de toutes parts que fourbir des armes, ferrer des chevaux. Les signaux continuèrent pendant toute la nuit à brûler sur la montagne.

Quand le jour parut, le comte de Cabra sortit à la tête de deux cent cinquante cavaliers des meilleures familles de Vaena : ils étaient tous bien équipés, exercés au maniement des armes, et connaissant parfaitement la manière de faire la guerre sur la frontière. Il avait en outre douze cents fantassins, habitans de la même ville, hommes braves et vigoureux. Le comte leur dit de faire la plus grande diligence possible, et de se rendre à Cabra, qui était à trois lieues. Afin d'être plus sûr de leur promptitude, il déclara que personne ne déjeûnerait avant d'être arrivé dans cette ville. En attendant, le chef prévoyant envoya des courriers en avant; et à l'arrivée de cette petite armée à

Cabra, elle trouva devant les portes des tables couvertes de mets et de rafraîchissemens. Ils y furent rejoints par don Alonze de Cordoue, seigneur de Zuheros.

Ils venaient d'achever un repas solide, et ils étaient sur le point de se remettre en marche, quand le comte découvrit que, pressé comme il l'avait été de partir, il avait oublié de prendre avec lui l'étendard de Vaena, que depuis quatre-vingts ans sa famille portait toujours avec elle dans les combats. Il était midi, et l'on n'avait pas le temps de retourner sur ses pas. Il prit donc l'étendard de Cabra, dont l'enseigne était une chèvre, et qui n'avait pas été vue en campagne depuis un demi-siècle. Comme on allait partir, un courrier survint au grand galop, et remit au comte des lettres de son neveu, don Diego Hernandez de Cordoue, seigneur de Lucena, et alcayde de los Donzelos, par lesquelles il le suppliait de venir en toute hâte à son secours, sa ville étant investie par le roi maure Boabdil-el-Chico avec une puissante armée, et l'ennemi étant déjà prêt à mettre le feu aux portes.

Le comte mit sur-le-champ sa petite armée en mouvement pour Lucena, qui n'est qu'à

une lieue de Cabra. Il était enflammé par la pensée de combattre le roi maure en personne; mais en arrivant à Lucena, il vit que l'ennemi avait renoncé à l'attaque de la place, et s'occupait à ravager le pays des environs. Il entra dans la ville avec un petit nombre de cavaliers, et fut reçu avec une grande joie par son neveu, qui n'avait en tout que quatre-vingts hommes de cavalerie et trois cents d'infanterie. Don Diego Hernandez de Cordoue était un jeune homme; mais, comme militaire, il était prudent, soigneux et habile. En apprenant la veille au soir que les Maures avaient passé les frontières, il rassembla dans ses murs toutes les femmes et tous les enfans de la campagne, fit armer tous les hommes, envoya de tous les côtés des courriers pour demander du secours, et fit allumer des signaux sur les montagnes.

Boabdil était arrivé avec son armée au point du jour, et avait envoyé sur-le-champ sommer la ville de se rendre, en déclarant que si elle ne capitulait pas il passerait la garnison au fil de l'épée. Le héraut dont il se servit était un Maure de Grenade, nommé Hamet, et que don Diego avait autrefois connu. Celui-ci trouva moyen de l'amuser en feignant de vouloir né-

gocier, afin de donner aux secours le temps d'arriver. Le farouche Ali-Atar perdant patience, s'était enfin décidé à livrer un assaut à la place. Il avait attaqué la porte avec une fureur extraordinaire; mais il avait été repoussé. On s'attendait à une attaque plus sérieuse pour la nuit.

Quand le comte de Cabra eut appris la situation des affaires, il se tourna vers son neveu avec sa vivacité accoutumée, et lui proposa de sortir sur-le-champ pour aller au devant de l'ennemi. Le prudent don Diego se récria contre la témérité qu'il y aurait à attaquer une armée si considérable avec une poignée d'hommes.

« Mon neveu, dit le comte, je suis venu de Vaena avec la résolution de combattre ce roi maure; et je ne veux pas que mon attente soit trompée. »

« En tout cas, reprit don Diego, attendons au moins deux heures, et nous aurons reçu les renforts qui m'ont été promis de Rambla, de Santaella, de Mentilla et d'autres lieux du voisinage. »

« Si nous les attendons, dit le téméraire comte, les Maures seront partis, et toutes nos peines auront été inutiles. Vous pouvez les attendre si

vous voulez; mais pour moi je suis décidé à me battre. »

Le comte ne s'arrêta pas pour écouter la réplique; mais avec sa promptitude ordinaire, il sortit pour aller se mettre à la tête de ses soldats. Le jeune alcayde de los Donzelos, quoique plus prudent que son oncle, n'était pas moins brave. Il résolut de le soutenir dans son entreprise, et rassemblant sa petite troupe, il sortit pour rejoindre le comte qui était déjà en chemin. Ils se mirent ensemble à la poursuite de l'ennemi.

L'armée des Maures avait cessé de ravager le pays, et il était difficile de la trouver, la campagne étant coupée par des montagnes et de profonds ravins. Le comte envoya six éclaireurs à cheval pour reconnaître le voisinage, en leur disant de revenir en toute hâte aussitôt qu'ils auraient découvert l'ennemi, et surtout de ne pas se mettre à tirailler avec les hommes épars qu'ils rencontreraient sur leur route. Les éclaireurs étant arrivés sur une haute montagne, virent l'armée maure dans une vallée à leurs pieds. La cavalerie, rangée en cinq bataillons, faisait la garde pendant que les fantassins mangeaient assis sur le gazon. Ils re-

tournèrent sur-le-champ pour rendre compte de ce qu'ils avaient vu.

Le comte donna aussitôt ordre à ses troupes de marcher dans la direction de l'ennemi. Il parvint sur la montagne avec son neveu, et vit que les cinq bataillons de cavalerie maure s'étaient fondus en deux corps, l'un d'environ neuf cents lances, et l'autre d'environ six cents. Toute l'armée paraissait prête à se mettre en marche pour la frontière. L'infanterie s'était déjà mise en mouvement, emmenant avec elle beaucoup de prisonniers, et un grand nombre de mulets et d'autres bêtes de somme chargées de butin. Boabdil-el-Chico se tenait à une certaine distance du corps d'armée. Ils ne purent distinguer sa personne; mais ils le reconnurent à son superbe coursier blanc, magnifiquement caparaçonné, et à la nombreuse garde vêtue et armée d'une manière somptueuse dont il était entourée. Le vieil Ali-Atar allait et venait dans la vallée, avec son impatience ordinaire, cherchant à hâter la marche des troupes.

Les yeux du comte de Cabra brillèrent d'une avide joie en voyant devant lui le royal butin dont il désirait s'emparer. L'énorme inégalité

de leurs forces n'entra pas un seul instant dans son esprit.

« Par saint Jacques! dit-il à son neveu en redescendant avec lui la montagne, si nous avions attendu des renforts, le roi maure et son armée nous auraient échappé. »

Le comte harangua pour lors ses hommes, afin de les encourager au périlleux combat qu'ils allaient livrer. Il leur dit qu'ils ne devaient pas se laisser effrayer par les forces des Maures, puisque Dieu avait souvent permis au plus petit nombre de vaincre le plus grand, et qu'une voix secrète lui disait qu'avec le secours divin ils remporteraient ce jour-là une victoire signalée, et acquerraient à la fois des richesses et de la renommée. Il défendit à ses soldats de jeter leurs lances à l'ennemi, leur disant de les garder au contraire à la main, afin de pouvoir frapper avec elles autant de coups que possible. Il les engagea aussi à ne pousser des cris qu'après que les Maures auraient commencé, parce que, quand deux armées crient à la fois, il est impossible de savoir quelle est celle qui fait le plus de bruit et qui est la plus nombreuse. Il pria son oncle, Lope de Mendoza, et

Diego Cabrera, alcayde de Menica, de descendre de cheval, et d'entrer à pied dans le bataillon d'infanterie pour l'animer au combat. Il dit aussi à l'alcayde de Vaena et à Diego de Clavijo, gentilhomme de sa maison, de se porter sur les derrières, et de ne permettre à personne de quitter les rangs, soit pour dépouiller les morts soit sous tout autre prétexte.

Tels furent les ordres que cet adroit, actif et intrépide chevalier donna à sa petite armée, suppléant par une admirable sagacité et par un calcul prudent au défaut de forces. Ses ordres étant donnés et ses arrangemens faits, il jeta de côté sa lance, tira son épée, et ordonna à son drapeau de s'avancer contre l'ennemi.

CHAPITRE XVI.

Bataille de Lucena.

Le roi maure avait aperçu de loin les forces espagnoles, mais un léger brouillard l'empêcha de les voir distinctement et de reconnaître leur nombre. Son vieux beau-père Ali-Atar, qui se tenait auprès de lui, était un ancien maraudeur, et parfaitement instruit de tous les étendards et de toutes les armoiries des frontières. Quand le roi vit la vieille bannière de Cabra sortant du brouillard, il se tourna vers Ali-Atar et lui demanda à qui elle appartenait. Le vieux guerrier fut pour un instant embarrassé : car la bannière n'avait pas été déployée de son temps.

« Seigneur, répondit-il après un silence, il y a déjà quelque temps que je considère cet

étendard, mais je ne le connais pas. Il me semble qu'il représente un chien, qui est l'emblème des villes de Baeza et d'Ubeda. Si cela est ainsi, toute l'Andalousie est en armes contre vous; car il n'est pas probable qu'un seul chef ou une seule ville osât vous attaquer. Je vous conseillerais d'après cela de vous retirer. »

Le comte de Cabra en descendant la montagne du côté des Maures se trouva plus bas qu'eux. Il ordonna aussitôt de faire reculer son étendard, afin de regagner l'avantage du terrain. Les Maures prenant ce mouvement pour une retraite, tombèrent avec impétuosité sur les Chrétiens. Ceux-ci ayant atteint la hauteur sur laquelle ils voulaient se poster, chargèrent au même instant l'ennemi, en poussant leur cri de guerre de « San Jago, » et firent mordre la poussière à plusieurs cavaliers maures.

Les infidèles se voyant par ce moyen arrêtés dans leur attaque tumultueuse, furent mis en confusion et commencèrent à plier. Les Chrétiens les suivirent de près. Boabdil-el-Chico essaya de rallier ses troupes.

« Arrêtez! arrêtez! s'écria-t-il; n'avez-vous pas de honte? Ne fuyons pas du moins avant de connaître notre ennemi. »

La chevalerie maure, piquée de ce reproche, se retourna avec le courage d'hommes qui sentent qu'ils combattent sous les yeux de leur monarque.

Dans ce moment, Lorenzo de Porres, alcayde de Luque, arriva avec cinquante cavaliers et cent fantassins, en faisant sonner une trompette italienne derrière un massif de chênes où il s'était caché. L'oreille aux aguets du vieux Ali-Atar saisit le son.

« C'est là, dit-il au roi, une trompette italienne. Le monde entier est-il donc en armes contre votre majesté? »

La trompette de Lorenzo de Porres fut répondue par celle du comte de Cabra dans une autre direction; ce qui fit que les Maures se persuadèrent qu'ils étaient entre deux feux. Don Lorenzo, sortant de derrière les chênes, chargea le Maure. Celui-ci n'attendit pas pour s'assurer des forces de ce nouvel ennemi. La confusion, le son des diverses trompettes, les attaques qui se faisaient sur plusieurs points différens, l'épaisseur du brouillard, tout se réunit pour tromper les Maures sur le nombre de leurs adversaires. Rompus et effrayés, ils se retirèrent en combattant toujours, et ce ne fut

que la présence du roi et ses vives remontrances qui empêchèrent que cette fuite ne devînt une déroute.

La retraite continua, toujours en se battant, pendant l'espace de trois lieues. Il se fit de part et d'autre de grands actes de prouesse, et la route fut jonchée de la fleur des gardes du roi et de sa maison. Les Maures arrivèrent enfin au ruisseau de Migonzalez, dont les bords verdoyans étaient ombragés de saules et de tamariscs. Enflé par les pluies, il présentait en ce moment l'aspect d'un torrent profond et trouble.

Le roi s'arrêta courageusement en ce lieu, avec un petit corps de cavalerie, pendant que ses bagages passaient de l'autre côté. L'élite de sa garde et les plus fidèles de ses serviteurs restèrent seuls auprès de lui dans ce moment de péril extrême. L'infanterie prit la fuite aussitôt qu'elle eut passé la rivière, et plusieurs des cavaliers, partageant la frayeur générale, lâchèrent la bride à leurs coursiers, et se dirigèrent vers la frontière. La petite troupe fidèle serra pour lors les rangs derrière son monarque, afin de protéger sa retraite. Ils combattirent corps à corps contre les guerriers

chrétiens; ils ne voulaient ni céder, ni demander quartier. Le terrain était tout couvert de morts et de mourans. Le roi, qui avait suivi le bord du torrent, était arrivé à quelque distance du lieu du combat. En y jetant les yeux, il reconnut que sa troupe fidèle commençait à plier. Elle traversa le gué pêle-mêle avec les ennemis, et plusieurs furent abattus dans l'eau.

Le roi descendit pour lors de son cheval blanc, dont la couleur et les riches ornemens le rendaient trop reconnaissable, et essaya de se cacher parmi les arbres qui garnissaient la rive. Un soldat de Lucena, nommé Martin Hurtado, le découvrit, et l'attaqua avec une pique. Le roi se défendit à l'aide de son cimeterre et de sa targe, jusqu'à ce qu'un second soldat vint l'assaillir. Un troisième approchait encore. S'apercevant que la résistance serait désormais inutile, il recula, leur cria de s'arrêter et leur offrit une rançon considérable. Un des soldats s'élança en avant pour mettre la main sur lui; mais le roi l'étendit à ses pieds d'un coup de son cimeterre.

Don Diego Hernandez de Cordoue étant survenu en ce moment, les soldats lui dirent:

« Seigneur, voici un Maure que nous avons pris; il paraît être un homme d'un haut rang, car il nous a offert une rançon considérable. »

« Esclaves! s'écria le roi, vous ne m'avez pas pris : je me rends à ce chevalier. »

Don Diego le reçut avec courtoisie. Il voyait que c'était un personnage distingué; mais le roi jugea convenable de cacher sa qualité, et se donna pour le fils d'Aben-Aleyzer, seigneur de la maison du roi (1). Don Diego chargea cinq soldats de le conduire au château de Lucena : après quoi, ayant donné des éperons à son cheval, il se hâta de rejoindre le comte de Cabra, qui poursuivait l'ennemi de près. Il le trouva près d'une rivière appelée le Riancal, et ils continuèrent à harceler l'armée battue pendant le reste de la journée. La poursuite fut presque aussi périlleuse que la bataille; car si l'ennemi était revenu de sa terreur panique, il aurait pu, par un retour soudain, accabler ses vainqueurs. Afin de se mettre en garde contre un pareil danger, le prudent comte tint les rangs de ses bataillons toujours serrés, et fit prendre les devants à un détachement de cent lances d'élite. Cependant les Maures se re-

(1) Garibay, liv. XL, chap. 31.

tiraient à la manière des Parthes. Plusieurs fois ils se retournèrent pour combattre, mais voyant toujours devant eux ce corps solide de guerriers chargés de fer qui les serraient de si près, ils se mettaient à fuir de nouveau.

La principale route que suivait l'armée dans sa retraite était par la vallée qu'arrosait le Xenil, et qui s'ouvrait, par les montagnes d'Algaringo, du côté de la ville de Loxa. Les signaux d'alarme, allumés la nuit précédente, avaient soulevé tout le pays. Il n'y eut pas un homme qui n'arrachât de la muraille son épée et son bouclier; les villes et les villages fournissaient en foule des guerriers qui harassaient la retraite de l'ennemi. Ali-Atar maintenait l'ordre dans le principal corps d'armée, et se retournait de temps à autre contre ceux qui le poursuivaient. Il ressemblait à un loup pourchassé dans une campagne qu'il a souvent désolée.

L'alarme causée par cette invasion s'était répandue jusqu'à la ville d'Antequera, qui renfermait plusieurs chevaliers échappés au carnage de Malaga. Leurs ames fières étaient blessées de la disgrâce qu'ils avaient soufferte, et ils n'adressaient au Ciel d'autres prières que celle d'être mis en état de se venger des infi-

dèles. A peine eurent-ils appris que les Maures avaient passé la frontière, qu'ils s'armèrent et montèrent à cheval. Don Alonze d'Aguilar se mit à leur tête; la troupe était peu nombreuse : elle ne se composait que de quarante chevaliers, mais tous étaient célèbres par leurs prouesses, et brûlaient de se venger. Ils atteignirent l'ennemi sur les bords du Xenil, lorsqu'il serpente à travers les vallées de Cordoue. La rivière, enflée par les pluies, était très-profonde. Il n'y avait de gués que dans certains endroits. Le principal corps de l'armée était rassemblé en confusion sur ses bords, et essayait de la traverser sous la protection de la cavalerie d'Ali-Atar.

Aussitôt que la petite troupe d'Alonze d'Aguilar eut aperçu les Maures, la fureur brilla dans ses regards.

« Rappelez-vous les montagnes de Malaga ! » s'écrièrent les chevaliers les uns aux autres, en s'élançant au combat. La charge fut terrible, et la résistance opiniâtre. Un combat sanglant s'ensuivit, corps à corps, épée contre épée, tantôt sur terre et tantôt dans l'eau. Les uns furent tués à coups de lances sur la rive, d'autres se jetèrent dans la rivière, et furent en-

traînés au fond par le poids de leur armure. D'autres encore, en se débattant, tombaient de leurs chevaux, et continuaient à lutter dans les flots, qui emportaient en même temps le casque et le turban. Les Maures avaient une grande supériorité de nombre, et il se trouvait parmi eux plusieurs guerriers distingués; mais ils étaient découragés, tandis que l'ardeur des Chrétiens était doublée par le désespoir.

Ali-Atar seul conservait tout son feu et toute son énergie au milieu de ses revers. Furieux de la défaite de l'armée, de la perte du roi et de la fuite ignominieuse à laquelle il avait été obligé de se prêter, à travers un pays si souvent témoin de ses exploits, les passions violentes du vieux Maure se convertirent en une véritable frénésie quand il se vit ainsi troublé dans sa retraite, harassé et insulté par une poignée de guerriers.

Il avait remarqué surtout don Alonze d'Aguilar, qui portait ses coups avec la pieuse véhémence d'un chevalier vertueux qui sait que chaque blessure infligée aux infidèles est un service rendu à la cause de Dieu. Ali-Atar s'avança donc au grand galop le long de la rivière, dans l'espoir d'attaquer don Alonze par sur-

prise. Ce guerrier lui tournait le dos, en ce moment; et réunissant toutes ses forces, le Maure lui jeta sa lance, avec l'intention de le percer d'outre en outre; mais la lance ne fut pas jetée avec l'exactitude accoutumée d'Ali-Atar : elle enleva une partie de la cuirasse d'Alonze, mais ne le blessa point. Le Maure s'élança pour lors sur lui, son cimeterre à la main; mais celui-ci para le coup. Ils combattirent avec acharnement sur les bords de la rivière, se poussant alternativement l'un l'autre dans l'eau, et remontant ensuite sur la rive. Ali-Atar reçut plusieurs blessures. Don Alonze, par égard pour son grand âge, aurait voulu épargner ses jours. Il lui cria de se rendre.

« Jamais, répondit Ali-Atar, je ne me rendrai à un chien de chrétien. »

Ces paroles étaient à peine sorties de sa bouche, que l'épée de don Alonze fendit son turban et sa tête, et s'enfonça profondément dans le cerveau. Il tomba sans pousser un gémissement. Son corps roula dans le Xenil, où il ne fut jamais retrouvé (1). Telle fut la fin d'Ali-Atar, qui avait été long-temps l'effroi de l'Andalousie. Comme il avait toute sa vie abhorré

(1) Cura de los Palacios.

les Chrétiens et combattu contre eux, il mourut en les insultant.

La mort d'Ali-Atar mit fin à la résistance momentanée de la cavalerie maure. Cavaliers et fantassins se mêlèrent en confusion pour traverser les eaux du Xenil; un grand nombre d'hommes furent foulés aux pieds et périrent dans les flots. Don Alonze et sa troupe continuèrent à les harasser jusqu'à ce qu'ils eurent repassé la frontière. Chaque coup qu'ils portaient aux Maures semblait diminuer le poids de l'humiliation et de la douleur qui oppressait leurs cœurs.

Dans cette déroute désastreuse les Maures perdirent, tant en tués qu'en prisonniers, plus de cinq mille hommes, plusieurs d'entre lesquels étaient des plus nobles familles de Grenade. Un grand nombre se sauvèrent dans les rochers et les montagnes, où ils furent pris par la suite. Cette bataille a été appelée par les uns la bataille de Lucena, et par d'autres la bataille du roi maure, à cause de la prise de Boabdil. Vingt-deux drapeaux tombèrent dans les mains des chrétiens et furent portés à Vaena, où on les suspendit dans l'église. On les y voit encore de nos jours. Tous les ans, au jour de Saint-George,

ils sont portés en procession par les habitans, qui saisissent cette occasion pour remercier Dieu de la victoire signalée qu'il a accordée à leurs ancêtres.

Le triomphe du comte de Cabra fut grand, lorsqu'en revenant de poursuivre l'ennemi, il découvrit que le roi maure était tombé dans ses mains. Quand l'infortuné Boabdil fut conduit en sa présence, et quand le comte vit devant ses yeux, en captif abattu, le même homme que, peu d'instans auparavant, il avait contemplé dans tout l'éclat de sa splendeur, entouré de son armée, son cœur fut touché de compassion. Il parla comme il convient à un chevalier courtois et chrétien, et s'efforça de consoler son prisonnier. Il observa que la même inconstance de la fortune, qui avait si subitement détruit sa prospérité, pourrait mettre également fin à ses malheurs, puisque rien n'est stable dans ce monde, et qu'un terme est fixé même à la douleur.

Ce fut ainsi que, tout en lui adressant des paroles douces et consolantes, et en le traitant avec les honneurs et le respect dus à son rang et à son malheur, il le conduisit dans son château fort de Vaena, où il le retint prisonnier.

CHAPITRE XVII.

Lamentations des Maures pour la bataille de Lucena.

Les sentinelles placées sur les terres de Loxa tenaient leurs regards attachés sur la vallée du Xenil qui traverse les montagnes d'Algaringo. Elles espéraient voir le roi retourner en triomphe, à la tête de son armée brillante et chargée des dépouilles des incrédules. Elles espéraient voir le drapeau du guerrier leur idole, du farouche Ali-Atar, porté par la chevalerie de Loxa, toujours la première dans les guerres d'invasion.

Le 21 avril, pendant la soirée, elles aperçurent un cavalier solitaire, essayant de presser le pas faible et chancelant de son coursier, qui s'avançait le long de la rivière. Quand il fut plus près, elles reconnurent, au brillant de ses

armes, que c'était un guerrier; et plus tard elles virent, à l'éclat de son armure et du caparaçon de son cheval, que c'était un guerrier d'un haut rang.

En arrivant à Loxa il était épuisé de fatigue. Son coursier arabe était couvert d'écume, de poussière et de sang. Il hâletait; il était blessé en plusieurs endroits. Quand ce généreux animal eut conduit son maître en sûreté, il se laissa tomber devant la porte de la ville, et expira. La garde se rassembla autour du guerrier qui se tenait triste et muet devant son cheval mort. Elle reconnut en lui le vaillant Sidi Caleb, neveu du principal alfaqui de l'albaycin de Grenade. Quand les habitans de Loxa virent ce noble chevalier seul, défait et triste, leurs cœurs se remplirent des plus douloureux pressentimens.

« Chevalier, lui dirent-ils, comment vont le roi et l'armée? »

« Ils sont couchés là, répondit-il en étendant la main douloureusement vers la terre des chrétiens; les cieux sont tombés sur eux! Ils sont tous perdus! tous morts (1)! »

A ces mots il y eut de grands cris de conster-

(1) Cura de los Palacios.

nation parmi le peuple, et les femmes se livrèrent à des plaintes et des gémissemens; car la fleur de la jeunesse de Loxa avait accompagné l'armée. Un vieux soldat maure couvert de cicatrices se tenait près de la porte, appuyé sur sa lance.

« Où est Ali-Atar, demanda-t-il vivement? Si celui-là vit encore l'armée ne peut être perdue. »

« J'ai vu son turban fendu par une épée chrétienne, répondit Sidi Caleb; son corps flotte dans le Xenil. »

Quand le soldat entendit ces paroles, il se frappa la poitrine et se couvrit la tête de poussière, car c'était un vieux guerrier d'Ali-Atar.

Le noble Sidi Caleb ne prit aucun repos. Montant sur un autre cheval, il se hâta de porter la désastreuse nouvelle à Grenade. Il répandit la douleur dans tous les villages et dans tous les hameaux qui se trouvèrent sur sa route. Chacun ne s'occupait que de la part qu'il avait lui-même à la calamité générale, et se pressait autour du porteur de ces tristes nouvelles. L'un demandait un père et l'autre un frère; celle-ci pleurait un amant, et plus d'une mère appelait

son fils à grands cris. Toutes ses réponses étaient des blessures mortelles. A l'un il disait :

« J'ai vu ton père percé d'une lance pendant qu'il défendait la personne du roi. »

A un autre :

« Ton frère est tombé blessé sous les pieds des chevaux; mais nous n'eûmes pas le temps d'aller à son secours, car la cavalerie chrétienne nous poursuivait. »

A une amante éplorée il disait :

« J'ai rencontré le cheval de ton amant couvert de sang, et galopant sans son cavalier. »

A une mère au désespoir :

« Ton fils a combattu à mes côtés sur les bords du Xenil; nous fûmes entourés par l'ennemi et poussés dans la rivière. Je l'ai entendu au milieu des eaux invoquer Allah! Quand je suis arrivé sur l'autre bord, il n'était plus à mes côtés. »

Le noble Sidi Caleb traversa Grenade, qu'il laissa dans la consternation. Il poussa son coursier dans l'avenue escarpée d'arbres et de fontaines qui conduit à l'Alhambra, et ne s'arrêta qu'en arrivant devant la porte de Justice. Ayxa, mère de Boabdil, et Morayma son épouse

tendre et chérie, avaient passé les journées sur la tour des Gomeres, dans l'espoir de le voir revenir triomphant. Qui décrira leur affliction en écoutant Sidi Caleb? La sultane Ayxa parla peu; elle était comme une personne pétrifiée par la douleur. De temps en temps elle laissait échapper de sa poitrine un profond soupir. Enfin elle dit, en levant les yeux au ciel :

« C'est la volonté d'Allah ! »

Et par ces paroles elle s'efforça d'étouffer la douleur maternelle. La tendre Morayma se roula par terre, et se livra à toute la turbulence de ses sensations : elle pleurait à la fois le sort d'un époux et celui d'un père. La magnanime Ayxa lui reprocha la violence de son affliction.

« Modérez ces transports, ma fille, lui dit-elle; rappelez-vous que la grandeur d'ame doit être l'attribut des princes. Il n'est pas convenable qu'ils se livrent à une douleur bruyante comme des êtres communs et vulgaires. »

Mais Morayma avait toute la tendresse d'une femme. Elle se renferma dans son mirador, et demeura toute la journée les yeux baignés de larmes et attachés sur la Vega. Tous les objets dont elle était entourée lui rappelaient

sa douleur. La rivière de Xenil qui roule ses ondes argentées à travers des bosquets était celle sur les bords de laquelle son père Ali-Atar avait péri. Devant elle était la route de Loxa, par laquelle Boabdil était parti, environné d'une pompe guerrière et de toute la chevalerie de Grenade. Elle ne cessait de se livrer à des accès de désespoir.

« Hélas! mon père, s'écriait-elle, cette rivière qui coule en souriant devant mes yeux couvre tes restes défigurés! Qui dans la terre des incrédules les rassemblera pour leur donner une sépulture honorable? Et toi, Boabdil! lumière de mes yeux! joie de mon cœur! vie de ma vie! Malheureux jour! malheureux moment où je t'ai vu quitter ces murs! La route que tu as suivie est maintenant solitaire. Ton retour n'y répandra plus la joie. La montagne que tu as traversée s'offre à moi comme un nuage dans le lointain, et au-delà de cette montagne il n'y a plus que des ténèbres! »

On appela les musiciens du roi pour calmer les douleurs de la reine. Ils montèrent leurs instrumens sur un ton joyeux; mais en peu d'instans les angoises de leurs cœurs prirent le dessus, et changèrent leurs chants en lamentations.

« Superbe Grenade! s'écriaient-ils, combien ta gloire est flétrie! La vivarrambla ne retentit plus du hennissement des chevaux et du son de la trompette; elle n'est plus remplie de vos jeunes nobles, impatiens de déployer leur adresse dans les tournois ou dans la joyeuse joûte des roseaux. Hélas! la fleur de ta chevalerie a été moissonnée sur un sol étranger! Les doux accords du luth ne se font plus entendre dans tes rues affligées; les gaies castagnettes se taisent sur tes montagnes, et la gracieuse zambra ne se danse plus sous tes bosquets! Vois l'Alhambra triste et désert. En vain les orangers et les myrtes répandent leurs parfums dans ses salons tendus de soie; en vain le rossignol chante dans ses bocages; en vain ses salles de marbre sont rafraîchies par le bruit des fontaines et le murmure des ruisseaux limpides! Hélas! le visage du roi ne brille plus dans ces salles! Le soleil de l'Alhambra est à jamais éclipsé! »

Ce fut ainsi, dirent les historiens arabes, que Grenade tout entière se livrait aux lamentations. On n'entendait que la voix de la douleur depuis le palais jusqu'à la chaumière. Tout le monde se réunit pour déplorer le sort du jeune

monarque enlevé à l'espérance de ses sujets dans la fleur de sa jeunesse. Bien des personnes tremblèrent que la prédiction de l'astrologue ne fût sur le point de s'accomplir, et que la chute du royaume ne suivît la perte de Boabdil; car chacun était persuadé que nul n'eût été plus capable que lui de rendre à l'État sa prospérité et son ancienne gloire.

CHAPITRE XVIII.

Comment Muley-Aben-Hassan profita des malheurs de son fils Boabdil.

Une mort malheureuse répare bien des erreurs aux yeux du monde. Tant que le peuple croyait que son jeune monarque avait péri dans le combat, rien ne put égaler la douleur qu'il témoigna de sa perte et l'adoration qu'il montra pour sa mémoire; mais quand il apprit qu'il était encore en vie et qu'il s'était rendu prisonnier aux chrétiens, ses sentimens éprouvèrent un changement soudain. On décria ses talens comme général et son courage comme soldat. On blâma son expédition, que l'on peignit comme téméraire et mal conduite; on lui reprocha de ne pas avoir préféré un trépas glorieux à une honteuse captivité.

Les alfaquis se mêlèrent, selon l'usage, à la populace, et dirigèrent son mécontentement.

« Voyez, lui dirent-ils, la prédiction est accomplie telle qu'elle avait été prononcée à la naissance de Boabdil. Il s'est assis sur le trône, et le royaume va succomber par suite de sa défaite et de sa captivité. Consolez-vous pourtant, ô musulmans! le jour fatal est passé. La destinée est satisfaite; le sceptre, qui s'est brisé dans la faible main de Boabdil, va reprendre son ancien éclat dans la main vigoureuse d'Aben-Hassan ! »

Le peuple fut frappé de la sagesse de ces paroles. Il se réjouit en songeant que la funeste prédiction qui, depuis si long-temps, demeurait suspendue sur sa tête cessait de le menacer. Il déclara unanimement que le seul Muley-Aben-Hassan avait assez de valeur et de capacité pour protéger le royaume dans des temps si difficiles.

Plus la captivité de Boabdil se prolongeait, plus son père recouvrait de popularité. Les villes revenaient l'une après l'autre se ranger sous son autorité; car le pouvoir attire le pouvoir, et la fortune fait naître la fortune. Il fut

même à la fin en état de revenir à Grenade, et de fixer de nouveau sa demeure dans l'Alhambra. A son approche, l'épouse qu'il avait répudiée, la sultane Ayxa, rassembla la famille et les trésors de son fils captif, et se retira, avec une poignée de nobles, dans l'Albaycin, quartier de la ville dont les habitans étaient restés fidèles à Boabdil. Elle s'y fortifia, et y tint une apparence de cour au nom de son fils. Le féroce Muley-Aben-Hassan n'aurait pas hésité à porter le fer et la flamme dans ce quartier rebelle de sa capitale; mais il n'osait se fier à sa nouvelle et incertaine popularité. Plusieurs des nobles le détestaient à cause de sa cruauté passée, tandis qu'une grande partie de ses soldats, ainsi que des habitans mêmes qui avaient embrassé sa cause, respectaient les vertus d'Ayxa-la-Horra, et plaignaient les malheurs de Boabdil. Grenade présentait, d'après cela, le singulier spectacle de deux autorités souveraines réunies dans la même ville. Le vieux roi se retrancha dans les tours élevées de l'Alhambra, tant contre ses propres sujets que contre les chrétiens, tandis qu'Ayxa, avec le zèle et l'affection d'une mère, qui augmente quand l'objet de son amour est dans l'adversité,

maintenait encore l'étendard de Boabdil sur la forteresse rivale de l'Alcazaba, et prolongeait l'existence de son parti dans les murs de l'Albaycin.

CHAPITRE XIX.

Captivité de Boabdil-el-Chico.

Cependant l'infortuné Boabdil demeurait prisonnier, et était étroitement gardé dans le château de Vaena. Des tours de sa prison, il voyait sous ses pieds la ville remplie d'hommes armés. La montagne élevée sur laquelle elle était construite, entourée de murs et de remparts massifs, était gardée jour et nuit avec une vigilance extrême. Les hauteurs environnantes étaient couronnées de redoutes d'où l'œil plongeait de toutes parts sur les routes solitaires qui conduisaient à Grenade, de sorte qu'il était impossible qu'un turban passât la frontière sans que l'alarme ne fût donnée sur-le-champ, et que tout le pays ne courût aux armes. Boabdil

ne vit que trop bien que tout espoir de se sauver d'une pareille forteresse serait vain, et qu'il ne l'était pas moins de se flatter que l'on pût venir à son secours. Son cœur se remplit d'inquiétude en songeant à la confusion et à la ruine que sa captivité entraînerait dans ses affaires ; et des regrets plus amers et plus douloureux achevèrent de le décourager, en lui rappelant les maux inévitables qu'elle causerait à sa famille.

Quoique le comte de Cabra ne négligeât rien pour la sûreté de son prisonnier, il le traitait du reste avec la plus profonde déférence. Il lui avait assigné pour demeure le plus bel appartement de son château, et il cherchait tous les moyens possibles d'adoucir sa captivité. Au bout de quelques jours, il reçut des lettres des souverains castillans. Ferdinand avait été transporté de joie en apprenant la prise du monarque maure, car il sentit du premier coup tout l'avantage que sa politique pourrait tirer d'un pareil événement; mais la grande ame d'Isabelle fut remplie de compassion pour l'infortuné captif. Les messages qu'ils envoyèrent tous deux à Boabdil furent pleins de sympathie et de consolations; ils respirèrent cette

courtoisie à la fois élevée et douce qui règne dans les belles ames.

Le monarque captif éprouva quelque soulagement à sa douleur, en voyant la magnanimité de ses ennemis.

« Dites à mes souverains le roi et la reine, répondit-il au messager, que je ne saurais être malheureux de me trouver au pouvoir de princes aussi nobles et aussi puissans, surtout puisqu'ils possèdent à un si haut point cette grâce et cette bonté qu'Allah accorde aux monarques qu'il aime beaucoup. Dites-leur encore qu'il y a long-temps que j'ai nourri le projet de me soumettre volontairement à leur autorité, et de recevoir d'eux le royaume de Grenade en fief, ainsi qu'un de mes ancêtres l'a reçu du roi Jean II, père de la gracieuse reine. Mon grand regret, dans ma captivité, est de songer que j'aurai l'air de faire malgré moi une chose à laquelle je suis porté par mon inclination. »

Sur ces entrefaites, Muley-Aben-Hassan, voyant que le parti de son fils était encore formidable à Grenade, désira grandement consolider son pouvoir en s'emparant de la personne de Boabdil. A cet effet, il envoya une

ambassade aux rois catholiques, leur offrant une somme considérable pour la rançon, ou pour mieux dire pour l'achat de son fils. Il proposait, entre autres conditions, de rendre la liberté au comte de Cifuentes, ainsi qu'à neuf autres des plus distingués d'entre ses prisonniers, et de faire un traité d'alliance avec les souverains. Ce père implacable ne rougit point de témoigner une grande indifférence sur la manière dont son fils lui serait remis, pourvu que, vivant ou mort, il pût l'avoir en son pouvoir.

Le cœur plein d'humanité d'Isabelle se révolta à l'idée de livrer ce malheurenx prince aux mains de son ennemi irréconciliable et dénaturé. Un refus dédaigneux fut tout ce que reçut le vieux monarque, de qui le message avait été transmis dans un langage plein de jactance. On lui annonça que les souverains castillans n'écouteraient aucune proposition de paix de la part de Muley-Aben-Hassan, à moins qu'il ne commençât par poser les armes, et qu'il ne la demandât avec la plus grande humilité. Des ouvertures d'un genre bien différent furent faites par la mère de Boabdil, la sultane Ayxa-la-Horra, avec l'assentiment du parti qui était

demeuré fidèle à son fils. Elle proposa que Mahomet Abdallah, autrement dit Boabdil, tiendrait sa couronne comme vassal des souverains de Castille; qu'il paierait un tribut annuel, et qu'il délivrerait annuellement soixante-dix chrétiens pendant cinq ans; qu'il compterait en outre sur-le-champ une somme considérable pour sa rançon, et qu'il rendrait la liberté à quatre cents chrétiens, au choix du roi; qu'il s'engagerait en outre à donner en tout temps des secours militaires, et qu'il se présenterait à l'assemblée des cortès, ou nobles et vassaux distingués de la couronne, toutes les fois qu'il y serait appelé. Son fils unique et les fils de douze maisons maures de distinction devaient être remis comme otages du traité.

Le roi Ferdinand était à Cordoue quand il reçut ces propositions; la reine Isabelle était absente. Il ne voulut rien décider sans l'avoir consultée dans une affaire si importante, ou, pour mieux dire, il craignait d'agir avec trop de précipitation, et de ne pas tirer d'un événement si heureux tout l'avantage qu'il était susceptible d'offrir. En conséquence, sans rien répondre aux ouvertures qui lui avaient été faites, il écrivit au château de Vaena, où Boabdil de-

meurait dans une prison honorable chez le comte de Cabra, pour que le monarque captif fût conduit à Cordoue.

Le comte de Cabra se mit donc en route avec son illustre prisonnier; mais, quand ils arrivèrent à Cordoue, le roi Ferdinand refusa de voir le monarque maure.

Il n'était pas encore décidé sur le parti qu'il prendrait : soit qu'il le retînt prisonnier, soit qu'il lui rendît la liberté moyennant une rançon, soit enfin qu'il le traitât avec une magnanimité politique, quelle que fût sa résolution, la réception qu'il lui ferait, dans chacun des cas, devait être différente. En conséquence, en attendant que ce point fût fixé, il le remit sous la garde de Martin de Alarcon, alcayde de l'ancienne forteresse de Porcuna, avec ordre de le surveiller strictement, mais de le traiter néanmoins avec la distinction et la déférence dues à un prince. Ces ordres furent exécutés avec ponctualité. A l'exception de la liberté, le monarque jouissait de tous les agrémens qu'il aurait pu avoir dans son palais de Grenade.

Dans l'intervalle, Ferdinand profita de ce moment critique où Grenade était déchirée par

des factions et des dissensions; et avant d'avoir conclu aucun traité avec Boabdil, il fit, avec beaucoup d'éclat, une puissante incursion jusque dans le cœur du royaume, à la tête de ses plus illustres seigneurs. Il saccagea et détruisit plusieurs villes et châteaux, et étendit ses ravages jusqu'aux portes mêmes de Grenade. Le vieux Muley-Aben-Hassan n'osa pas s'opposer à ses progrès. Sa capitale était à la vérité pleine de troupes; mais il n'était pas sûr de leur affection. Il craignait que, s'il sortait de la ville, les portes ne lui en fussent fermées à son retour par la faction de l'Albaycin.

Le vieux roi maure se tenait sur la tour la plus haute de l'Alhambra; il grinça des dents et écuma de rage, comme un tigre renfermé dans une cage, quand il vit les bataillons brillans des Chrétiens se répandre dans toute la Vega, et l'étendard de la croix s'élever du milieu de la fumée des villages et des hameaux incendiés. Le roi aurait continué plus longtemps ce ravage; mais les munitions commencèrent à lui manquer. Satisfait, d'après cela, d'avoir dévasté le pays de l'ennemi et insulté le vieux Muley-Aben-Hassan jusque dans sa capitale, Ferdinand revint à Cordoue couvert

de lauriers, et son armée chargée de dépouilles. Après cela, il se mit à réfléchir sérieusement au parti qu'il prendrait à l'égard de son royal prisonnier.

CHAPITRE XX.

De la manière dont Boabdil fut traité par les souverains castillans.

Une consultation solennelle fut tenue par le roi Ferdinand dans l'antique cité de Cordoue, avec plusieurs des plus vénérables prélats et des plus célèbres chevaliers du royaume, pour décider du sort de l'infortuné Boabdil.

Don Alonze de Cardenas, le brave maître de Saint-Jacques, fut le premier qui donna son avis. C'était un chevalier pieux et plein de zèle, d'une dévotion rigide, et de qui la sainte ardeur avait encore été enflammée depuis sa désastreuse croisade dans les montagnes de Malaga. Il s'éleva avec force contre toute espèce de traité ou de pacte avec les infidèles. Le but de cette guerre, observa-t-il, n'était pas la soumis-

sion des Maures, mais leur entière expulsion du royaume, de manière qu'il ne restât pas là moindre souillure d'islamisme dans toute l'Espagne chrétienne. Il vota donc pour que le roi captif ne fût pas remis en liberté.

Rodrigue Ponce de Léon, le vaillant marquis de Cadix, parla fortement au contraire en faveur de la délivrance de Boabdil. Il déclara qu'il la regarderait comme une mesure de haute politique, quand même on devrait l'accorder sans aucune condition. Il fit remarquer qu'elle contribuerait à prolonger la guerre civile de Grenade, guerre que l'on pouvait considérer comme un feu qui consumait les entrailles de l'ennemi, et qui, sans rien coûter à l'Espagne, lui était plus utile que les conquêtes qu'elle pourrait faire les armes à la main.

Le grand cardinal d'Espagne, don Pedro Gonzalez de Mendoza, fut du même avis que le marquis de Cadix.

« Je dirai plus, ajouta ce pieux prélat et grand homme d'État: il y aurait de la sagesse à fournir au Maure des hommes et de l'argent, ainsi que tout ce dont il aurait besoin pour soutenir la guerre civile de Grenade. Par ce moyen on procurerait de grands avantages au

service de Dieu; car la parole infaillible de ce Dieu lui-même nous dit qu'un royaume divisé contre lui-même ne peut subsister (1).

Ferdinand pesa ces conseils dans son esprit, et fut long-temps avant d'arriver à une résolution. Il ne voulait en rien négliger ses intérêts; car il savait qu'il n'était qu'un instrument de la Providence dans cette sainte guerre, et que par cette raison, en consultant son propre avantage, il travaillait pour celui de la Foi. L'opinion de la reine Isabelle le délivra de sa perplexité. Cette princesse magnanime désirait aussi la propagation de la foi chrétienne; mais elle ne voulait point l'extermination des infidèles. Les rois maures avaient tenu leurs trônes comme des fiefs de ses ancêtres : elle fut satisfaite de leur accorder encore le même privilége, et de rendre la liberté au royal prisonnier, à condition qu'il deviendrait vassal de sa couronne. Par ce moyen on pouvait encore procurer la liberté de plusieurs captifs chrétiens qui gémissaient dans les fers des Maures.

Le roi Ferdinand adopta la mesure généreuse que lui recommandait la reine; mais il l'ac-

(1) Salazar, *Cronica del gran cardenal*, pag. 188.

compagna de plusieurs conditions habilement imaginées : il imposa des tributs, exigea des services militaires, ainsi que le libre passage et la nourriture pour des troupes chrétiennes dans les places qui se déclareraient pour le parti de Boabdil. Le roi captif se soumit sans difficulté à ces conditions, et jura selon les formes de sa religion de les observer avec exactitude. Une trève fut convenue pour deux ans, pendant lesquels les souverains castillans s'engagèrent à maintenir Boabdil sur son trône, et à l'assister à recouvrer toutes les places qu'il avait perdues pendant sa captivité.

Quand Boabdil-el-Chico eut solennellement consenti à ces conditions dans le château de Porcuna, des préparatifs furent faits pour le recevoir à Cordoue avec une étiquette royale. De superbes coursiers richement caparaçonnés, des habillemens de soie brochés, et les draps les plus précieux, avec une foule d'autres objets somptueux, lui furent fournis, ainsi qu'à cinquante chevaliers maures qui étaient venus pour traiter de sa rançon, afin qu'il pût paraître en public d'une manière convenable au monarque de Grenade, et au vassal le plus distingué des souverains chrétiens. On lui avança

aussi de l'argent pour qu'il pût maintenir sa dignité pendant son séjour à la cour de Castille, et jusqu'à son retour dans ses États. Enfin les souverains ordonnèrent que quand il arriverait à Cordoue, tous les seigneurs et dignitaires de la cour iraient au devant de lui pour le recevoir.

Une question s'éleva pour lors parmi certains de ces hommes âgés et pleins d'expérience qui vieillissent à la cour dans l'étude des formes et des cérémonies, auprès de qui un point d'étiquette forme un grand droit politique, et qui se font une idée sublime et terrible de la dignité exterieure d'un trône. Or, certains de ces sages de la cour mirent en avant l'importante question de savoir si le monarque maure, en venant rendre hommage comme vassal, ne devait pas s'agenouiller et baiser la main du roi. Un grand nombre d'anciens chevaliers se décidèrent sur-le-champ pour l'affirmative. On prévint en conséquence le roi que quand le roi maure paraîtrait en sa présence, il fallait qu'il étendît la main pour recevoir le baiser d'hommage.

« Je le ferais sans aucun doute, répondit le roi Ferdinand, s'il était en liberté et dans son

propre royaume; mais puisqu'il est prisonnier et chez moi, je ne le ferai point. »

Les courtisans applaudirent hautement à la magnanimité de cette réponse; quoiqu'il y en eût plusieurs qui la condamnassent en secret, comme marquant trop de générosité envers un infidèle.

Le roi maure fit son entrée à Cordoue, avec sa petite troupe de chevaliers fidèles, escorté par toute la noblesse et toute la chevalerie de la cour castillane. Il fut conduit avec beaucoup de pompe et de cérémonie dans le palais du roi. En arrivant en présence de Ferdinand, il s'agenouilla et offrit de lui baiser la main, non-seulement pour lui rendre hommage comme sujet, mais encore par reconnaissance pour la liberté qu'il lui avait rendue. Ferdinand refusa de recevoir cette marque de vasselage, et le releva d'une manière gracieuse. Un interprète commença au nom de Boabdil l'éloge de la magnanimité du monarque castillan, et promit la soumission la plus complète.

« Il suffit, dit le roi Ferdinand en interrompant l'interprète au milieu de sa harangue; ces complimens sont inutiles. J'ai toute con-

fiance en son honneur, et je suis sûr qu'il fera tout ce qui convient à un honnête homme et à un bon roi. »

Par ces mots il reçut Boabdil-el-Chico en son amitié et en sa protection royale.

CHAPITRE XXI.

Boabdil revient de captivité.

Dans le mois d'août, un noble maure de la race des Abencerrages arriva avec une brillante suite dans la ville de Cordoue; il amenait avec lui le fils de Boabdil-el-Chico et plusieurs autres jeunes gens nobles de Grenade comme otages du paiement de la rançon. Quand le roi maure vit son fils, son fils unique qui devait rester à sa place dans une espèce de captivité au milieu d'un pays ennemi, il le serra dans ses bras et pleura sur lui.

« Malheur, s'écria-t-il, au jour où je suis né! L'étoile qui a présidé à ma naissance a été bien funeste. C'est avec raison que j'ai été surnommé El Zogoybi ou l'infortuné; car la dou-

leur est accumulée sur moi par mon père, et je transmets la douleur à mon fils! »

Cependant le cœur affligé de Boabdil se laissa consoler par les bontés des souverains chrétiens, qui accueillirent le jeune prince avec la tendresse convenable à son âge et la distinction due à son rang.

Ils le confièrent aux soins du digne alcayde Martin de Alarcon, qui avait déjà traité son père avec tant de courtoisie pendant le temps qu'il avait été renfermé dans le château de Porcuna, et ils donnèrent des ordres pour qu'après le départ du roi, son fils fût traité dans la même forteresse avec les plus grands honneurs et avec des attentions dignes d'un prince.

Le 2 septembre, une garde d'honneur s'assembla à la porte de la maison de Boabdil pour l'escorter jusqu'aux frontières de son royaume. Il pressa en partant son enfant dans ses bras; mais il ne prononça pas une parole, car des regards chrétiens auraient été témoins de son émotion. Il monta à cheval, et ne retourna pas une seule fois les yeux pour regarder son enfant; mais ceux qui étaient près de lui remarquèrent la lutte intérieure qui l'agitait, et dans laquelle les angoisses du père furent sur le

point de subjuguer le sang-froid étudié du roi.

Boabdil-el-Chico et le roi Ferdinand sortirent de Cordoue l'un à côté de l'autre, au milieu des acclamations d'une prodigieuse multitude. Quand ils furent à quelque distance de la ville, ils se séparèrent avec des expressions gracieuses sans nombre de la part du monarque castillan, et de grands remercîmens de son ancien captif, de qui le cœur avait été abaissé par l'adversité. Ferdinand partit pour Guadalupe, et Boabdil pour Grenade. Ce dernier était accompagné d'une garde d'honneur; et les vice-rois d'Andalousie ainsi que les généraux sur la frontière avaient reçu l'ordre de lui fournir des escortes et de lui rendre tous les honneurs possibles pendant son voyage. Ce fut ainsi qu'il fut conduit avec un cortége royal à travers le pays dans lequel il était entré avec l'intention de le ravager, et qu'il fut remis en sûreté dans ses propres États.

Arrivé sur ses frontières, il y trouva les principaux seigneurs et chevaliers de sa cour, que sa mère la sultane Ayxa avait envoyés en secret à sa rencontre pour l'escorter jusqu'à sa capitale.

Le cœur de Boabdil fut pour un moment exalté quand il se retrouva sur son propre territoire, entouré de chevaliers musulmans, et ses propres bannières flottant sur sa tête. Il commença alors à douter de la vérité des prédictions des astrologues. Il ne tarda pourtant pas à avoir des motifs pour diminuer sa joie. La troupe fidèle qui était venue au devant de lui était peu nombreuse, et il y cherha vainement plusieurs de ses courtisans les plus zélés et les plus soumis. Il était bien revenu dans son royaume; mais ce n'était plus le royaume dévoué qu'il avait quitté. Son père s'était servi de l'hommage qu'il avait rendu aux souverains chrétiens pour le perdre dans l'esprit de son peuple. On l'avait peint comme traître à son pays, comme renégat, comme ligué avec les ennemis de l'État et de la religion pour soumettre les Musulmans d'Espagne au joug des Chrétiens. Ce fut ainsi que l'esprit du public fut éloigné de lui. La plus grande partie de la noblesse environnait le trône de son père dans l'Alhambra, et sa mère, la courageuse sultane Ayxa, ne maintenait qu'avec peine son parti dans les tours opposées de l'Alcazaba.

Tel fut le triste tableau que les courtisans

venus au devant de Boabdil lui offrirent des affaires publiques. Ils lui dirent même que ce serait une entreprise aussi difficile que dangereuse de retourner à la capitale et de rejoindre la petite cour qui lui était restée fidèle au sein de cette ville. Le vieux tigre Muley-Aben-Hassan demeurait couché dans l'Alhambra, et les remparts de la ville étaient gardés avec soin par ses troupes. Boabdil secoua la tête en apprenant ces nouvelles. Il se rappela le malheureux présage de sa lance qui s'était brisée contre la porte d'Elvire, au moment où il en sortait si orgueilleusement avec son armée, et il ne douta point que cet accident n'eût annoncé la destruction de cette armée dans laquelle il avait mis tant de confiance.

« Désormais, dit-il, aucun homme ne doit être assez impie pour rire des présages. »

Boabdil s'approcha de sa capitale à la dérobée et au milieu de la nuit; il erra autour de ses murs plutôt comme un ennemi qui cherche à détruire que comme un monarque qui va remonter sur son trône. A la fin il s'empara d'une poterne du côté de l'Albaycin, quartier de la ville qui avait toujours été disposé en sa faveur. Il passa rapidement par les

rues avant que la populace ne sortît de son sommeil, et regagna en sûreté la forteresse de l'Alcazaba. Il y fut reçu par les embrassemens de son intrépide mère et de son épouse favorite Morayma. Les transports de celle-ci en revoyant son époux furent mêlés de larmes; car elle pensait à son père Ali-Atar qui avait péri en combattant pour lui, et à son fils unique qui était demeuré en otage entre les mains des chrétiens.

Le cœur de Boabdil, adouci par ses malheurs, fut touché du changement qu'il vit dans tous les objets qui l'entouraient; mais sa mère ranima son courage.

« Ce n'est pas, lui dit-elle, le moment de la tendresse et des larmes. Un roi doit songer à son sceptre et à son trône, et ne doit pas s'abandonner à l'attendrissement comme les autres hommes. Tu as bien fait, mon fils, en te jetant courageusement dans les murs de Grenade. Il dépendra de toi d'y être roi ou captif. »

Le vieux roi Muley-Aben-Hassan s'était couché cette nuit dans une des plus fortes tours de l'Alhambra; mais son inquiétude l'empêchait de se livrer au sommeil. Pendant la première

veille de la nuit, il entendit un faible cri s'élever du quartier de l'Albaycin, qui est situé sur le côté opposé de la profonde vallée du Darro. Peu d'instans après, des cavaliers montèrent au galop la montagne qui conduit à la principale porte de l'Alhambra, et répandirent que Boabdil était entré dans la ville, et s'était emparé de l'Alcazaba.

Dans les premiers transports de sa rage, le vieux roi voulut renverser le messager par terre. Il rassembla à la hâte ses conseillers et ses commandans, les exhortant à le soutenir dans ce moment critique. Il passa le reste de la nuit à combiner les moyens d'entrer dès le matin dans l'Albaycin l'épée à la main.

Dans l'intervalle, la sultane Ayxa avait pris des mesures promptes et vigoureuses pour renforcer son parti. L'Albaycin était le quartier de la ville habité par les classes inférieures. Le retour de Boabdil fut proclamé dans les rues, et de grandes sommes d'argent furent distribuées parmi la populace. Les nobles assemblés dans l'Alcazaba reçurent la promesse d'honneurs et de récompenses aussitôt que Boabdil serait fermement replacé sur le trône. Ces mesures prises à temps eurent l'effet ordinaire. Au

lever de l'aurore toute la populace mêlée de l'Albaycin était en armes.

Le jour suivant fut triste. La ville entière de Grenade fut un théâtre de tumulte et d'horreur. Les tambours et les trompettes retentissaient de tous côtés; les affaires étaient interrompues; les boutiques fermées, les portes barricadées. Des troupes d'hommes armés parcouraient les rues; les uns célébraient Boabdil, les autres Muley-Aben-Hassan. Quand ils se rencontraient ils combattaient avec fureur et sans faire de quartier. Toutes les places publiques devinrent des scènes de carnage. La grande masse du peuple et des basses classes était en faveur de Boabdil; mais c'était une multitude sans discipline et sans élévation d'ame. Une partie du peuple avait des armes régulières; mais le plus grand nombre ne combattait qu'avec les outils de leurs divers métiers. Les troupes du roi, parmi lesquelles il y avait plusieurs chevaliers fiers et courageux, eurent bientôt chassé le peuple des places publiques; mais il se fortifia dans les rues et dans les passages qu'il garnit de barricades. Les maisons furent changées en autant de forteresses, et l'on tirait sur les ennemis des fenêtres et du haut

des toits. Plus d'un guerrier du sang le plus illustre de Grenade fut abattu par des mains et par des armes plébéiennes dans cette lutte civile.

Un état aussi violent ne pouvait pas se prolonger long-temps dans le cœur même d'une ville. Le peuple ne tarda pas à désirer le repos à et sentir le besoin de retourner à ses paisibles occupations; de leur côté, les chevaliers détestaient ces combats avec la multitude, qui offraient toutes les horreurs de la guerre, sans en promettre les lauriers. Par l'entremise des alfaquis, un armistice fut enfin conclu. Boabdil sentit que ce serait en vain qu'il voudrait mettre sa confiance dans la faveur inconstante de la multitude, et se laissa persuader à quitter une capitale où il ne pouvait conserver un trône précaire qu'au moyen d'une lutte perpétuelle et sanglante. Il fixa sa cour dans la ville d'Almeria, qui lui était entièrement dévouée, et qui à cette époque rivalisait avec Grenade pour la splendeur et l'importance. En attendant, ce traité, par lequel il sacrifia l'éclat pour obtenir la tranquillité, ne fut nullement approuvé par la fière sultane Ayxa sa mère. A ses yeux, Grenade était le seul siége du pouvoir légitime,

et elle observa, avec un sourire de dédain, que celui qui n'était pas le maître de sa capitale ne méritait pas le titre de monarque.

CHAPITRE XXII.

Incursion des alcaydes maures, et bataille de la Lopera.

Quoique Muley-Aben-Hassan eût recouvré un pouvoir sans partage dans la ville de Grenade, et que les alfaquis eussent déclaré par son ordre que Boabdil était un apostat, condamné par le Ciel à un malheur éternel, ce dernier ne laissait pas d'avoir encore des partisans dans les basses classes du peuple. En conséquence, toutes les fois que le vieux monarque faisait quelque acte qui déplaisait à la turbulente multitude, elle ne manquait pas de lui rappeler combien son pouvoir était peu solide, en criant : Vive Boabdil-el-Chico! Une longue expérience avait appris à Muley-Aben-Hassan quelle était l'inconstance du peuple qu'il gouvernait.

« Allah achbar! s'écria-t-il; Dieu est grand; mais une incursion heureuse dans le pays des incrédules rattachera plus de personnes à ma cause que mille textes du Koran, expliqués par dix mille alfaquis. »

A cette époque, le roi Ferdinand était occupé avec une grande partie de ses troupes à une expédition lointaine. Le moment était favorable pour faire une incursion, et Muley-Aben-Hassan jeta les yeux autour de lui pour trouver un chef qui pût la diriger. Ali-Atar, la terreur des frontières, le fléau de l'Andalousie, était mort; mais il y avait encore un autre vieux général presque aussi célèbre que lui dans la petite guerre. C'était le vieux Bexir, le rusé alcayde de Malaga; les gens qu'il avait sous ses ordres étaient précisément ce qu'il fallait pour une pareille expédition. La défaite signalée, et les pertes que les chevaliers espagnols avaient souffertes dans les montagnes de Malaga, avaient rempli les habitans d'orgueil et de confiance dans leurs forces; ils attribuaient à leur valeur une victoire qui n'avait été due qu'à la nature du terrain. Plusieurs d'entre eux portaient l'armure, et se pavanaient en public sur les chevaux des malheu-

reux chevaliers tués dans cette journée; ils les déployaient comme des trophées de la victoire dont ils se glorifiaient. A force de se vanter, ils en étaient venus à mépriser la chevalerie de l'Andalousie, et ils étaient impatiens de trouver l'occasion d'attaquer un pays défendu par de pareilles troupes. Muley-Aben-Hassan regarda ces dispositions comme favorables pour assurer le succès d'une incursion hardie. Il envoya donc l'ordre au vieux Bexir de rassembler ses troupes, d'y joindre certains guerriers d'élite des frontières, et d'aller porter le fer et la flamme jusque dans le cœur de l'Andalousie. Le rusé vieillard envoya aussitôt des émissaires chez les alcaydes des villes frontières, pour les engager à se réunir, chacun avec ses troupes, dans la ville de Ronda, qui touchait aux frontières chrétiennes.

Ronda était le plus terrible repaire de brigands maures qu'il y eût dans tout le pays. Elle était située au milieu de la sauvage Serrania, ou chaîne de montagnes du même nom, qui sont extraordinairement élevées, brisées et remplies de précipices; elle était construite sur un rocher presque isolé, qu'entourait une profonde vallée, ou plutôt un ravin

arrosé par la belle rivière appelée Rio-Verde. Les Maures de cette ville étaient les plus actifs, les plus robustes et les plus belliqueux de tous les montagnards; leurs enfans même tiraient de l'arbalète avec une justesse infaillible. Ils ne cessaient de harasser les riches plaines de l'Andalousie; leur ville abondait en dépouilles chrétiennes, et leurs profonds cachots étaient encombrés de captifs espagnols, qui soupiraient vainement après leur délivrance de cette imprenable forteresse. Telle était Ronda du temps des Maures, et jusqu'à nos jours elle a conservé quelques traces de son ancien caractère. Ses habitans sont encore les plus hardis, les plus féroces et les plus aventureux des montagnards de l'Andalousie, et la Serrania de Ronda est encore la retraite la plus dangereuse des bandits et des contrebandiers.

Hamet-Zeli, surnommé El Zegri, commandait à cette ville belliqueuse et à ses farouches habitans. Il était de la tribu des Zegris, et un des membres les plus fiers et les plus hardis de cette race guerrière. Il avait à son service, indépendamment des habitans de Ronda, une nombreuse légion de Maures africains. Ceux-ci étaient de la tribu des Gomeres, troupes

mercenaires, dont la chaleur du sang africain n'avait pas encore été tempérée par la douceur des mœurs espagnoles, et qui n'avaient d'autre occupation que de combattre. Le chef les tenait toujours bien armés et bien équipés. Les riches pâturages de la vallée de Ronda produisaient une race de chevaux célèbres par leur vigueur et leur rapidité. Aussi n'y avait-il pas de cavaliers mieux montés que la bande des Gomeres. Prompts à la marche, féroces à l'attaque, ils balayaient les plaines de l'Andalousie, semblables à un coup de vent parti des montagnes, et se retiraient avec la même rapidité, sans donner le temps de les poursuivre.

Rien ne contribuait plus à animer le courage des Maures de la frontière que l'idée d'une incursion. Les ordres de Bexir furent donc exécutés avec plaisir par les alcaydes des villes frontières, et, en fort peu de temps, il y eut quinze cents cavaliers et quatre mille fantassins, l'élite du pays des environs, rassemblés dans les murs de Ronda. Les habitans attendaient avec impatience les riches dépouilles de l'Andalousie, dont leurs portes ne tarderaient pas à être encombrées. Pendant toute la journée les rues retentirent du son des tym-

bales et des trompettes; les coursiers ardens frappaient la terre et hennissaient dans leurs écuries, comme s'ils eussent partagé l'impatience de leurs maîtres; et les captifs chrétiens soupirèrent au fond de leurs cachots, quand le bruit des divers préparatifs arriva de loin jusqu'à eux, et leur annonça qu'une nouvelle attaque allait avoir lieu contre leurs compatriotes.

L'armée des infidèles sortit pleine de courage, s'attendant à une expédition aisée et à un butin abondant. Les soldats s'encourageaient l'un l'autre dans leur mépris pour l'ennemi. Plusieurs d'entre les guerriers de Malaga, et quelques uns de ceux des villes frontières s'étaient décorés insolemment de l'armure des chevaliers chrétiens tués ou faits prisonniers dans le fameux massacre. Il y en avait qui montaient les chevaux andalous pris dans cette occasion.

Le rusé Bexir avait concerté ses plans si secrètement et avec tant de promptitude, que les villes chrétiennes de l'Andalousie n'eurent pas le moindre soupçon de l'orage qui se préparait dans les montagnes. La vaste étendue des rochers de la Serrania de Ronda formait comme

un écran qui leur dérobait les mouvemens de l'ennemi.

L'armée s'avança avec toute la rapidité que permettait la nature des montagnes. Elle était guidée par Hamet-el-Zegri, le fier alcayde de Ronda, qui connaissait tous les passages et tous les défilés. Pas un tambour, pas une cymbale, pas une trompette ne se faisait entendre. La guerre roulait comme le nuage qui s'amoncèle au sommet de la montagne, et du sein duquel la foudre doit bientôt éclater sur la plaine.

Quelque adroit que soit un général, il ne doit jamais se croire à l'abri d'une découverte; car les rochers ont des yeux, les arbres des oreilles, et les oiseaux des voix qui peuvent trahir les entreprises les plus secrètes. Le hasard voulut que six éclaireurs chrétiens errassent, à cette époque, sur les sauvages hauteurs de la Serrania de Ronda. Ils étaient de ces brigands sans frein qui infestent d'habitude les frontières des contrées belligérantes, et qui sont toujours prêts à se battre pour de l'argent ou à courir çà et là à la recherche du pillage. Les montagnes sauvages de l'Espagne ont de tout temps été remplies de vagabonds de cette espèce : soldats en temps de guerre, voleurs en

temps de paix, guides, escortes, contrebandiers et assassins, selon les circonstances qui se présentaient.

Mais dans cette occasion ces six maraudeurs furent des instrumens élus et sanctifiés par la bonté de leur cause. Ils s'étaient cachés dans les montagnes, afin de s'emparer de troupeaux ou de prisonniers maures, qui étaient également de bonne défaite dans les marchés chrétiens.

Ils venaient de monter sur un des rochers les plus élevés, et jetaient les regards autour d'eux comme des oiseaux de proie, prêts à s'élancer sur tout ce qui s'offrirait à eux dans la vallée, quand ils aperçurent l'armée des Maures sortant d'une gorge des montagnes. Ils l'épièrent en silence et la virent se déployer à leurs pieds, sous les étendards des diverses villes et les guidons des divers commandans. Ils errèrent autour d'elle dans sa marche, se portant tantôt sur un rocher, tantôt sur l'autre, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert la route qu'elle comptait prendre pour pénétrer sur le territoire chrétien. Ils se dispersèrent ensuite par les passages secrets des montagnes, chacun de leur côté, pour se rendre chez les alcaydes dif-

férens, afin de répandre au loin l'alarme et recevoir autant de récompenses différentes qu'ils étaient d'hommes.

L'un d'eux courut chez Luiz-Fernandez Puerto Carrero, le même vaillant alcayde qui avait repoussé Muley-Aben-Hassan de dessus les murs d'Alhama, et qui commandait alors à Ecija dans l'absence du maître de Saint-Jacques. D'autres donnèrent l'alarme dans la ville d'Utrera et dans d'autres places du voisinage.

Puerto Carrero était un chevalier d'une vigueur et d'une activité consommées. Il envoya sur-le-champ des courriers aux alcaydes des forteresses voisines, à Herman Carrello, capitaine d'une compagnie de la sainte Hermandad, et à certains chevaliers de l'ordre d'Alcantara. Puerto Carrero fut le premier à se mettre en campagne. Connaissant les manières de ces soldats des frontières, il fit servir à chacun de ses hommes un repas abondant, et leur recommanda de bien ferrer et bien panser leurs chevaux. Tout étant en ordre et tous les cœurs ardens pour le combat, il se mit à la recherche des Maures. Il n'avait qu'une poignée d'hommes, composée des commensaux de sa maison et des troupes de sa capitainerie; mais ils étaient bien

armés, bien montés et accoutumés aux alertes soudaines des frontières. C'étaient des hommes à qui le cri : « Aux armes, à cheval et en campagne! » inspirait en tout temps une brûlante ardeur.

Pendant que la partie septentrionale de l'Andalousie avait été ainsi avertie, un des éclaireurs s'était rendu en toute hâte dans le midi, vers la ville de Xérès, afin de donner l'alarme au vaillant marquis de Cadix. Quand le marquis apprit que le Maure avait passé la frontière, et que l'étendard de Malaga avançait, son cœur bondit de joie; car il se rappelait le massacre des montagnes, où ses vaillans frères avaient péri sous ses yeux. Les auteurs de sa calamité allaient se trouver à sa portée, et il se flattait que le jour de la vengeance était enfin arrivé.

Il se hâta de faire des levées parmi ses vassaux et parmi les habitans de Xérès, après quoi il partit à la tête de trois cents cavaliers et de deux cents fantassins, tous intrépides et brûlant de se venger.

En attendant, le vieux Bexir avait achevé sa marche, et, à ce qu'il croyait, sans avoir été aperçu. A travers les ouvertures des défilés il fit voir à ses soldats les fertiles plaines de l'An-

dalousie, et charma leurs yeux par la vue du pays qu'ils allaient ravager. Les féroces Gomères de Ronda furent remplis de joie à cet aspect; leurs coursiers même parurent lever l'oreille et respirer la brise en revoyant les lieux qu'ils avaient tant de fois parcourus.

Quand Bexir arriva à l'endroit où le défilé s'ouvre dans la plaine, il partagea ses forces en trois parties; l'une, composée d'infanterie et des hommes faiblement montés, fut laissée pour garder le passage; car il avait trop d'expérience de la guerre pour ne pas savoir combien il est important de s'assurer une retraite. La seconde fut mise en embuscade parmi les bosquets et les buissons qui garnissaient les bords de la rivière de Lopera. La troisième, consistant en cavalerie légère, fut envoyée en avant pour ravager la Campina ou grande plaine d'Utrera. Ce dernier corps était principalement composé des terribles Gomères de Ronda, montés sur les rapides chevaux élevés dans les montagnes. Il était commandé par le brave alcayde Hamet-el-Zegri, qui cherchait toujours à être le premier dans les expéditions.

Ne se doutant pas que les habitans des deux côtés du pays fussent avertis, et qu'ils arri-

vassent de tous côtés pour lui couper la retraite, cette troupe ardente continua à s'avancer jusqu'à ce qu'elle se trouvât à moins de deux lieues d'Utrera. Là elle se dispersa dans la plaine, chassant devant elle les troupeaux de bœufs et de moutons pour les pousser dans les montagnes.

Pendant que les soldats étaient ainsi épars dans toutes les directions, un détachement composé d'infanterie et de cavalerie, et venu d'Utrera, se présenta soudain devant eux. Les Maures se rallièrent par petites troupes, et essayèrent de se défendre; mais ils étaient sans chef, Hamet-el-Zegri s'était éloigné, ayant fait comme un faucon un grand détour pour chercher sa proie. Les maraudeurs ne tardèrent pas à plier et à s'enfuir vers l'embuscade postée sur les bords de la Lopera, vivement poursuivis par les hommes d'Utrera.

Quand ils arrivèrent à la Lopera, les Maures qui étaient cachés sortirent de leur retraite avec des cris furieux, et les fuyards, à qui ce renfort rendit le courage, se rallièrent et attaquèrent à leur tour ceux qui les poursuivaient. Les Chrétiens, quoique très-inférieurs en nombre, ne cédèrent pas le terrain. Leurs

lances furent bientôt rompues, et l'on en vint à se battre avec fureur à l'épée et au cimeterre. Les Chrétiens combattirent vaillamment, mais ils furent en grand danger d'être accablés. Le brave Hamet avait rassemblé quelques uns de ses hommes dispersés, et abandonnant sa proie il était accouru vers le lieu du combat. Sa petite troupe de cavaliers avait atteint la crête d'une éminence, quand tout à coup ils entendirent sonner la trompette dans une autre direction, et Luis-Fernandez Puerto Carrero se présenta avec ses troupes, et chargea le flanc des infidèles.

Les Maures furent étourdis en se voyant attaqués ainsi de différens côtés dans un pays qu'ils avaient cru prendre entièrement au dépourvu. Ils combattirent pendant quelque temps en désespérés, et résistèrent à une charge terrible des chevaliers d'Alcantara et des hommes de la sainte Hermandad. A la fin le vieux Bexir fut renversé de cheval, et fait prisonnier par Puerto Carrero, après quoi, toute la troupe prit la fuite. En se retirant, elle se sépara et se dirigea vers la montagne par deux chemins différens, jugeant que de cette façon elle embarrasserait l'ennemi; les Chrétiens étaient en trop petit nombre pour

pouvoir les imiter. Puerto Carrero tint ses soldats réunis, et poursuivit une des divisions ennemies, dont il fit un grand carnage. Ce combat eut lieu à la fontaine du Figuier, près de la Lopera : six cents cavaliers Maures furent tués, et plusieurs furent faits prisonniers. Ils laissèrent sur le champ de bataille beaucoup de dépouilles, avec lesquelles les chrétiens retournèrent chez eux en triomphe.

Le principal corps de l'ennemi s'était retiré par une route qui se dirigeait vers le midi, le long des bords de la Guadaleta. Quand il fut arrivé près de cette rivière, le bruit de la poursuite cessa de retentir aux oreilles des soldats. Ils s'arrêtèrent donc un moment pour respirer et pour se rafraîchir sur le bord de l'eau. Leurs forces étaient réduites à environ mille hommes de cavalerie et une multitude de fantassins en désordre. Pendant qu'ils étaient dispersés et en partie démontés, un nouvel orage vint fondre sur eux dans une direction opposée. C'était le marquis de Cadix à la tête de sa maison et des hommes de Xérès. Quand les guerriers chrétiens aperçurent les Maures, ils éprouvèrent une fureur extrême en voyant un grand nombre d'entre eux décorés de l'ar-

maure des chevaliers tués dans les montagnes de Malaga. Il y eut même quelques Espagnols qui reconnurent leurs propres armes qu'ils avaient jetées pendant leur fuite, afin de pouvoir plus facilement gravir les montagnes. Exaspérés à cette vue, ils s'élancèrent plutôt vers l'ennemi avec la férocité de tigres, qu'avec le courage et le sang-froid qui conviennent à des chevaliers. Chacun d'eux croyait venger la mort d'un parent ou laver sa propre honte. Le bon marquis lui-même vit un Maure vigoureux monté sur le cheval de son frère Beltran. Poussant à cet aspect un cri de rage et de douleur, il se jeta dans le plus épais des rangs ennemis, attaqua le Maure avec fureur, et l'eut bientôt renversé expirant sur la poussière.

Les Maures, déjà découragés, ne purent soutenir l'attaque d'hommes ainsi excités jusqu'à la fureur. Ils plièrent et prirent la fuite vers le défilé de la Serrania de Ronda, où le corps de réserve avait été porté pour assurer la retraite. Celui-ci les voyant arriver au grand galop, poursuivis par des bannières chrétiennes, et apercevant l'éclat des armes, crut que l'Andalousie entière était levée en masse et prit la fuite sans attendre l'attaque. La pour-

suite continua au milieu des ravins et des défilés; car les guerriers chrétiens, altérés de vengeance, ne montraient aucune pitié de l'ennemi.

Quand la poursuite fut terminée, le marquis de Cadix et ses guerriers se reposèrent sur les bords de la Guadaleta, et ils se partagèrent les dépouilles. Ils y trouvèrent de riches corselets, des casques et des armes, trophées que les Maures avaient emportés de la défaite des montagnes de Malaga. Plusieurs de ces objets furent rendus à leurs propriétaires; d'autres furent reconnus pour avoir appartenus à de nobles chevaliers tués ou faits prisonniers. Il y avait aussi plusieurs chevaux richement caparaçonnés, que les malheureux guerriers avaient fait caracoler fièrement en sortant d'Antequera. Ces souvenirs tempérèrent la joie des vainqueurs, et l'on vit plus d'un chevalier pleurer sur le casque ou sur le corselet de quelque compagnon d'armes chéri.

Le bon marquis de Cadix se reposait sous un arbre sur les bords du Guadaleta, quand le cheval qui avait appartenu à son frère Beltran lui fut amené. Il posa la main sur sa crinière et jeta un regard douloureux sur la selle vide;

sa poitrine se soulevait par la force de son émotion, ses lèvres tremblaient, il était pâle.

« *Ay de mi, mi hermano!* » (Hélas, mon frère!) Ce fut tout ce qu'il put dire; car la douleur d'un guerrier n'a pas beaucoup de paroles. Il regarda autour de lui le champ de bataille jonché de corps ennemis; et dans l'amertume de sa douleur, il se sentit consolé par l'idée que le trépas de son frère n'était pas resté sans vengeance.

CHAPITRE XXIII.

Retraite de Hamet-el-Zegri, alcayde de Ronda.

Le fier alcayde de Ronda, Hamet-el-Zegri avait parcouru toute la campina d'Utrera, moissonnant les troupeaux, quand il entendit retentir de loin le bruit de la guerre. Il n'avait avec lui qu'un petit nombre de ses Gomeres. Il vit de loin la déroute et la poursuite, et observa les cavaliers chrétiens courant à toute bride vers l'embuscade sur les bords de la Lopera. Hamet secoua la main d'un air de triomphe, en faisant signe à ses hommes de le suivre.

« Ces chiens de chrétiens sont à moi! » dit-il, en donnant de l'éperon pour tomber sur les derrières de l'ennemi.

La petite troupe qui suivit Hamet se composait à peine de trente chevaux. Ils traversèrent

la plaine, et arrivèrent à une éminence au moment où les forces de Puerto Carrero venaient de charger au son de la trompette le flanc de l'embuscade maure. Hamet observa la déroute de l'armée avec fureur et consternation. Il vit que la contrée envoyait de tous côtés ses légions contre eux, et reconnut qu'il n'y avait de sûreté que dans une fuite précipitée. Mais de quel côté fuir? Il y avait une armée entre lui et le défilé; toutes les forces des environs accouraient aux frontières; la route par laquelle il était arrivé était, sans aucun doute, occupée déjà tout entière par l'ennemi. Se retournant vivement vers sa troupe, il choisit un chrétien renégat, traître à sa religion et à son roi, et lui dit:

« Viens ici : tu connais tous les passages secrets de cette province. »

« Il est vrai, » répondit le renégat.

— « Connaîtrais-tu quelque route détournée, solitaire, qu'aucun voyageur ne parcourt, et qui nous permette de passer au milieu de ces troupes et de gagner la Serrania? »

— « J'en connais une; mais elle est semée de dangers, car elle traverse le cœur même du pays des chrétiens. »

« C'est bien, dit Hamet; plus elle est dangereuse en apparence, moins on nous soupçonnera de l'avoir prise. Écoute-moi donc bien. Reste à mes côtés. Tu vois cette bourse et ce cimeterre. Conduis-nous en sûreté par la route que tu viens d'indiquer jusqu'au défilé de la Sarrania, et cette bourse sera ta récompense. Si tu nous trahis; ce cimeterre te fendra en deux jusqu'à l'arçon de ta selle (1). »

Le renégat obéit en tremblant. Ils se détournèrent de la route directe des montagnes, et se dirigèrent vers le midi, du côté de Lebrixa, en passant par les chemins les plus solitaires, et à travers les profonds ravins et rambla dont le pays est coupé. C'était réellement une marche hardie. Ils entendaient souvent le son éloigné des trompettes ou le tocsin des villages, ce qui leur indiquait que la guerre continuait à exercer ses fureurs. Ils se cachaient pour lors dans des taillis et dans les lits desséchés des rivières jusqu'à ce que le danger fût passé, après quoi ils se remettaient en route. Hamet-el-Zegri gardait un profond silence; il tenait la main sur son cimeterre et les yeux attachés sur son guide, prêt à le sacrifier au premier signe de trahison.

(1) Cura de los Palacios, chap. 67.

La troupe suivait se mordant les lèvres de fureur, de ce qu'elle était obligée de se glisser ainsi en secret à travers un pays dans lequel elle était entrée pour le ravager.

Quand la nuit tomba, ils prirent des chemins plus praticables, en prenant garde néanmoins de s'approcher des villages et des hameaux, de peur d'être trahis par l'aboiement des chiens. Ce fut ainsi qu'à minuit ils passèrent près d'Arcos, traversèrent la Guadaleta, et effectuèrent leur retraite vers les montagnes. Le jour paraissait quand ils commencèrent à monter les sauvages défilés. Leurs camarades avaient été pourchassés par l'ennemi jusque dans ces mêmes lieux. Souvent ils voyaient les marques d'un combat et les restes affreux du carnage. Les rochers étaient teints de sang et jonchés de corps mutilés. L'alcayde de Ronda ne put retenir sa rage en voyant une foule de ses plus braves guerriers étendus sans mouvement et devenus la pâture des oiseaux de proie des montagnes. Parfois un Maure à demi nu sortait d'une caverne où il avait cherché un asile; car dans la retraite plusieurs des cavaliers avaient abandonné leurs chevaux et jeté leur armure, et étaient montés sur les rochers, où ils ne pou-

vaient être poursuivis par la cavalerie des chrétiens.

L'armée maure était sortie de Ronda au milieu des cris de joie et des acclamations, mais des accens de douleur retentirent seuls dans ces murs, quand l'alcayde y rentra avec les faibles restes de cette armée, sans bannière, sans trompette, pâles de fatigue et de faim. La nouvelle de leur désastre les avait précédés, portée par les fuyards de l'armée. Personne n'eut le courage d'adresser la parole au sévère Hamet-el-Zegri; car un nuage sombre obscurcissait son front.

Il semblait que le Ciel eût mesuré cette défaite de façon à ce qu'elle servît d'exacte rétribution aux maux infligés aux guerriers chrétiens dans les montagnes de Malaga. Elle fut aussi complète et aussi désastreuse. De la brillante troupe de chevaliers maures qui étaient descendus avec tant de confiance dans l'Andalousie, il n'en réchappa que deux cents. Les meilleures troupes de la frontière furent prises ou détruites; les garnisons des Maures furent affaiblies, et plusieurs alcaydes et chevaliers de noble race furent emmenés en captivité, et forcés de se racheter par des rançons considérables.

Cette journée reçut le nom de la bataille de la Lopera, et fut livrée le 17 septembre 1483. Ferdinand et Isabelle étaient à Vittoria, dans la Vieille-Castille, quand ils reçurent la nouvelle de cette victoire, et quand on vint leur présenter les étendards pris sur l'ennemi. Ils célébrèrent cet événement par des processions, des illuminations et d'autres réjouissances. Ferdinand envoya au marquis de Cadix l'habit royal qu'il avait porté ce jour là, et lui conféra, ainsi qu'à tous les héritiers de son titre, le droit de porter le manteau royal le jour de la Nativité de la sainte Vierge, en commémoration de cette victoire.

La reine Isabelle n'oublia pas, de son côté, les grands services rendus par don Luis-Fernandez Puerto Carrero. Indépendamment des éloges et des complimens qu'elle lui prodigua, elle envoya à sa femme la robe royale qu'elle avait portée ce même jour, afin que pendant toute sa vie elle pût s'en parer le jour anniversaire de cette bataille (1).

(1) Mariana, Abarca, Zurita, Pulgar, etc.

CHAPITRE XXIV.

Du noble et cérémonieux accueil fait à la cour au comte de Cabra et à l'alcayde de Los Donzelos.

Nous avons omis de parler en son temps de l'accueil distingué fait au comte de Cabra et à son neveu l'alcayde de Los Donzelos, à la noble et cérémonieuse cour de Castille, en récompense de la prise du roi maure Boabdil.

La cour se tenait pour lors dans l'ancien palais maure de la ville de Cordoue, et le cérémonial fut arrangé par le vénérable prélat don Pedro Gonzalez de Mendoza, évêque de Tolède et grand cardinal d'Espagne.

Ce fut le mercredi quatorze d'octobre que le brave comte de Cabra, ainsi qu'il en avait été convenu, parut à la porte de Cordoue. Il y fut

reçu par le grand cardinal, par le duc de Villa-Hermosa, frère naturel du roi, et par plusieurs des principaux grands et prélats du royaume. Cet illustre cortége l'accompagna jusqu'au palais, aux sons d'une musique triomphante et guerrière, et aux acclamations d'une prodigieuse multitude.

Quand le comte arriva en présence des souverains, qui étaient assis sous un dais, ils se levèrent tous deux. Le roi s'avança de cinq pas vers le comte, qui s'agenouilla et baisa la main de sa majesté; mais le roi ne voulut pas le recevoir comme un simple vassal; il l'embrassa avec la cordialité la plus affectueuse. La reine s'avança aussi de deux pas, et reçut le comte d'un air de douceur et d'affabilité sans égale. Après qu'il eut baisé sa main, le roi et la reine remontèrent sur leur trône; des carreaux furent apportés, et ils prièrent le noble comte de S'ASSEOIR EN LEUR PRÉSENCE ! Privilége extraordinaire, qui mérite bien sans doute que l'on combatte pour l'obtenir.

Le comte prit place à peu de distance du roi : près de lui, étaient assis, d'abord le duc de Najera, puis l'évêque de Palencia, le comte d'Aguilar, le comte de Luna, et don Guttière de

Cardenas, le plus ancien des commandeurs de Léon.

Du côté de la reine, étaient assis le grand cardinal d'Espagne, le duc de Villa-Hermosa, le comte de Monte-Rey, et les évêques de Jaën et de Cuença, dans l'ordre que nous venons de les nommer. Une indisposition empêcha l'infante Isabelle d'assister à cette cérémonie.

Une musique joyeuse retentit alors dans la magnifique salle; vingt dames de la suite de la reine entrèrent, somptueusement vêtues; vingt jeunes cavaliers, dans un costume galant et gai, se présentèrent à leur tour : chacun d'eux prit une danseuse, et ils commencèrent une danse grave. La cour regardait ce spectacle avec une dignité convenable.

Quand la danse fut terminée, le roi et la reine se levèrent pour aller souper, et renvoyèrent le comte avec les discours les plus gracieux. Accompagné de tous les seigneurs présens, il se rendit au palais du grand cardinal, où il prit part à un superbe banquet.

La samedi suivant, l'alcayde de Los Donzelos fut également reçu avec de grands honneurs; mais les cérémonies furent arrangées de manière à offrir un degré de dignité de moins que

celles qui avaient eu lieu pour son oncle, ce dernier étant regardé comme le principal acteur dans ce grand exploit. Ainsi le grand cardinal et le duc de Villa-Hermosa n'allèrent point au devant de lui jusqu'à la porte de la ville; mais ils le reçurent au palais, et firent la conversation jusqu'à ce que les souverains le fissent appeler.

Quand l'alcayde de Los Donzelos entra dans la salle d'audience, le roi et la reine se levèrent de leurs fauteuils; mais, sans s'avancer, ils l'embrassèrent gracieusement, et lui dirent de s'asseoir à côté du comte de Cabra.

L'infante Isabelle fut présente à cette réception, et prit place à côté de la reine. Quand toute la cour fut assise, la musique se fit entendre comme la fois précédente, et les vingt dames parurent, richement habillées, mais d'une manière différente. Elles dansèrent, et l'infante Isabelle, choisissant pour partenaire une jeune demoiselle portugaise, prit part à la danse. Quand elle fut terminée, le roi et la reine renvoyèrent l'alcayde de Los Donzelos avec une grande courtoisie.

Certes nous ne pouvons assez admirer la sage mesure que la cour castillane savait mettre

dans la distribution de ses honneurs et de ses récompenses, au moyen de quoi chaque sourire, chaque geste, chaque parole des souverains a une valeur certaine, et arrive sans mélange jusqu'aux cœurs de leurs sujets pour les remplir de joie. C'est un exemple que tous les monarques devraient étudier; car ils ne sont que trop portés à distribuer les honneurs avec une capricieuse négligence qui leur ôte tout leur prix.

Le dimanche suivant, le comte de Cabra et l'alcayde de Los Donzelos furent invités à souper avec les souverains. La cour se composa ce soir là de toute la plus haute noblesse; elle était vêtue avec cette splendeur et cette magnificence pour laquelle les seigneurs espagnols étaient à cette époque si renommés.

Avant le souper, il y eut une danse grave et cérémonieuse, telle qu'il convenait à la dignité d'une cour si auguste. Le roi donna la main à la reine avec grâce et gravité; le comte de Cabra eut l'honneur de danser avec l'infante Isabelle, et l'alcayde de Los Donzelos avec une fille du marquis d'Astorga.

La danse terminée, la société se rendit au souper, qui était dressé dans une partie élevée

du salon. Là, à la vue de toute la cour, le comte de Cabra et l'alcayde de Los Donzelos soupèrent à la même table que le roi, la reine et l'infante. La famille royale fut servie par le marquis de Villena. L'échanson du roi fut son neveu, Fadrique de Tolède, fils du duc d'Albe. Don Alonzo d'Estaniga eut l'honneur de remplir le même office auprès de la reine, et Tello de Aguilar auprès de l'infante. D'autres chevaliers de rang et de distinction servirent le comte et l'alcayde de Los Donzelos. A une heure, les deux convives distingués furent renvoyés par les souverains avec les discours les plus courtois (1).

Tels furent les grands honneurs rendus à ces célèbres chevaliers par notre illustre et cérémonieuse cour. Mais la reconnaissance des souverains ne se borna pas là. Peu de jours après, ils leur accordèrent des revenus considérables en viager, et d'autres qui devaient passer à leurs héritiers, avec le privilége pour eux et

(1) Les détails donnés ici par le frère Antonio Agapida de ce cérémonial si caractéristique de l'ancienne cour espagnole, s'accordent presque en tout point avec un ancien manuscrit tiré de la chronique du curé de los Palacios et d'autres anciens écrivains espagnols.

leurs descendans, de faire précéder leur nom du titre de don. Ils ajoutèrent en outre à leurs armes *un quartier portant de gueules à une tête de maure au naturel de sable, couronnée et colletée d'or; l'écusson entouré de vingt-deux bannières.* Leurs descendans des maisons de Cabra et de Cordoue continuèrent à porter ces armes en mémoire de la victoire de Lucena et de la prise de Boabdil-el-Chico.

CHAPITRE XXV.

Comment le marquis de Cadix forma le projet de surprendre Zahara, et quel fut le résultat de son entreprise.

Le vaillant Rodrigue Ponce de Léon était un des généraux les plus vigilans. Il avait à son service un grand nombre de Maures convertis qu'il payait pour lui servir d'adalidas ou de guides armés. Ces demi-chrétiens lui étaient d'une grande utilité pour lui procurer les renseignemens dont il avait besoin. Profitant de leur connaissance des usages et de la langue des Maures ils pénétraient dans le pays ennemi, erraient autour des châteaux et des forteresses, examinaient l'état des remparts, des portes et des tours; la force des garnisons, et le plus ou moins de vigilance des divers commandans.

Ils rendaient de tout cela un compte exact au marquis, qui par ce moyen était instruit de la situation de toutes les forteresses des frontières, et savait les momens où l'on pouvait les attaquer avec le plus d'avantage. Indépendamment des diverses villes sur lesquelles s'étendait son pouvoir féodal, il avait toujours autour de lui une force armée prête à se mettre en campagne. Une foule innombrable de serviteurs étaient ses commensaux; ils bravaient pour lui les dangers et la mort sans jamais demander quel était l'ennemi qu'ils étaient obligés de combattre. Les arsenaux de son château étaient remplis de casques, de cuirasses, d'armes de toute espèce, toujours en état de servir, et ses écuries renfermaient des chevaux qui ne craignaient pas les routes escarpées des montagnes.

Le marquis savait que la défaite que les Maures avaient éprouvée sur les bords de la Lopera avait affaibli toute leur frontière: car plusieurs de leurs châteaux et forteresses avaient perdu leurs alcaydes et leurs meilleures troupes. Il envoya donc ses éclaireurs pour découvrir de quel côté on pourrait porter le coup le plus sensible, et ils revinrent bientôt lui dire

que Zahara n'avait qu'une faible garnison et manquait de provisions.

C'était cette même forteresse que Muley-Aben-Hassan avait enlevée par un coup de main deux ans auparavant, et dont la prise avait été le premier signal de cette guerre mémorable. Depuis cette époque, Zahara avait toujours été une épine au pied des habitans de l'Andalousie. Tous les chrétiens avaient été emmenés en captivité, et l'on n'avait pas remplacé la population civile de cette place. Il ne s'y trouvait ni femmes ni enfans. Les Maures ne la regardaient que comme un poste militaire, commandant un des passages les plus importans des montagnes, et où leurs maraudeurs pouvaient se retirer en sûreté. Le marquis se sentit le cœur animé par l'idée de reprendre cette forteresse pour ses souverains, et d'arracher au vieux roi maure ce trophée si vanté de sa prouesse.

Il envoya d'après cela des lettres au brave Luis-Fernandez Puerto Carrero, qui s'était distingué dans la dernière victoire, ainsi qu'à Juan Almaraz, capitaine des hommes d'armes de la sainte Hermandad, pour les instruire de ses desseins, et pour les inviter à venir le re-

joindre avec leurs forces sur les bords de la Guadaleta.

Ce fut le jour des glorieux apôtres saint Simon, saint Jude, le 28 octobre de l'an de grâce 1483, que cette troupe choisie de soldats chrétiens s'assembla d'une manière soudaine et secrète au lieu indiqué. Leurs forces réunies se montaient à six cents cavaliers et quinze cents fantassins. Le lieu du rendez-vous était l'entrée du défilé qui conduisait à Zahara. Cette ville antique, célèbre dans les guerres des Maures, est située dans un des passages les plus difficiles de la serrania de Ronda. Elle est construite autour d'une montagne de forme conique, au sommet de laquelle se trouve un château fort. Le pays des environs est coupé par de profonds ravins ou barranca, dont quelques uns arrivent jusqu'au pied des remparts. Pendant long-temps on avait regardé la place comme imprenable; mais les remparts des villes les plus fortes ont leurs côtés faibles, comme la vertu des saints lorsqu'ils se fient trop à eux-mêmes.

Le marquis de Cadix s'avança avec sa petite armée dans le milieu de la nuit; il monta en silence les hauts et sombres défilés des monta-

gnes, et se glissa par les ravins qui s'étendaient jusqu'aux murs de la ville. Son approche fut si calme que les sentinelles maures qui gardaient les remparts n'entendirent pas le son d'une voix, pas le bruit d'un pied. Le marquis était accompagné de son vieil escalador Ortega de Prado, qui s'était distingué à l'assaut d'Alhama. Ce hardi vétéran s'était posté avec dix hommes munis d'échelles dans une cavité formée par les rochers, et tout près des remparts. A quelque distance de là, soixante-dix hommes étaient cachés dans un ravin, afin de pouvoir au besoin venir à son secours après qu'il aurait attaché ses échelles. Le reste des troupes était à couvert sous un autre ravin, par lequel on pouvait approcher de la porte de la place. Un adalide adroit et rusé, qui connaissait bien les lieux, fut chargé de donner des signaux, et fut placé de manière qu'il pouvait être vu par les divers détachemens en embuscade, mais qu'il demeurait caché à la garnison.

Le reste de la nuit se passa dans un profond repos. On pouvait entendre les sentinelles des Maures se promener tranquillement sur les remparts dans la plus parfaite sécurité. Le jour parut, et le soleil levant commença à

éclairer les sommets en pics de la serrania de Ronda. La vue des sentinelles s'étendit sur un pays sauvage et montagneux, mais paisible, où pas un être humain ne remuait. Elles se doutaient peu des maux qui allaient sortir de chaque ravin, de chaque caverne dont elles étaient entourées. Ne craignant aucune surprise en plein jour, la plus grande partie des soldats abandonnèrent les remparts et les tours, et descendirent dans la ville.

Par l'ordre du marquis, un petit corps de cavalerie légère passa le long de la vallée, et tournant autour d'une pointe de rocher se montra tout à coup devant la ville. Il avança au galop jusqu'auprès des portes, comme pour braver la garnison et la défier de sortir. Les Maures ne se firent pas attendre. Environ soixante-dix cavaliers et un nombre plus considérable de fantassins, qui avaient gardé les remparts, sortirent avec impétuosité de la ville, ne doutant pas que ces insolens maraudeurs ne devinssent pour eux une proie facile. Les cavaliers chrétiens s'enfuirent dans le ravin; les Maures les poursuivirent jusqu'au bas de la montagne, et ne s'arrêtèrent que quand ils entendirent par derrière des cris et un grand tumulte. Regar-

dant autour d'eux, ils virent que la ville était attaquée, et que des soldats escaladaient les remparts l'épée à la main. Ils firent aussitôt volte-face, et galopèrent à toute bride vers la porte. Le marquis de Cadix et Luis-Fernandez Puerto Carrero s'élancèrent de leur embuscade, et s'efforcèrent de leur couper la retraite; mais les Maures réussirent à rentrer dans la place.

Pendant que Puerto Carrero attaquait la porte, le marquis piqua des deux pour aller soutenir Ortega de Prado et les escaladeurs. Il arriva dans un moment d'imminent péril. La troupe était assaillie par cinquante maures armés de cuirasses et de lances, qui étaient sur le point de les précipiter du haut des remparts. Le marquis sauta à bas de son cheval, monta sur une échelle l'épée à la main, suivi de plusieurs de ses soldats, et attaqua vigoureusement l'ennemi (1). Celui-ci fut bientôt obligé d'abandonner les remparts, de sorte que les tours et les portes demeurèrent dans la possession des Chrétiens. Les Maures se défendirent pendant quelques minutes dans les rues; mais ne tardèrent pas à se refugier dans le château,

(1) Cura de los Palacios, chap. 68.

dont les murailles étaient fortes et leur offraient une protection suffisante jusqu'au moment où ils recevraient du secours. Le marquis n'avait aucun désir de faire un siége en règle, et il ne possédait pas du reste des provisions suffisantes pour pouvoir s'embarrasser d'un grand nombre de prisonniers. Il accorda en conséquence à la garnison les conditions les plus avantageuses. Elle obtint la permission, après avoir déposé les armes, de se retirer avec autant d'effets qu'elle en pourrait porter, et il fut convenu qu'elle serait embarquée pour la Barbarie. Le marquis ne quitta la place que lorsque la ville et le château furent mis dans un état de défense respectable et munis d'une forte garnison.

Ce fut ainsi que Zahara retourna dans les mains des Chrétiens, à la grande confusion du vieux Muley-Aben-Hassan, qui, après avoir été puni pour les violences dont il s'était rendu coupable, en perdit encore les fruits. Les souverains castillans éprouvèrent tant de satisfaction de cet exploit du vaillant Ponce de Léon, qu'ils l'autorisèrent à porter à l'avenir les titres de duc de Cadix et marquis de Zahara; mais ce guerrier était si fier du premier titre dans lequel il

s'était illustré, qu'il ne signa jamais autrement que le marquis-duc de Cadix. Jugeant que nos lecteurs partageront sa prédilection, nous continuerons à lui donner son ancien titre.

CHAPITRE XXVI.

De la forteresse d'Alhama, et de la sagesse avec laquelle elle était gouvernée par le comte de Tendilla.

Il arrive quelquefois que le Ciel parle par la bouche même des faux prophètes pour la confusion des méchans. La reprise de la forteresse de Zahara vérifia en quelque façon la prédiction du santon de Grenade, qui avait dit que les ruines de Zahara retomberaient sur la tête des infidèles.

Pour mettre le comble à la honte et à la confusion des Maures, cette place leur fut enlevée par surprise en plein jour. Quel contraste entre la négligence de l'alcayde qui y commandait,

et la vigilance du gouverneur chrétien d'Alhama, de cette ville que les Espagnols avaient prise pour se venger de la perte de Zahara!

Le poste important d'Alhama était à cette époque confié par le roi Ferdinand à don Diego Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, chevalier de noble race, frère du grand cardinal d'Espagne. Ses instructions portaient qu'il devait non-seulement défendre la place qu'il commandait, mais encore faire des sorties et dévaster le pays des environs. La position de sa forteresse était critique. Elle n'était qu'à sept lieues de Grenade, et à peu de distance de la belliqueuse ville de Loxa. Sa situation était dans le sein des montagnes, d'où elle dominait sur la grande route de Malaga et sur une perspective étendue le long de la Vega. Placée ainsi au cœur du pays ennemi, entourée de troupes toujours prêtes à l'assaillir, dans une contrée riche de butin, le devoir d'un chevalier était de rester toujours sur le qui-vive. Le comte était d'ailleurs un vieux guerrier plein d'expérience, un officier prudent et rusé, et un commandant d'une promptitude et d'une fertilité extraordinaire en expédiens.

Lorsqu'il prit en main le gouvernement de

la place, il n'y trouva qu'une garnison de mille hommes, tant infanterie que cavalerie. C'étaient du reste des troupes vigoureuses et accoutumées à la rude guerre des montagnes, mais téméraires et indisciplinées, comme le sont trop souvent les soldats qui se livrent à la maraude. Ils se battaient avec acharnement pour arracher le butin, après quoi ils le dissipaient follement au jeu ou dans de licencieuses orgies. Quand le comte arriva dans la ville, Alhama était remplie de colporteurs, de filous et de vagabonds de toute espèce, qui cherchaient à profiter des vices et de la folie de la garnison. Les soldats jouaient et dansaient dans les rues, bien plus qu'ils ne se tenaient en faction sur les remparts; on n'entendait, depuis le matin jusqu'au soir, que le bruit des disputes occasionées par les *naypes* (cartes) et les dés, mêlés au son des bolero et des fandango, au ronflement des guittares et au claquement des castagnettes; le tout interrompu par des querelles qui souvent devenaient sanglantes.

Le comte de Tendilla ne négligea aucun effort pour réformer ces excès. Il savait que le relâchement des mœurs est presque toujours accompagné de l'oubli des devoirs; et, dans la

situation où se trouvait sa forteresse, le moindre défaut de discipline pouvait avoir les suites les plus funestes.

« Nous n'avons, dit-il, qu'une poignée d'hommes. Il est indispensable, d'après cela, que chacun de nous soit un héros. »

Il s'efforça donc de réveiller une noble ambition dans le cœur de ses soldats, et de leur inspirer les grands principes de la chevalerie.

« Une guerre juste par elle-même, observait-il, devient souvent perverse et désastreuse par la manière dont elle est conduite; car la justice d'une cause ne suffit pas pour sanctionner l'emploi de moyens iniques, et le défaut d'ordre et de subordination parmi les troupes, entraîne la ruine et la disgrâce sur les plans les mieux concertés. »

Le comte de Tendilla était le miroir de la chevalerie chrétienne : il était prudent, sobre, chaste, dévot, et pénétré de l'esprit de sa cause. Il travaillait sans cesse, et avec zèle, pour la gloire de la Foi, et pour la prospérité de leurs majestés très-catholiques; quant aux infidèles, il ressentait pour eux une pure et sainte haine. Ce digne chevalier ne souffrait parmi ses soldats ni oisiveté, ni tumulte, ni débauche, ni

outrage d'aucune espèce. Il les tenait constamment exercés aux armes ainsi qu'au manége, et prêts à se mettre en campagne au premier signal. Il ne souffrait pas que le son du luth, de la harpe ou des chansons, portant à la mollesse, se fît entendre dans la ville. La seule musique qu'il y souffrît, était le roulement des tambours et le retentissement éclatant des trompettes, qui remplissaient l'ame de passions guerrières. Tous les troubadours errans, colporteurs fripons et femmes de mauvaise vie furent chassés d'Alhama au bruit des tambours. Il introduisit à leur place de saints religieux, qui devaient animer les soldats par leurs exhortations, leurs prières et le plain-chant, afin de les exciter à combattre avec ardeur pour la Foi. Les jeux de hasard furent tous défendus, excepté le jeu de la guerre, qu'il travaillait à rendre un jeu certain. Le Ciel sourit aux efforts de ce vertueux chevalier. Ses soldats devinrent des guerriers accomplis, et la terreur des Maures. Le pieux comte ne faisait jamais une sortie sans s'être confessé et sans avoir reçu la communion, et il obligeait ses hommes à l'imiter. Leurs drapeaux furent bénis par les saints religieux qu'il avait fait venir à Alhama, et de cette façon le

succès fut assuré à sa cause, et il fut mis en état de dévaster le pays des payens.

La position élevée de la forteresse d'Alhama faisait qu'elle dominait sur une grande partie de la fertile Vega, arrosée par le Cazin et le Xenil. Le comte faisait de fréquentes sorties, dans lesquelles il enlevait les troupeaux dans les plaines, les laboureurs à leurs charrues, les convois sur la route. Aussi les Maures en vinrent-ils à dire qu'un hanneton ne pouvait pas voler ou ramper dans la Vega, sans que le comte de Tendilla ne s'en aperçût. Les paysans furent obligés, d'après cela, de se réfugier dans les tours et dans les hameaux fortifiés, où ils renfermaient leur bétail, emmagasinaient leurs grains, et logeaient leurs femmes et leurs enfans. Mais ils ne se trouvèrent pas même là en sûreté. Le comte livrait des assauts à ces rustiques forteresses, et y portait le fer et la flamme; il emmenait les habitans en captivité; enlevait le blé, l'huile, la soie et les troupeaux qu'il y trouvait, et abandonnait ensuite leurs ruines fumantes, que les citoyens de Grenade pouvaient apercevoir du sein même de leur capitale.

C'était, sans contredit, un aspect plein de

charmes de voir le pieux chevalier et ses soldats revenir d'une de ces croisades, laissant derrière eux le pays des infidèles brûlé et ravagé. Une longue file de mulets et d'ânes étaient chargés de dépouilles, et suivis d'une foule de Maures captifs, hommes, femmes et enfans; puis venaient de nombreux troupeaux de bœufs superbes, de vaches mugissantes et de moutons bêlans. Ce cortége, poussé par les soldats, montait en serpentant les hauteurs escarpées qui conduisaient aux portes d'Alhama, dont la garnison s'enrichissait ainsi aux dépens du beau pays des infidèles. Le pieux comte n'oubliait pas non plus les religieux dont les prières attiraient le succès sur ses entreprises. Une part considérable du butin était toujours réservée pour l'Église, et les bons pères ne manquaient pas de se trouver aux portes de la ville pour recevoir la portion qui leur était destinée. Indépendamment de cela, le comte faisait encore des offrandes dans les momens de péril ou à la veille d'une expédition, et les chapelles d'Alhama resplendissaient de calices, de crucifix et d'autres dons précieux faits par le dévot chevalier.

Les talens militaires joints à la piété de ce gou-

verneur le rendirent si terrible aux ennemis, que les paysans maures n'osaient s'éloigner à plus d'une lieue de Grenade ou de Loxa pour travailler dans les champs, sans courir le risque d'être emmenés en captivité. Le peuple de Grenade se plaignit hautement de ce que Muley-Aben-Hassan laissait insulter ainsi ses États, et demanda que l'on prît des moyens pour tenir ce hardi maraudeur renfermé dans sa forteresse. Le vieux monarque fut piqué par ces remontrances. Il envoya de forts détachemens de cavalerie pour protéger la campagne, pendant que les paysans se livraient aux travaux de l'agriculture. Ces cavaliers formaient des patrouilles formidables dans les environs d'Alhama, et surveillaient si exactement les portes, que les Chrétiens ne purent plus faire de sorties sans courir le risque d'être vus et attaqués.

Dans le temps qu'Alhama était pour ainsi dire bloquée par cette cavalerie mauresque, les habitans furent réveillés une nuit par un bruit épouvantable qui ébranla la forteresse jusque dans ses fondemens. La garnison courut aux armes, croyant que c'était l'ennemi qui venait la surprendre; mais on découvrit que cette alarme n'avait été occasionée que par la chute

d'une partie du rempart minée par les pluies, et qui, en tombant, avait laissé une large ouverture du côté de la plaine.

Le comte de Tendilla éprouva pendant quelque temps de vives inquiétudes. Si cette brèche était découverte par la cavalerie ennemie, elle ne manquerait pas de soulever le pays. Grenade et Loxa enverraient contre la place des forces irrésistibles, et qui trouveraient les remparts tout préparés pour un assaut. Dans ce terrible moment le comte déploya son talent connu pour les expédiens. Il ordonna de tendre au-devant de la brèche une quantité de toile qu'il fit peindre de la couleur des pierres et découper en créneaux, de façon que de loin elle semblait faire partie des murs. Derrière cet abri il plaça des ouvriers qu'il fit travailler jour et nuit pour réparer le dommage. Il fut défendu à qui que ce fût de quitter la ville, afin que les Maures ne reçussent aucun avis de la situation dans laquelle elle se trouvait. Des escadrons de troupes légères furent vus dans la plaine, mais aucun n'approcha suffisamment pour découvrir la ruse; en sorte qu'au bout de quelques jours le rempart fut reconstruit plus solidement que jamais.

Voici un autre exemple de l'imagination fertile de ce vieux guerrier. Il arriva une fois que ce pieux chevalier manqua d'or et d'argent pour acquitter la solde de ses troupes; les soldats commençaient à murmurer, parce qu'ils n'avaient pas de quoi acheter aux habitans de la ville les objets dont ils avaient besoin. Que fit dans cet embarras l'habile commandant? Il prit plusieurs morceaux de papier sur lesquels il écrivit des sommes grandes ou petites, selon les divers paiemens qu'il avait à faire; il les signa de sa propre main, et les donna aux soldats pour gage de leur solde. Comment, direz-vous, payer des soldats avec des morceaux de papier! Sans doute, et je vous réponds qu'ils furent bien payés, ainsi que je vais le montrer tout-à-l'heure; car le bon gouverneur publia une proclamation par laquelle il ordonna aux habitans d'Alhama de prendre ces morceaux de papier en paiement pour la somme qu'ils indiquaient, promettant de les échanger plus tard contre de l'or et de l'argent, et menaçant d'une peine sévère ceux qui les refuseraient. Le peuple qui avait toute confiance en sa parole, et qui ne doutait pas qu'il ne remplît sa promesse, prit sans difficulté ou plainte ces singuliers morceaux de papier.

Ce fut ainsi que, par une sorte d'alchimie subtile et très-miraculeuse, ce pieux chevalier changea en or précieux un papier sans valeur, et fit abonder l'argent parmi ses soldats naguère si pauvres.

Il n'est que juste d'ajouter que le comte de Tendilla racheta ces gages, ainsi qu'il convenait à un loyal chevalier; et c'est là le premier exemple de papier-monnoie dont la découverte a depuis répandu d'incalculables trésors sur la partie civilisée de la terre.

CHAPITRE XXVII.

Incursion des chevaliers chrétiens sur le territoire des Maures.

Les chevaliers chrétiens qui avaient survécu au mémorable massacre des montagnes de Malaga, bien qu'ils eussent déjà, dans différentes occasions, vengé la mort de leurs camarades, ne pouvaient encore oublier l'horreur et l'humiliation de leur défaite. Rien ne pouvait les satisfaire qu'une seconde expédition du même genre, dans laquelle ils porteraient le fer et le feu dans une partie considérable du territoire des Maures, et laisseraient à ces mêmes régions qui avaient triomphé de leur désastre des monumens noirs et brûlans de leur vengeance. Leurs désirs s'accordaient avec la politique du roi, qui désirait dévaster le pays et détruire les

ressources de l'ennemi. On leur donna en conséquence toute l'assistance dont ils avaient besoin pour assurer le succès de leur entreprise.

Dans le printemps de l'année 1484, l'antique ville d'Antequera retentit de nouveau du bruit des armes. Une foule de ces mêmes chevaliers qui, l'année précédente, s'y étaient rassemblés avec tant d'éclat, reparurent dans la ville avec leurs soldats brillans d'acier; mais leurs fronts étaient plus rembrunis que la première fois; car ils se rappelaient les amis qu'ils avaient perdus et dont ils voulaient venger le trépas.

En fort peu de temps, une armée d'élite de six mille chevaux et de douze mille fantassins se trouva rassemblée à Antequera. Elle se composait de la fleur de la chevalerie espagnole, de troupes de divers ordres religieux et militaires, et de celles de la sainte Hermandad.

Toutes les précautions avaient été prises pour que cette armée fût pourvue de tout ce dont elle aurait besoin pendant sa vaste et périlleuse expédition. De nombreux chirurgiens l'accompagnèrent. Ils devaient soigner gratuitement les malades et les blessés; la reine s'était chargée de payer leurs services. Isabelle, dont l'humanité était fort ingénieuse, avait aussi procuré six

tentes spacieuses, garnies de lits et de tout ce qui pouvait être utile ou agréable aux malades. On continua, après cela, à s'en servir dans toutes les grandes expéditions qui eurent lieu dans le cours de cette guerre, et elles reçurent le nom de l'Hôpital de la Reine. C'est là le premier exemple du service des hôpitaux ambulans.

Ainsi préparés de tout point, les chevaliers sortirent d'Antequera dans un ordre à la fois magnifique et terrible, mais avec moins de confiance orgueilleuse et de vaine ostentation que lors de leur première expédition. Voici quel fut le rang des divers corps de l'armée.

Don Alonze d'Aguilar menait l'avant-garde, accompagné de don Diego Fernandez de Cordoue, alcayde de los Donzelos, et de Luis-Fernandez Puerto Carrero, comte de Palma, avec les troupes de leurs maisons. Ceux-ci étaient suivis de Juan de Merlo, de Juan d'Almara, et de Carlos de Biezman, de la sainte Hermandad, avec les hommes d'armes de leurs capitaineries.

La seconde division était commandée par le marquis de Cadix et le maître de Saint-Jacques, avec les chevaliers de Saint-Jacques et les troupes de la maison de Ponce de Léon. Avec eux

marchait aussi le plus ancien des commandeurs de Calatrava, avec les chevaliers de cet ordre, et plusieurs autres chevaliers et leur suite.

L'aile droite de cette seconde division était conduite par Gonzalve de Cordoue, célèbre plus tard sous le nom du grand capitaine d'Espagne, et l'aile gauche par Diego Lopez d'Avila. Ils étaient accompagnés de plusieurs chevaliers et de quelques capitaines de la sainte Hermandad, avec leurs hommes d'armes.

Le duc de Medina-Sidonia et le comte de Cabra commandaient la troisième division, avec les troupes de leurs maisons respectives. Ils avaient avec eux d'autres commandans célèbres avec leurs forces.

L'arrière-garde se composait du plus ancien commandeur et des chevaliers d'Alcantara, suivis de la chevalerie andalousienne de Xérès, d'Ecija et de Carmona.

Telle fut l'armée qui sortit d'Antequera pour entreprendre une des plus terribles *tala* ou incursions qui jamais aient dévasté le royaume de Grenade.

Elle pénétra sur le territoire des Maures par la route d'Alora, détruisant dans sa marche les champs de blé, les vignobles, les vergers et

les plants d'oliviers dont cette ville est entourée. Elle suivit après cela les riches vallées et les fertiles collines de Coïn, de Cazaraboncla, d'Almexia et de Cartama. Il suffit de dix jours pour changer ces fertiles régions en un désert fumant et terrible à voir. De là, elle continua sa marche lente et destructive, semblable à la lave qui descend d'un volcan, par les régions de Pupiana et d'Alhendin, jusqu'à la Vega de Malaga, dévastant les bosquets d'oliviers et d'amandiers, les blés, les vignes, et tout ce qui offrait la moindre trace de verdure. Les habitans de quelques unes de ces villes intercédèrent, mais en vain, pour leurs champs, offrant de remettre en liberté tous leurs captifs chrétiens. Une partie de l'armée bloquait les villes, pendant qu'une autre partie ravageait le pays des environs. Parfois les Maures au désespoir faisaient des sorties pour défendre leurs propriétés, mais ils étaient toujours obligés de rentrer dans l'enceinte de leurs murailles, après une perte considérable et l'incendie de leurs faubourgs. C'était, pendant la nuit, un spectacle terrible de voir les larges colonnes de fumée noire, mêlée de flammes rougeâtres, qui s'élevaient des maisons en feu, tandis que les

femmes désolées parcouraient les remparts, en se tordant les mains et en poussant des cris de désespoir pour la perte de leurs demeures.

En arrivant sur le rivage de la mer, l'armée exterminatrice trouva des vaisseaux chargés de toutes sortes de munitions de guerre et de bouche, qu'on lui envoyait de Séville et de Xérès. Elle fut mise par là en état de poursuivre sa carrière destructive. Comme elle s'approchait du voisinage de Malaga, elle fut attaquée avec bravoure par les Maures de cette ville, et on se battit pendant une journée tout entière; mais pendant que le gros de l'armée tenait tête à l'ennemi, le reste ravageait la Vega, et détruisait tous les moulins. Le but de l'expédition n'étant pas de s'emparer d'aucune place, mais seulement de brûler et de détruire, l'armée, satisfaite du ravage qu'elle avait fait dans la Vega, s'éloigna de nouveau de Malaga, et rentra dans les montagnes. Elle passa par Coïn, et traversa les régions d'Allagagua, de Gatero et d'Alhamin, qui toutes furent traitées de la même façon. Elle fit ainsi le tour entier de cette chaîne de riches et ondoyantes vallées, la gloire de ces montagnes, l'orgueil et les délices des Maures. Les Espagnols continuèrent leurs ra-

vages pendant quarante jours, semblables à un feu dévorant. Ils laissèrent, pour traces de leur passage, un désert triste et fumant, et enfin, fatigués eux-mêmes de la destruction à laquelle ils s'étaient livrés, et leur vengeance amplement assouvie pour le massacre de l'Axarquia, ils revinrent en triomphe dans les prairies d'Antequera.

Au mois de juin, le roi Ferdinand vint prendre en personne le commandement de cette armée d'extermination. Il augmenta sa force et la munit d'artillerie de siége, servie par des ingénieurs français et allemands. Par ce moyen, le marquis de Cadix assura le roi qu'il aurait bientôt réduit les forteresses des Maures, dont les remparts n'étaient à l'épreuve que des instrumens de guerre anciennement en usage. Les murs et les tours étaient élevés, et avaient peu d'épaisseur, car ceux qui les avaient construits s'étaient fiés sur la force naturelle des positions. Aussi les boulets de fer et de pierre lancés par les gros canons ne pourraient manquer de les réduire bientôt en poussière.

Le sort d'Alora ne tarda pas à vérifier cette prédiction. Cette place, forte par sa position, était située sur un rocher baigné par une ri-

vière. L'artillerie eut bientôt abattu deux des tours et une partie des remparts. La consternation des Maures fut extrême à la véhémence de cette attaque, et à l'effet de ces terribles machines sur leurs murailles si vantées. Le bruit du canon et la chute des remparts effrayèrent les femmes. Elles coururent en foule auprès de l'alcayde, et lui demandèrent à grands cris de se rendre. La place fut en conséquence remise le 20 juin, sous la condition que les habitans pourraient se retirer, et emporter leurs effets. Le peuple de Malaga, qui ne connaissait pas encore le pouvoir de cette artillerie de siége, éprouva tant de colère contre les habitans d'Alora, pour ce qu'il regardait comme un acte de lâcheté, qu'il ne voulut point les admettre dans sa ville.

Un sort pareil attendait la ville de Setenil, construite sur un rocher d'une élévation extraordinaire, et qui passait pour imprenable. Elle avait déjà été plusieurs fois assiégée par d'autres rois chrétiens; mais aucun n'avait encore pu s'en emparer. Sa force était si grande que l'artillerie même fut plusieurs jours avant de pouvoir l'entamer, et que les chevaliers murmurèrent contre le marquis de Cadix, qui avait

conseillé au roi d'attaquer cette place inexpugnable (1).

La nuit même où ces reproches lui furent adréssés, le marquis se chargea de diriger le feu en personne. Il fit pointer les pièces contre le pied des remparts et contre les portes. En très-peu de temps les portes furent détruites; une grande brèche fut faite aux remparts, et les Maures furent forcés de capituler. Vingt-quatre chrétiens faits prisonniers dans la défaite des montagnes de Malaga furent délivrés des cachots de cette forteresse, et célébrèrent le marquis de Cadix dans leurs actions de grâces.

Il est inutile d'énumérer les diverses places qui se rendirent, les unes à la suite d'un siége, les autres sans même attendre qu'on vînt les attaquer. Les Maures avaient de tout temps montré beaucoup de bravoure et de persévérance dans la défense de leurs villes; ils étaient formidables dans les sorties et les escarmouches, patiens à supporter la soif et la faim; mais cette terrible artillerie qui démolissait leurs remparts si rapidement et avec tant de facilité, les couvrait de confusion et d'effroi,

(1) Cura de los Palacios.

et paraissait rendre toute résistance inutile. Le roi Ferdinand fut tellement frappé de son effet, qu'il donna ordre d'augmenter le nombre des pièces, et elles eurent désormais une très-grande influence sur le sort de la guerre.

La dernière opération de cette année, si désastreuse pour les Maures, fut une incursion que le roi Ferdinand fit vers la fin de l'été dans la Vega. Il en ravagea la campagne, brûla deux villages près de Grenade, et détruisit des moulins jusqu'auprès des portes de la ville.

Le vieux Muley-Aben-Hassan fut accablé d'effroi à l'aspect d'une pareille désolation; pendant toute l'année elle avait régné en diverses parties de ses États, et s'étendait enfin jusque sous les murs de sa capitale. Son esprit farouche était abattu par les malheurs et les infirmités. Il offrit d'acheter la paix en se soumettant à la suzeraineté de Ferdinand et au paiément d'un tribut. Le roi ne voulut écouter aucune proposition. La conquête de Grenade était le grand but de la guerre, et il avait résolu de ne point reposer qu'il ne l'eût accomplie. Il renforça donc les garnisons des places qu'il avait prises sur les Maures, les munit de provisions, et ordonna à leurs commandans de

donner tous les secours possibles au jeune roi maure dans la guerre qu'il faisait contre son père. Il retourna ensuite avec son armée à Cordoue en grand triomphe, terminant ainsi une suite de campagnes destructives qui avaient rempli le royaume de Grenade de douleur et de consternation.

CHAPITRE XXVIII.

Tentative d'El Zagal pour surprendre Boabdil dans Almeria.

PENDANT cette année si triste et si désastreuse pour les Maures, le jeune roi Boabdil, à si juste titre surnommé l'Infortuné, tenait une cour affaiblie et peu nombreuse dans la ville maritime d'Almeria. Il ne conservait plus guère que le titre de roi, et ce n'étaient même que l'appui et les trésors des souverains castillans qui le mettaient en état de soutenir cette ombre de royauté. Il se flattait pourtant encore que la suite des événemens ramènerait son inconstante nation sous ses étendards et le replacerait sur le trône de l'Alhambra.

Sa mère, la courageuse sultane Ayxa-la-Horra, s'efforça de le réveiller de son apathie.

« Il n'y a que les ames faibles, lui dit-elle, qui attendent les changemens de fortune; les esprits élevés s'en saisissent et la font tourner selon leurs désirs. Mettez-vous en campagne, et vous pousserez le danger devant vous, si vous restez tranquille chez vous, il viendra assiéger votre demeure. Par une entreprise hardie vous pourrez regagner votre trône brillant à Grenade; par une nonchalante patience vous perdrez même le misérable trône d'Almeria. »

Boabdil n'avait pas l'ame assez forte pour suivre ces conseils hardis, et au bout de fort peu de temps les maux que sa mère lui avait prédits vinrent l'assaillir.

Le vieux Muley-Aben-Hassan, accablé par les années et les infirmités, ne conservait plus qu'un souffle d'existence. Il avait presque perdu la vue, et ne pouvait quitter son lit. Son frère Abdallah, surnommé El Zagal, ou le vaillant, le même qui avait pris part au massacre des chevaliers espagnols dans les montagnes de Malaga, était le général en chef des armées des Maures, et avait pris peu à peu sur lui presque tous les soins de la souveraineté. Il se montrait surtout fort zélé à soutenir la cause de son frère dans la querelle de celui-ci avec son fils.

Il alla même si loin, que bien des gens se persuadèrent qu'il était poussé par d'autres motifs encore que par l'amitié fraternelle.

Les désastres et les humiliations que les chrétiens avaient accumulés sur le pays pendant le cours de cette année avaient blessé les sentimens patriotiques des habitans d'Almeria Plusieurs d'entre eux se montraient indignés de ce que Boabdil demeurât oisif dans un pareil moment, ou plutôt qu'il parût faire cause commune avec l'ennemi. Son oncle Abdallah eut soin de fomenter ce mécontentement par l'entremise de ses agens. On employa les mêmes artifices qui déjà avaient réussi à Grenade. Boabdil fut dénoncé en secret par les alfaquis comme un apostat ligué avec les Chrétiens contre sa patrie et la croyance de ses pères. L'affection du peuple et des soldats lui fut peu à peu aliénée, et une grande conspiration fut trâmée pour le détruire. Dans le mois de février 1485, El Zagal se montra tout à coup devant Almeria à la tête d'une compagnie de cavalerie. Les alfaquis étaient prévenus de son arrivée et lui ouvrirent les portes. Il entra avec sa troupe, et se rendit au galop à la citadelle. L'alcayde voulut faire de la résistance; mais ses soldats

le tuèrent, et reçurent El Zagal avec de grandes acclamations. El Zagal s'élança dans les appartemens de l'Alcazar; mais il y cherchait en vain Boabdil. Il trouva la sultane Ayxa-la-Horra dans un des salons avec Ben Ahagete, frère cadet du monarque, un vaillant Abencerrage et plusieurs serviteurs qui les entouraient pour les protéger.

« Où est le traître Boabdil? » s'écria El Zagal.

« Je ne connais pas de traître plus perfide que toi, répondit l'intrépide sultane, et je me flatte que mon fils est en lieu de sûreté, d'où il pourra se venger de ta trahison. »

La rage d'El Zagal ne connut pas de bornes quand il apprit que sa victime lui avait échappé. Dans sa fureur il frappa le prince Ben Ahagete, et les gens de sa suite tombèrent sur l'Abencerrage et sur ses serviteurs, et les massacrèrent. Quant à la fière sultane, elle fut emmenée prisonnière et accablée d'outrages. On lui reprocha d'avoir soutenu son fils dans sa rébellion, et d'avoir fomenté la guerre civile.

L'infortuné Boabdil avait été instruit de son danger par un soldat fidèle, et n'eut que tout juste le temps de prendre la fuite. Se jetant sur un des chevaux les plus rapides de ses écuries,

et suivi d'un petit nombre de partisans, il avait réussi à sortir des portes d'Almeria pendant la confusion qui y régnait. Quelques cavaliers d'El Zagal, postés hors des murs, s'aperçurent de sa fuite, et voulurent le poursuivre; mais leurs chevaux étaient si fatigués qu'il les laissa bien loin derrière lui. En attendant, il se demandait vers quel lieu il devait diriger ses pas. Toutes les forteresses, tous les châteaux du royaume étaient fermés pour lui. Il ne savait à qui se fier. Les Maures le détestaient; ils le regardaient comme un traître et un apostat. Il ne lui restait d'autre alternative que de chercher un refuge chez les Chrétiens ses ennemis héréditaires. Le cœur oppressé, il tourna donc la tête de son cheval vers Cordoue. Il fut obligé de se cacher comme un criminel tant qu'il fut sur son propre territoire, et il ne se sentit en sûreté que quand il eut dépassé la frontière, et quand il vit une barrière de montagnes s'élever entre son pays et lui. Mais ce fut alors aussi qu'il comprit combien sa position était humiliante; souverain fugitif, rejeté par ses concitoyens, roi sans royaume! Dans l'excès de sa douleur, il se frappa la poitrine, et s'écria :

« Oui, le jour de ma naissance a vraiment

été un jour funeste! et c'est avec raison que j'ai été surnommé El Zogoybi! »

Il entra dans Cordoue le visage abattu et avec une suite qui ne se composait que de quarante personnes. Les souverains étaient absens; mais les chevaliers de l'Andalousie témoignèrent pour les malheurs du monarque la sympathie naturelle aux ames élevées. Ils le reçurent avec de grands honneurs, et lui offrirent leurs services avec une courtoisie extrême. Il fut traité convenablement par les autorités civiles et militaires de cette antique cité.

Pendant ce temps, El Zagal mettait un nouvel alcayde à Almeria, pour gouverner la ville au nom de son frère; et après y avoir jeté une forte garnison, il se rendit à Malaga, où l'on craignait une attaque de la part des Chrétiens. Le jeune prince étant chassé du pays, et le vieux monarque aveugle et alité, El Zagal qui se trouvait à la tête des armées était le vrai souverain de Grenade. Le peuple songeait avec plaisir qu'il avait une nouvelle idole à laquelle il pouvait adresser ses vœux, et le nom d'El Zagal fut répété avec des acclamations, comme étant celui sur lequel reposait l'espoir de la nation.

CHAPITRE XXIX.

Comment le roi Ferdinand commença une autre campagne contre les Maures, et comment il mit le siége devant Coïn et devant Cartama.

Le grand succès qu'avait eu l'année précédente la grosse artillerie dans les attaques contre les forteresses des Maures, engagea le roi Ferdinand à s'en procurer un train considérable pour la campagne de 1485, pendant laquelle il forma le projet de s'emparer de quelques unes des places les plus fortes de l'ennemi. Une armée de neuf mille hommes de cavalerie et de vingt mille d'infanterie se rassembla à Cordoue dès l'entrée du printemps, et le roi se mit en campagne le 5 avril. Il avait été décidé dans un conseil secret que l'on attaquerait la ville de Malaga, ce port de mer ancien et im-

portant dont Grenade dépendait pour ses approvisionnemens et pour les secours étrangers. En attendant on jugea convenable de s'emparer préalablement de diverses villes et forteresses situées dans les vallées de Santa-Maria et de Cartama, par lesquelles passe la route qui conduit à Malaga.

La première place que l'on attaqua fut la ville de Benamaquex. Elle s'était rendue aux souverains castillans l'année précédente; mais elle avait depuis trahi ses sermens. Le roi Ferdinand fut enflammé de courroux de la révolte des habitans.

« Je veux, dit-il, que leur châtiment inspire de l'effroi à ceux qui seraient tentés de les imiter. Je les rendrai fidèles par force s'ils ne veulent pas l'être par choix. »

La place fut emportée d'assaut. Cent huit des principaux habitans furent passés au fil de l'épée ou pendus sur les remparts; le reste fut emmené en captivité (1).

Les villes de Coïn et de Cartama furent assiégées le même jour; la première par une division de l'armée sous les ordres du marquis de Cadix; la seconde par une autre division

(1) Pulgar. Garibay. Cura de los Palacios.

commandée par don Alonze d'Aguilar, et par Luis-Fernandez Puerto Carrero, le brave seigneur de Palma. Le roi avec le gros de l'armée demeura posté entre les deux places, afin de pouvoir donner de l'assistance partout où elle serait nécessaire. Les batteries s'ouvrirent en même temps contre les deux forteresses, et le bruit de la grosse artillerie de chacun des deux siéges s'entendait à l'autre. Les Maures firent de fréquentes sorties et une défense opiniâtre; mais ils furent confondus par le bruit effroyable des batteries et par la destruction de leurs remparts. Dans l'intervalle, des signaux appelèrent aux armes les montagnards maures de la Serrania, qui se rassemblèrent en grand nombre dans la ville de Ronda, qui était à une lieue environ de Coïn.

Ils firent plusieurs tentatives pour pénétrer dans la ville assiégée; mais ils furent toutes les fois interceptés, repoussés par les Chrétiens et forcés de demeurer au loin, spectateurs tranquilles et désespérés de la destruction de la place. Pendant que les choses étaient dans cette situation, il entra un jour à Monda un chef maure fier et hautain, à la tête d'une troupe de noirs cavaliers africains. C'était Hamet-el-

Zegri, le bouillant alcayde de Ronda, avec ses Gomeres. Il n'était pas encore revenu de la fureur et de la mortification que lui avait fait éprouver sa défaite sur les bords de la Lopera, dans la désastreuse incursion du vieux Bexir, alors qu'il s'était vu forcé de retourner en cachette à ses montagnes après avoir perdu ses plus braves soldats. Depuis ce temps il n'avait cessé de brûler du désir de la vengeance. Il se présenta au milieu des guerriers assemblés à Monda.

« Ya-t-il des hommes parmi vous, s'écria-t-il, qui ressentent de la pitié pour les femmes et les enfans de Coïn, exposés à la captivité et à la mort? S'il en est, qu'ils me suivent, moi qui suis prêt à mourir en vrai musulman pour la délivrance des musulmans mes frères. »

En parlant ainsi, il s'empara d'un drapeau blanc, et, le secouant au-dessus de sa tête, il sortit de la ville suivi de ses Gomeres. Plusieurs des guerriers, animés par ses paroles et par son exemple, se joignirent courageusement à lui. Le peuple de Coïn, qui avait été prévenu de la tentative qui devait avoir lieu en sa faveur, fit une sortie aussitôt qu'il vit flotter de loin le drapeau blanc, et attaqua le camp des Chrétiens.

Dans la confusion qui s'ensuivit, Hamet et ses hommes réussirent à pénétrer dans la ville. Ce renfort donna du courage aux assiégés, et Hamet les exhorta à défendre opiniâtrément leur ville et leur existence. Les Gomeres étant de vieux soldats, plus ils étaient attaqués, plus ils combattaient avec ardeur.

A la fin, une brèche considérable fut faite aux remparts; et Ferdinand, à qui la longue résistance de cette place causait de l'impatience, ordonna au duc de Naxera et au comte de Benavente d'y monter avec leurs troupes; et, comme ils n'étaient pas en nombre suffisant, il fit dire à Luis de Cerda, duc de Medina-Celi, d'envoyer une partie des siennes pour le soutenir.

L'orgueil féodal du duc fut irrité à cette demande.

« Dites à mon seigneur et roi, répondit ce hautain vassal, que je suis venu pour le soutenir avec toutes les troupes de ma maison. Si mes soldats sont nécessaires pour quelque expédition, il faut que j'aille avec eux; mais si je dois rester dans le camp, il faut qu'ils restent avec moi. Des troupes ne peuvent pas combattre sans leur général, ni un général sans ses troupes. »

Cette réponse embarrassa le prudent Ferdinand qui connaissait l'orgueil jaloux de ses puissans vassaux. Cependant les soldats du camp, ayant achevé tous leurs préparatifs, étaient impatiens d'être conduits à l'assaut. Pero Ruyz de Alarcon se mit donc à leur tête, et, saisissant leurs *mantas* ou remparts portatifs, et leurs autres armures défensives, ils firent une courageuse attaque et pénétrèrent par la brèche. Les Maures furent tellement surpris par la vivacité des assaillans, qu'ils se retirèrent, tout en combattant, jusqu'à la place publique. Pero Ruyz de Alarcon crut que la ville était emportée, quand tout à coup Hamet et ses Gomeres arrivèrent à bride abattue dans les rues; et, poussant des cris de guerre sauvages, ils tombèrent avec fureur sur les Chrétiens. Ceux-ci furent à leur tour repoussés; et, tandis que les Gomeres les attaquaient en front, les habitans faisaient pleuvoir sur eux toutes sortes d'objets des toits et des fenêtres de leurs maisons. Forcés à une retraite complète, ils regagnèrent la brèche et rentrèrent au camp. Cependant Pero Ruyz de Alarcon maintenait son poste dans une des principales rues. Le petit nombre de gentilshommes qu'il avait avec lui voulurent l'engager à fuir.

« Non, répondit-il, je ne suis pas venu ici pour fuir, mais pour combattre. »

Il ne tarda pas à être entouré par les Gomeres. Ses compagnons se sauvèrent; mais, avant de se retirer, ils le virent tout couvert de blessures et se battant toujours pour conserver la réputation d'un brave chevalier (1).

La résistance des habitans, bien que soutenue par la valeur des Gomeres, ne leur fut d'aucune utilité. L'artillerie de siége des Chrétiens détruisit leurs murailles; des matières combustibles furent lancées dans leur ville; elles y mirent le feu en divers endroits, et elle fut enfin obligée de capituler. On permit aux habitans et aux Gomeres de se retirer, les uns avec leurs effets, les autres avec leurs armes. Hamet-el-Zegri sortit de la place avec sa troupe africaine, et traversa fièrement le camp chrétien. Les chevaliers espagnols ne purent s'empêcher de regarder avec admiration ces vaillans guerriers, ces soldats dévoués et intrépides.

La prise de Coïn fut accompagnée de celle de Cartama. Les fortifications de cette dernière place furent réparées, et l'on y mit une garnison; mais la ville de Coïn étant trop vaste pour

(1) Pulgar, part. III, chap. 42.

pouvoir être défendue par une garnison médiocre, ses murailles furent démolies. Le siége de ces deux places répandit une si grande terreur dans tout le pays des environs, que les Maures de plusieurs villes du voisinage abandonnèrent leurs maisons et se sauvèrent avec tout ce qu'ils purent emporter de leurs effets; sur quoi le roi donna l'ordre de démolir leurs murailles et leurs tours.

Le roi Ferdinand laissa pour lors son camp et sa grosse artillerie près de Cartama, et s'avança, avec ses troupes légères, pour faire une reconnaissance du côté de Malaga. Dans l'intervalle, le plan d'attaque qui avait été combiné en secret dans le conseil de guerre de Cordoue était devenu public. Le vigilant guerrier El Zagal s'était jeté dans la place. Il avait mis toutes les fortifications, qui étaient d'une force extraordinaire, dans le meilleur état de défense, et il avait envoyé aux alcaydes des villes situées dans les montagnes, l'ordre de venir en toute hâte à son secours.

Le jour même où Ferdinand se présenta devant la place, El Zagal sortit pour venir à sa rencontre, à la tête de mille hommes de cavalerie, composés des meilleurs guerriers de Gre-

nade. Un combat très-vif s'engagea dans les jardins et parmi les oliviers des environs de la ville. Il y eut beaucoup de monde de tué des deux côtés, et les Chrétiens virent par là ce qu'ils avaient à attendre, s'ils essayaient de mettre le siége devant la place.

Quand le combat fut terminé, le marquis de Cadix eut une conférence particulière avec le roi. Il lui représenta combien il serait difficile d'assiéger Malaga avec les forces dont ils pouvaient alors disposer, surtout depuis que leurs plans avaient été découverts, et que tout le pays s'avançait par les montagnes pour s'opposer à leurs progrès. Le marquis, dont les correspondances secrètes s'étendaient de tous les côtés, avait reçu une lettre de Jussuf Xerife, Maure de Ronda, qui était d'origine chrétienne, et qui lui faisait connaître la situation de cette importante place et de sa garnison. Cette situation était telle, qu'une attaque offrait en ce moment des chances très-probables de succès. Le marquis pressa donc vivement le roi de profiter de l'occasion favorable, et de s'assurer la possession d'une place qui était une des plus importantes forteresses que les Maures eussent sur la frontière, et qui, dans les mains de

Hamet-el-Zegri, avait été le fléau de l'Andalousie. Le marquis avait, en outre, pour donner ce conseil à son maître, un autre motif, bien digne d'un preux et loyal chevalier. Dans les sombres cachots de Ronda languissaient plusieurs de ses compagnons d'armes qui avaient été pris dans la défaite de l'Axarquia. Rompre leurs chaînes, et les rendre à la liberté et à la lumière, était à ses yeux un de ses premiers devoirs, à cause de la part qu'il avait eue à cette désastreuse entreprise.

Le roi Ferdinand prêta l'oreille aux conseils du marquis. Il connaissait l'importance de Ronda, qui était regardée comme une des clefs du royaume de Grenade; et il était d'ailleurs disposé à en punir les habitans, pour les secours qu'ils avaient prêtés à la garnison de Coïn. Le siége de Malaga fut donc abandonné pour le moment, et des préparatifs furent faits pour s'avancer rapidement et en secret contre la ville de Ronda.

CHAPITRE XXX.

Siége de Ronda.

Le fier Hamet-el-Zegri, alcayde de Ronda, était retourné en silence dans sa forteresse après la reddition de Coïn. Il avait brandi son épée contre les Chrétiens; mais sa soif de vengeance n'était pas encore satisfaite. Hamet se glorifiait de la force de sa place et de la valeur de ses soldats. Il avait, en outre, sous ses ordres une populace farouche et belliqueuse; il savait que ses signaux feraient arriver à lui tous les guerriers de la Serrania; ses Gomeres ne subsistaient, pour ainsi dire, que des dépouilles de l'Andalousie, tandis que le rocher sur lequel sa forteresse était construite renfermait dans son sein des cachots remplis de captifs chrétiens,

emmenés en diverses occasions par les faucons des montagnes.

Ronda était regardée comme inexpugnable. Elle était située au milieu de montagnes sauvages et escarpées, et placée au sommet d'un rocher isolé. L'art avait ajouté à ses moyens de défense une forte citadelle, avec un triple rang de murs garnis de tours. Un profond ravin, ou pour mieux dire un précipice perpendiculaire, d'une hauteur effrayante, environnait la ville de trois côtés. Au fond, coulait le Rio-Verde. La ville avait deux faubourgs, fortifiés comme elle par des murs et des tours, et presque inaccessibles par la difficulté naturelle des rochers. Autour de cette sauvage place, on voyait des vallées riches et profondes, abritées par les montagnes, rafraîchies par des ruisseaux qui ne tarissaient jamais, abondantes en grains et en fruits délicieux, ornées de pâturages verdoyans, qui nourrissaient une race de chevaux connus dans tout le royaume pour les meilleurs dont on pût se servir pour une incursion soudaine.

Hamet-el-Zegri était à peine revenu à Ronda, quand il reçut la nouvelle que l'armée chrétienne se disposait à faire le siége de Ma-

laga, et des ordres d'El-Zagal vinrent lui dire de lui envoyer des renforts. Hamet détacha à cet effet une partie de sa garnison. Dans l'intervalle, il méditait, de son côté, une expédition à laquelle il était poussé par l'orgueil et par la vengeance. L'Andalousie était en ce moment dépourvue de troupes. L'occasion était, d'après cela, favorable pour faire une incursion qui effaçât la honte de sa défaite à la bataille de la Lopera. Ne craignant donc aucun danger pour sa ville, la fureur de la guerre s'étant portée du côté de la Vega de Malaga, il ne laissa qu'un petit nombre d'hommes pour en garnir les remparts, et, se mettant à la tête de sa troupe de Gomeres, il descendit soudain dans les plaines de l'Andalousie. Il ravagea, presque sans éprouver de résistance, les vastes Campinas, ou prairies, qui font partie des domaines du duc de Medina-Sidonia. En vain le tocsin fût sonné, en vain les signaux furent allumés, la troupe de Hamet passa avant que l'on pût rassembler des forces contre lui, et ses traces ne se reconnurent qu'à la dévastation qu'elles avaient laissée après elle.

Hamet regagna en sûreté la Serrania de Ronda, se réjouissant du succès de son incur-

sion. Les creux entre les montagnes étaient remplis d'immenses troupeaux de bétail et de moutons des Campinas de Medina-Sidonia. Il y avait aussi des mulets chargés des dépouilles des villages, et chaque soldat avait encore quelque bijou précieux pour offrir à sa maîtresse favorite.

Quand El Zegri se rapprocha de Ronda, il fut réveillé de son rêve de triomphe par le ronflement de la grosse artillerie, que les échos des défilés renvoyaient jusqu'à lui : à ce bruit une douleur soudaine s'empara de son cœur. Il piqua des deux et prit les devants sur sa lente cavalcade. Plus il avançait plus le bruit augmentait. Ayant gravi avec toute la promptitude possible une hauteur escarpée, il vit avec consternation tout le pays couvert de tentes blanches, indice de la présence d'une armée assiégeante. L'étendard royal, flottant devant le camp, faisait connaître que Ferdinand s'y trouvait en personne. La flamme et le tonnerre de l'artillerie, joints aux colonnes de fumée qui s'élevaient des batteries, annonçaient que le siége se poursuivait avec vigueur.

L'armée royale avait réussi à s'approcher de Ronda par surprise, pendant l'absence de son

alcayde et de la plus grande partie de sa garnison; mais ses habitans étaient belliqueux, et ils se défendirent avec courage, certains que Hamet et ses Gomeres ne tarderaient pas à venir à leur secours.

La force de leurs remparts n'avait pourtant offert que peu de résistance aux batteries des assiégeans. Dans l'espace de quatre jours elles abattirent trois tours et d'énormes pans des murailles qui défendaient les faubourgs, qui eux-mêmes avaient été pris et pillés. Le feu était alors dirigé contre le corps même de la place, et des boulets ainsi que de grosses pierres tombaient déjà dans les rues. Le rocher sur lequel la ville était construite était lui-même ébranlé par le tonnerre de l'artillerie, et les Chrétiens, renfermés dans les cachots, en saluaient le son comme le présage de leur délivrance.

Quand Hamet-el-Zegri vit la ville ainsi cernée et attaquée, il dit à ses soldats de le suivre et de faire un effort désespéré pour se frayer une route à travers le camp ennemi, et pour aller au secours de la place. Ils se glissèrent inaperçus par les montagnes, et bientôt ils arrivèrent aux hauteurs les plus voisines

du camp chrétien. Quand la nuit fut tombée, et qu'une partie de l'armée fut ensevelie dans le sommeil, ils descendirent du rocher, et se jetant subitement sur la partie la plus faible du camp, ils essayèrent de forcer le passage et de gagner la ville. Mais le camp était trop bien fortifié pour qu'ils pussent réussir; ils furent repoussés jusque sur les sommets des montagnes, d'où ils se défendirent en lançant sur leurs ennemis des flèches et des pierres.

Hamet alluma pour lors des signaux sur les hauteurs; les montagnards du voisinage accoururent sous son drapeau, et il fut en outre renforcé par des troupes de Malaga. Il fit apres cela des attaques réitérées contre les Chrétiens, enlevant tous les traîneurs qui s'écartaient du camp; mais tous les efforts qu'il fit pour se frayer une route jusqu'à la ville demeurèrent sans succès. Plusieurs de ses plus braves soldats furent tués, et il se vit ainsi obligé de se retirer dans les forts de la montagne.

Dans l'intervalle, la détresse de Ronda augmentait de moment en moment. Le marquis de Cadix, maître des faubourgs, se voyait en état d'approcher jusqu'au pied du précipice perpendiculaire qui s'élevait de la rivière, et

au haut duquel la ville était construite. Au bas de ce rocher se trouve une source vive d'eau limpide qui bouillonne en se jetant dans un grand bassin naturel. Un passage souterrain et secret conduisait de la ville à cette fontaine, à l'aide de plusieurs centaines de marches taillées dans le rocher. C'était de là que les assiégés se fournissaient principalement d'eau, et les marches étaient usées par les pieds harassés des èsclaves chrétiens employés à ce pénible travail. Le marquis de Cadix découvrit ce passage souterrain, et ordonna à ses mineurs de creuser une contremine dans le solide rocher. Ils arrivèrent en effet jusqu'à l'escalier, et l'ayant bouché, ils privèrent la ville de l'usage de cette précieuse fontaine.

Pendant que le brave marquis de Cadix pressait ainsi le siége avec zèle, et qu'il se sentait animé par la pensée qu'il ne tarderait pas à délivrer ses braves compagnons d'armes des cachots dans lesquels ils gémissaient, les sensations de l'alcayde Hamet-el-Zegri étaient bien différentes : il se frappait la poitrine, grinçait des dents avec une impuissante fureur en contemplant du haut de ses rochers la destruction graduelle de la ville. Chaque boulet que lan-

çaient les canons chrétiens semblait atteindre son cœur. Le jour il voyait les tours tomber l'une après l'autre, et la nuit la ville ressemblait à un énorme volcan en éruption. Indépendamment des pierres et des boulets de fer, les canons lançaient aussi des balles d'étoupe enduites de poix, d'huile et de poudre, lesquelles une fois allumées ne pouvaient plus s'éteindre et mettaient le feu aux maisons.

L'horreur des habitans fut grande : ils ne savaient où se réfugier; leurs maisons étaient incendiées ou renversées. Les rues offraient mille dangers, soit par la chute des édifices, soit par les boulets qui mettaient en pièces tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Pendant la nuit toute la ville n'était qu'une fournaise ardente. Les cris et les gémissemens des femmes s'entendaient même au-dessus du bruit de l'artillerie, et arrivaient jusqu'aux Maures postés sur les montagnes opposées, qui y répondaient par d'autres cris de fureur et de désespoir.

Toute espérance de recevoir des secours du dehors étant désormais vaine, les habitans de Ronda furent forcés de capituler. Ferdinand leur accorda sans peine des conditions favorables. La place aurait pu tenir encore plus

long-temps, et il commençait à craindre pour la sûreté de son camp, les forces des ennemis sur la montagne augmentant journellement, ce qui l'exposait à de fréquentes attaques. Les habitans obtinrent la permission de partir avec leurs effets, et de se retirer soit en Barbarie, soit en tout autre lieu qu'ils choisiraient. Ceux qui voulaient rester en Espagne reçurent des terres et furent assurés du libre exercice de leur religion.

A peine la place se fut-elle rendue que des détachemens furent envoyés pour attaquer les Maures qui continuaient à errer sur les montagnes voisines; mais Hamet-el-Zegri ne demeura pas pour tenter le sort d'une bataille incertaine. Il renonça à la partie, et se retira avec ses Gomeres, le cœur rempli de rage et de douleur, mais avec l'espérance que la fortune lui offrirait tôt ou tard l'occasion de se venger.

Le premier soin du bon marquis de Cadix, en entrant à Ronda, fut de délivrer ses infortunés compagnons d'armes des cachots de la forteresse. Que leur aspect était différent de celui qu'ils avaient offert quand, plein de santé et d'espérance, ils étaient sortis avec une

pompe militaire pour leur expédition des montagnes! Plusieurs d'entre eux étaient presque nus; ils avaient les fers aux pieds, et de longues barbes qui leur retombaient jusque sur la poitrine. Leur première entrevue avec le marquis fut joyeuse, mais c'était une joie qui ressemblait à de la douleur, car elle était mêlée des plus cruels souvenirs. Il y avait en outre un nombre immense d'autres prisonniers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs jeunes gens de familles nobles, qui par piété filiale, étaient venus se mettre en prison à la place de leurs pères.

Les captifs furent tous pourvus de mulets et envoyés à la reine à Cordoue. Le cœur sensible d'Isabelle fut vivement ému à l'aspect de ce triste cortége. Elle leur donna des alimens, des vêtemens et de l'argent pour défrayer leurs dépenses jusque chez eux. Leurs chaînes furent suspendues comme de pieux trophées à l'extérieur de l'église de San-Juan de los Reyes à Tolède, où le voyageur peut les contempler encore aujourd'hui.

Au nombre des prisonniers maures se trouva une jeune vierge infidèle d'une grande beauté, qui exprima le désir de se faire chrétienne et

de demeurer en Espagne. C'était un jeune captif chrétien qui lui avait ouvert les yeux sur la lumière de la vraie Foi. Il voulut compléter cette bonne œuvre en épousant la néophyte. La reine consentit à leurs désirs pieux, et le mariage fut célébré après que la jeune fille eut été purifiée par les eaux du baptême.

Ce fut ainsi que la ville de Ronda, repaire de brigandage et d'infidélité, fut réduite par les armes de la vraie Foi. Casanbonelas, Alarbella et d'autres villes des environs eurent le même avantage, de sorte que dans le cours de cette expédition, il n'y en eut pas moins de soixante-douze qui furent délivrées de la honteuse domination des sectateurs de Mahomet, et qui passèrent sous le doux empire de la croix.

CHAPITRE XXXI.

Comment le peuple de Grenade invita El Zagal à venir prendre possession du trône, et comment il marcha contre la capitale.

Le peuple de Grenade était une race inconstante, légère, et qui aimait beaucoup à changer de souverain. Il avait pendant long-temps balancé entre le vieux Muley-Aben-Hassan et son fils Boabdil-el-Chico, élevant tantôt l'un tantôt l'autre, et parfois tous les deux en même temps, selon qu'il se sentait plus ou moins pressé par les maux extérieurs. En attendant il sentait que ces maux ne faisaient qu'augmenter en dépit de tous les changemens. Il ne savait plus de quelle façon s'y prendre pour imaginer comment de deux mauvais rois il parviendrait à en faire un bon.

Quand la nouvelle arriva de la chute de Ronda, qui ôtait toute sécurité aux frontières, un rassemblement tumultueux se forma dans une des places publiques. Comme de coutume, le peuple attribua les malheurs du pays exclusivement à son gouvernement; car la populace ne veut jamais croire qu'elle puisse être elle-même la cause d'une partie de ses maux. Un rusé alfaqui, nommé Alyme Mazer, qui avait suivi le cours du mécontentement public, se leva pour lors, et harangua en ces mots la multitude.

« Il y a long-temps que vous cherchez à faire un choix entre deux monarques; mais quels sont-ils, et que peuvent-ils faire pour vous? Muley-Aben-Hassan est un homme usé par l'âge et les infirmités, incapable de sortir pour combattre l'ennemi qui étend ses ravages jusqu'aux portes de la capitale; Boabdil-el-Chico ne vaut guère mieux. C'est un apostat, un traître, qui a quitté volontairement son trône, qui a fui au milieu des ennemis de sa nation; c'est un homme né pour le malheur, et qui a reçu pour surnom, l'Infortuné.

« Dans un temps de guerre comme celui où nous vivons, l'homme en état de manier l'épée est seul digne de porter le sceptre. Voudriez-

vous trouver un pareil homme? vous n'avez pas loin à chercher. Allah vous en a envoyé un qui semble fait tout exprès pour réparer la fortune chancelante de Grenade. Vous savez déjà qui je veux dire. Ce ne peut être que votre général, l'invincible Abdallah, dont le surnom d'El Zagal est devenu un cri de guerre qui anime le courage des fidèles et répand la terreur dans l'ame des incrédules. »

La multitude accueillit les paroles de l'alfaqui avec des acclamations; elle fut enchantée de l'idée d'essayer encore d'un troisième roi. D'ailleurs Abdallah-el-Zagal étant de la famille royale, et remplissant déjà de fait le pouvoir souverain, la mesure n'avait en apparence rien de subit ou de violent. Une députation fut donc envoyée à El Zagal pour l'inviter à venir à Grenade et à prendre la couronne.

El Zagal montra beaucoup de surprise et de répugnance quand on lui fit part de ce message. Il déclara enfin que son zèle patriotique pour la sûreté du pays et le désir fraternel de soulager le vieux Aben-Hassan des soins du gouvernement l'engageaient, seuls à accepter l'offre qui lui était faite. Laissant d'après cela Rodovan de Vanegas, un des plus braves gé-

néraux maures, à Malaga pour y commander à sa place, il partit pour Grenade, accompagné de trois cents cavaliers de confiance.

Le vieux Muley-Aben-Hassan n'attendit pas l'arrivée de son frère. N'ayant plus la force de lutter contre des temps si orageux, son seul désir était désormais de chercher un port de salut et de repos. Dans une des profondes vallées qui règnent le long des côtes de la Méditerranée, et qui sont fermées du côté de la terre par des montagnes gigantesques, était située la petite ville d'Almuneçar. La vallée était arrosée par les eaux du Rio Frio, et abondait en fruits, en grains et en pâturages. La ville était d'ailleurs très-forte, et la garnison ainsi que l'alcayde étaient entièrement dévoués au vieux monarque. Tel fut le lieu que Muley-Aben-Hassan choisit pour sa retraite. Son premier soin fut d'y envoyer ses trésors; il s'y rendit ensuite lui-même, et donna l'ordre que la sultane Zorayna et ses deux fils l'y suivissent.

Pendant ce temps Muley-Abdallah-el-Zagal poursuivait sa route vers la capitale, accompagné de ses trois cents cavaliers. Le chemin de Malaga à Grenade passe dans les environs d'Alhama, et est dominé par cette forteresse. Ce

passage avait été fort dangereux pour les Maures, tant que le comte de Tendilla avait commandé dans Alhama. Pas un voyageur ne pouvait échapper à son regard d'aigle, et sa garnison était toujours prête à faire des sorties. Mais le comte de Tendilla avait été relevé de ce poste difficile, qui était confié alors à don Gutiere de Padilla, clavero ou trésorier de l'ordre de Calatrava, homme facile et indulgent. Il avait sous son commandement trois cents braves chevaliers de son ordre et des troupes soldées. La garnison avait perdu de sa discipline. Les chevaliers étaient vigoureux dans les combats et hardis dans les sorties; mais confians dans leurs forces, ils négligeaient les précautions nécessaires. Peu de jours avant qu'El Zagal se fût mis en voyage, plusieurs de ces chevaliers avec un grand nombre de soldats de fortune de la garnison, en tout cent soixante-dix hommes, étaient sortis de la place pour harasser le pays des Maures et ajouter aux difficultés de leur position. Après avoir ravagé les vallées de la Sierra Nevada, ou des Montagnes Neigeuses, ils retournaient à Alhama pleins de gaîté et chargés de dépouilles.

Quand El Zagal se trouva dans le voisinage

d'Alhama, il se rappela les dangers de la route, et envoya de légers corredors en avant, pour examiner tous les rochers et tous les ravins où des ennemis auraient pu se mettre en embuscade. Un de ces éclaireurs, ayant jeté les yeux sur une étroite vallée qui s'ouvrait sur la route, aperçut une troupe de cavaliers couchés sur les bords d'un ruisseau. Ils avaient ôté les brides de leurs chevaux, afin qu'ils pussent paître l'herbe fraîche qui croissait le long de l'eau. Les cavaliers étaient dispersés : les uns se reposaient à l'ombre des rochers et des arbres, d'autres jouaient aux dés le butin qu'ils venaient de faire. Pas une sentinelle n'était à son poste; tout annonçait la sécurité parfaite d'hommes qui se croyaient à l'abri de tout danger.

Ces cavaliers négligens n'étaient autres que les chevaliers de Calatrava, qui revenaient de leur incursion avec une partie de leurs compagnons d'armes. L'autre partie était allée en avant avec le butin. Quatre-vingt-dix des principaux chevaliers s'étaient arrêtés pour se reposer et se rafraîchir dans cette vallée. El Zagal sourit avec une joie féroce, quand il apprit jusqu'où allait leur négligente sécurité.

« Nous allons, dit-il, recueillir ici des tro-

phées pour orner notre entrée triomphante dans l'Alhambra. »

S'étant approché de la vallée en silence et avec précaution, il y pénétra ensuite avec rapidité, à la tête de sa troupe, et attaqua les chrétiens si subitement et avec tant d'ardeur, qu'ils n'eurent pas le temps de mettre les brides sur le cou de leurs chevaux, et même de sauter en selle. Ils se défendirent avec courage, mais en désordre, combattant parmi les rochers, et jusque dans le lit de la rivière; mais leur défense fut inutile. Soixante-dix-neuf d'entre eux furent tués; les onze autres furent faits prisonniers.

Un détachement de Maures se mit à la poursuite du convoi. Ils ne tardèrent pas à l'atteindre, comme il montait lentement et en serpentant une montagne. Les cavaliers de l'escorte, ayant aperçu l'ennemi, se sauvèrent, et abandonnèrent les dépouilles qu'ils avaient été chargés de protéger.

El Zagal rassembla ses captifs et son butin, et, plein de joie d'un si brillant succès, il poursuivit sa route vers Grenade. Il s'arrêta devant la porte d'Elvire, car il n'avait pas encore été proclamé roi. Cette cérémonie fut faite

sur-le-champ; car la renommée du nouvel exploit qu'il venait de faire l'avait précédé, et avait enivré l'esprit de la populace étourdie.

Il fit à Grenade une sorte d'entrée triomphante. Les onze chevaliers captifs de Calatrava marchaient devant. Après cela, suivaient les chevaux avec les armes de leurs propriétaires, et montés par autant de Maures; puis on voyait soixante-dix cavaliers, chacun avec une tête de chrétien suspendue au côté de sa selle. Muley-Abdallah-el-Zagal venait ensuite, entouré de plusieurs chevaliers de distinction, richement vêtus. Le cortége était terminé par une quantité considérable de troupeaux et d'autre butin repris sur les Chrétiens (1).

La populace contempla avec un triomphe sauvage ces chevaliers captifs et les têtes sanglantes de leurs compagnons tués; car elle savait qu'ils faisaient partie de la formidable garnison d'Alhama, qui avait été si long-temps le fléau de Grenade et l'effroi de la Vega. Il semblait que ce petit triomphe fût d'un heureux augure pour le règne du nouveau monarque. Pendant plusieurs jours, les noms de

(1) Zurita, liv. XX, chap. 67. Mariana, *Hist. España*. Abarca, *Anales de Aragon*.

Muley-Aben-Hassan et de Boabdil-el-Chico ne furent prononcés qu'avec mépris, et la ville entière retentit des éloges d'El Zagal, ou le vaillant!

CHAPITRE XXXII.

Comment le comte de Cabra voulut de nouveau prendre un roi, et quelle fut la suite de sa tentative.

L'ÉLÉVATION d'un vieux guerrier hardi et actif sur le trône de Grenade, en place de son monarque infirme, changea considérablement la face des affaires. Elle rendait nécessaire, de la part des Chrétiens, un coup qui enlevât aux Maures leur confiance dans le nouveau prince, et animât les Espagnols à redoubler d'efforts.

Don Diego de Cordoue, le brave comte de Cabra, était à cette époque dans son château de Vaena, d'où il tenait un œil attentif sur la frontière. On se trouvait à la fin du mois d'août, et il regrettait que l'été se passât sans qu'il fît aucune incursion dans le pays de l'ennemi. Il envoya ses éclaireurs au dehors, et ils vinrent

lui rapporter que le poste important de Moclin n'avait qu'une faible garnison. C'était une ville entourée de murs, dans une position très-forte, au sommet d'une haute montagne, ayant d'un côté une épaisse forêt, et de l'autre une rivière. Elle défendait un des passages difficiles et solitaires par lesquels les Chrétiens avaient coutume de faire leurs incursions; aussi les Maures, dans leur style figuré, lui avaient-ils donné le surnom du Bouclier de Grenade.

Le comte de Cabra instruisit les souverains de la faiblesse de la garnison, et ajouta qu'il était d'avis qu'il serait possible de surprendre la place par une expédition rapide et secrète. Le roi Ferdinand demanda l'opinion de ses conseillers. Quelques uns lui dirent qu'il devait se tenir en garde contre le caractère du comte, trop facile à se flatter, et courant avec trop de témérité au devant du danger. Moclin, observa-t-on, était près de Grenade, et pouvait d'un moment à l'autre recevoir des renforts. Quoi qu'il en soit, l'avis du comte prévalut. Le roi le regardait comme infaillible dans tout ce qui avait rapport à la guerre d'invasion, depuis l'expédition dans laquelle il avait fait Boabdil prisonnier.

Le roi partit donc de Cordoue, et se porta à Alcala-la-Real pour être près de Moclin. La reine se rendit à Vaena, accompagnée de ses enfans, le prince Juan et la princesse Isabelle, et de son principal conseiller dans toutes ses affaires tant publiques que particulières, tant spirituelles que temporelles : le vénérable grand cardinal d'Espagne.

Rien ne put égaler l'orgueil et la satisfaction du fidèle comte de Cabra quand il vit ce noble cortége défiler le long des tristes chemins des montagnes et entrer dans les portes de Vaena. Il reçut ces augustes convives avec toute la cérémonie convenable, et les logea dans les meilleurs appartemens de sa demeure militaire. C'étaient les mêmes qu'avait occupés le royal captif Boabdil.

Le roi Ferdinand avait imaginé un plan fort adroit pour assurer le succès de son entreprise. Le comte de Cabra et don Martin Alonze de Montemayor devaient partir avec leurs troupes, de façon à arriver à Moclin à une heure indiquée, et intercepter toute personne qui voudrait entrer dans la ville ou en sortir. Le maître de Calatrava, les troupes du grand cardinal, commandées par le comte de Buendia, et les

forces de l'évêque de Jaën, conduites par ce belliqueux prélat lui-même, le tout ensemble montant à quatre mille hommes de cavalerie et six mille d'infanterie, devaient se mettre en route à temps pour coopérer avec le comte de Cabra et cerner la ville. Le roi devait les suivre avec toute son armée et camper devant la place.

Le comte de Cabra ayant été instruit des arrangemens compliqués du roi, se mit en marche à minuit, afin de les exécuter avec ponctualité. Il conduisit ses troupes par la petite rivière qui serpente devant Vaena, monta ensuite les sauvages défilés de montagnes, et continuant sa route pendant toute la nuit, ne s'arrêta que dans la grande chaleur du jour suivant, pour se reposer à l'ombre des rochers d'une profonde barranca, calculant qu'il arriverait à Moclin précisément à temps pour coopérer avec les autres forces.

Cependant les troupes s'étaient à peine étendues sur le terrain pour se reposer, quand un éclaireur arriva avec l'avis qu'El Zagal avait subitement quitté Grenade à la tête de forces considérables, et qu'il était campé dans le voisinage de Moclin. Il était évident que le rusé Maure avait reçu des avis de l'attaque projetée.

Ce ne fut pourtant pas là l'idée qui se présenta d'abord à l'esprit du comte de Cabra. Il avait fait un roi prisonnier, et il ne vit en ceci que l'occasion d'en prendre un second. Quel triomphe pour lui d'amener encore un captif couronné dans son château de Vaena! Quel prisonnier il remettrait dans les mains de sa royale maîtresse! Enflammé par cette pensée, le bon comte oublia tous les arrangemens du roi; ou pour mieux dire, aveuglé par ses précédens succès, il mit toute sa confiance dans le courage et dans la fortune; il ne douta pas que par un coup hardi il ne s'emparât de la royale prise, et ne portât cette fois ses lauriers sans compétiteur. Sa seule crainte était que le maître de Calatrava et le belliqueux évêque n'arrivassent à temps pour partager son glorieux triomphe. Il ordonna en conséquence à ses soldats de monter sur-le-champ à cheval, et, plein d'un excès d'ardeur, il poussa vers Moclin, sans laisser à ses troupes le temps de se reposer (1).

La nuit était close quand le comte arriva dans les environs de Moclin. La lune brillait dans un ciel pur et sans nuage. Le comte mar-

(1) Mariana, liv. xxv, ch. 17. Abarca, Zurita, etc.

chait dans une de ces profondes vallées ou ravins que forment dans les montagnes d'Espagne les torrens courts mais terribles, causés par les pluies de l'automne. Elle était fermée des deux côtés par des rochers élevés et presque perpendiculaires; mais les rayons brillans de la lune qui pénétraient jusqu'au fond de la vallée faisaient étinceler les armes des escadrons qui s'avançaient en silence. Tout à coup le cri de guerre des Maures s'éleva de divers côtés à la fois. « El Zagal! El Zagal! » retentit de rochers en rochers, accompagné d'une grêle de traits qui abattit plusieurs guerriers chrétiens. Le comte leva les yeux, et à la lueur de la lune, il reconnut que toutes les hauteurs étaient garnies de soldats maures. Les traits mortels pleuvaient autour de lui; la brillante armure de ses chevaliers rendait plus facile de les distinguer et de les viser. Le comte vit son frère Gonzalo frappé à mort à ses côtés; son propre cheval fut tué sous lui, percé de quatre javelots maures, et il fut blessé lui-même d'un coup d'arquebuse. En ce moment il se rappela l'horrible massacre des montagnes de Malaga, et il craignit une catastrophe semblable. Il n'y avait pas un moment à perdre. Le cheval

de son frère, privé de son cavalier, errait en liberté. Le comte saisissant la bride, se jeta sur la selle, cria à ses hommes de le suivre, et se retournant subitement, sortit de la fatale vallée.

Les Maures, se précipitant des hauteurs, poursuivirent les Chrétiens qui se retiraient. Cette chasse dura pendant une lieue; mais sur un terrain difficile et coupé, où les Chrétiens furent obligés de se retourner et de combattre à chaque pas. Dans ces combats courts mais acharnés, l'ennemi perdit plusieurs illustres chevaliers; mais la perte des Chrétiens fut beaucoup plus sensible; car ils eurent à regretter un grand nombre des plus nobles guerriers de Vaena et de ses environs. Plusieurs d'entre eux, blessés et épuisés par la fatigue, se jetèrent de côté, et essayèrent de se cacher dans les rochers ou dans les taillis; mais ils ne rejoignirent plus leurs camarades : ils furent tués ou pris par les Maures, ou bien ils périrent dans leurs misérables retraites.

L'arrivée des troupes conduites par le maître de Calatrava et l'évêque de Jaën mit fin à la déroute. El Zagal se contenta des lauriers qu'il avait cueillis, et ayant ordonné à ses trom-

pettes de sonner le rappel, il retourna triomphant à Moclin (1).

La reine Isabelle était à Vaena, où elle attendait avec une vive inquiétude le résultat de l'expédition. Elle se tenait dans un superbe appartement du château, d'où la vue s'étendait sur le chemin qui serpente dans les montagnes du côté de Moclin. Elle avait les yeux attachés sur les tours de garde, dont les hauteurs environnantes étaient couronnées, dans l'espérance d'y voir des signaux favorables. Le prince et la princesse ses enfans étaient auprès d'elle, ainsi que son vénérable conseiller, le grand cardinal. Tout le monde prenait part à l'inquiétude de la souveraine. A la fin on vit des courriers s'approcher de la ville. Ils entrèrent dans les portes; mais avant qu'ils arrivassent au château, la nature des nouvelles qu'ils apportaient était déjà connue de la reine, par les cris et les gémissemens qui s'élevèrent des rues de la ville. Les messagers furent bientôt suivis de fuyards blessés, se hâtant de revenir chez eux pour obtenir du soulagement ou pour mourir au sein de leurs amis et de leur famille. Toute la ville retentissait de lamentations; car elle

(1) Zurita, liv. xx, chap. 4. Pulgar, *Cronica*.

avait perdu la fleur de sa jeunesse et ses plus braves gnerriers. Isabelle avait l'ame courageuse; mais elle ne put résister au spectacle qui s'offrit de tous côtés à ses regards. Son cœur maternel déplorait la mort de tant de fidèles sujets, qui peu de jours auparavant l'entouraient pleins d'amour et de dévouement. Aussi perdant peu à peu le pouvoir qu'elle savait pour l'ordinaire si bien garder sur ses sentimens, elle tomba dans un profond désespoir.

Dans la tristesse qui l'accablait, mille craintes diverses vinrent l'agiter. Elle frémit en songeant à la confiance que ce succès donnerait aux Maures; elle tremblait aussi pour l'importante forteresse d'Alhama, dont la garnison n'avait pas reçu de renforts depuis que ses fourrageurs avaient été taillés en pièces par ce même El Zagal. De tous les côtés, la reine ne voyait que des dangers et des désastres, et elle craignait que de grands malheurs ne fussent sur le point d'atteindre les armes castillanes.

Le grand cardinal la consola à la fois par des conseils spirituels et temporels. Il lui dit de se rappeler que jamais pays n'avait été conquis, sans que, dans le cours de la guerre, les vain-

queurs n'eussent éprouvé des défaites passagères; que les Maures étaient un peuple belliqueux, fortifiés dans un pays rude et montagneux, où ils n'avaient jamais pu être subjugués par ses prédécesseurs, tandis que, dans l'espace de trois ans, ses armées avaient pris plus de villes que les rois qui avaient régné avant elle n'avaient pu en réduire en douze campagnes. Il termina en offrant à la reine de se mettre lui-même en campagne avec trois mille hommes de cavalerie de ses propres vassaux, qu'il s'engageait à solder et à nourrir à ses frais, et de courir avec eux soit au secours d'Alhama, soit à toute autre expédition que sa majesté ordonnerait. Les sages paroles du cardinal adoucirent le chagrin de la reine; c'était toujours à lui qu'elle s'adressait pour recevoir des consolations, et elle ne tarda pas à recouvrer sa tranquillité accoutumée.

Quelques uns des conseillers d'Isabelle, de cette classe de politiques qui cherchent à s'élever par les fautes des autres, murmurèrent hautement contre l'imprudence du comte. La reine prit sa défense avec générosité.

L'entreprise, dit-elle, était imprudente, il est vrai; mais pas plus que celle de Lucena,

qui avait été couronnée de succès, et à laquelle tout le monde avait applaudi comme au comble de l'héroïsme. Si le comte de Cabra avait réussi à s'emparer de l'oncle comme il l'avait fait du neveu, on aurait élevé son nom jusqu'aux cieux.

Ces paroles magnanimes de la reine mirent un terme à toutes observations envenimées, du moins en sa présence; car certains courtisans, qui avaient envié au comte la gloire que lui avaient valu ses précédens exploits, continuèrent en secret à exagérer son imprévoyance dans cette occasion, et ils allèrent jusqu'à lui donner le sobriquet de *preneur de rois*.

Ferdinand était arrivé à la frontière, jusqu'à la ville appelée la Fontaine-du-Roi, à trois lieues de Moclin, quand il reçut la nouvelle du désastre. Il déplora amèrement la précipitation du comte; mais il n'eut garde de s'en exprimer avec sévérité, car il connaissait tout le prix de ce loyal et vaillant chevalier (1). Il assembla un conseil de guerre, pour se décider sur le parti qu'il fallait prendre. Quelques uns de ses chevaliers lui conseillèrent d'abandonner l'entreprise contre Moclin, la garnison ayant

(1) Abarca, *Anales de Aragon*.

reçu de grands renforts, et le courage de l'ennemi ayant été doublé par sa victoire. Certains vieux hidalgos espagnols lui rappelèrent qu'il n'avait dans son armée qu'un petit nombre de troupes castillanes, et que sans ces braves guerriers ses prédécesseurs n'auraient jamais osé pénétrer sur le territoire des Maures; mais d'autres observèrent qu'il serait au-dessous de la dignité du roi d'abandonner une entreprise, parce qu'un seul chevalier avait été défait. De cette façon, le grand nombre d'avis différens embarrassait le roi, quand une lettre de son auguste épouse vint heureusement mettre fin à ses perplexités. On verra, dans le chapitre suivant, quel était le sujet de cette lettre.

CHAPITRE XXXIII.

Expédition contre les châteaux de Cambil et d'Albahar.

PENDANT que Ferdinand et ses généraux se confondaient en délibérations à la Fontaine-du-Roi, un conseil de guerre, tranquille et secret, se tenait dans l'appartement de parade du vieux château de Vaena, entre la reine Isabelle, le vénérable Pedro Gonzalez de Mendoza, grand cardinal d'Espagne, et don Garcia Osorio, le belliqueux évêque de Jaën. Ce digne prélat, qui avait échangé sa mitre pour un casque, n'eut pas plus tôt été témoin de la défaite de Moclin, que, tournant la bride de son coursier efflanqué, qu'il ne mettait jamais au trot, il se hâta de revenir à Vaena, l'esprit rempli d'un projet pour l'occupation de l'ar-

mée, l'avancement de la Foi et l'avantage de son propre diocèse. Il savait toute l'influence que l'opinion de la reine avait sur les actions du roi, et l'oreille favorable que cette princesse prêtait toujours aux avis des hommes pieux. Il forma donc son plan avec la sagesse ordinaire aux personnes de sa robe, afin de diriger les idées de la reine dans un canal convenable.

L'évêché de Jaën était depuis long-temps harassé par deux châteaux maures, fléaux et terreur de tout le pays des environs. Ils étaient situés sur les frontières du royaume de Grenade, à quatre lieues environ de Jaën, dans une vallée profonde, étroite et inégale, entourée de hautes montagnes. Cette vallée était arrosée par le Rio-Frio ou rivière froide, qui coule dans un lit profond, entre deux rochers à pic, et qui se rapprochent si fort au-dessus de l'eau qu'on peut jeter une pierre de l'un à l'autre, et qu'ils bouchent l'étroite gorge de la vallée. Aux sommets de ces deux rochers étaient construits les deux formidables châteaux de Cambil et d'Albahar, fortifiés par des remparts et des tours d'une hauteur et d'une épaisseur extraordinaire. Ces deux châteaux étaient

réunis par un pont jeté d'un rocher à l'autre par dessus la rivière. Le chemin qui longeait la vallée passait sous ce pont, et était complétement dominé par les châteaux, qui ressemblaient à ces géans dont les romans nous parlent, et qui auraient été placés en ce lieu pour défendre la vallée.

Les rois de Grenade, connaissant l'importance de ces châteaux, les tenaient toujours bien munis d'hommes et de vivres, afin de pouvoir au besoin soutenir un siége. Il s'y trouvait aussi de rapides chevaux et des cavaliers exercés, pour pouvoir fourrager dans le pays des Chrétiens. La race belliqueuse des Abencerrages, les troupes de la maison du roi et la chevalerie d'élite de Grenade faisaient de ces châteaux des retraites d'où elles sortaient pour faire de ces incursions inattendues, qui formaient les délices des Maures. Le riche évêché de Jaën se trouvant le plus près d'eux, souffrait davantage des entreprises de ces maraudeurs. Ils enlevaient les bœufs engraissés, les moutons et jusqu'aux laboureurs eux-mêmes. Ils ravageaient le pays jusqu'aux portes de Jaën, dont les habitans n'osaient sortir de peur d'être

emmenés en captivité et jetés dans les cachots de ces deux terribles châteaux.

Le digne évêque, ainsi qu'il convient à un bon pasteur, voyait d'un cœur profondément affligé son gras diocèse s'amaigrissant de jour en jour et s'apauvrissant à vue d'œil. Sa sainte colère s'enflamma à la pensée que les trésors de l'Église se trouvaient ainsi à la merci d'une troupe d'infidèles.

En conséquence, l'évêque insista fortement pour que l'armée, si heureusement rassemblée dans le voisinage, réparât l'échec qu'elle avait éprouvé devant Moclin en dirigeant ses coups contre ces deux insolens châteaux, et délivrât le pays de leur tyrannie. Le grand cardinal appuya l'avis de l'évêque, et déclara que depuis long-temps il regardait cette mesure comme urgente. Leurs opinions réunies trouvèrent accès auprès de la reine, et elle écrivit une lettre au roi à ce sujet. Cette lettre arriva précisément à temps pour délivrer Ferdinand de l'embarras où il se trouvait par la multitude de conseils qu'on lui donnait, et il résolut sur-le-champ de réduire ces châteaux.

Le marquis de Cadix fut en conséquence envoyé en avant avec deux mille chevaux, pour

tenir l'œil sur les garnisons et empêcher que rien n'entrât dans les châteaux ou n'en sortît, jusqu'à ce que le roi arrivât avec le principal corps d'armée et l'artillerie de siége. La reine, afin de se trouver à portée des événemens, se rendit à Jaën, où elle fut reçue avec les honneurs usités à la guerre par le belliqueux évêque, qui avait attaché sa cuirasse et ceint son épée pour combattre en faveur de son diocèse.

Sur ces entrefaites, le marquis de Cadix arriva dans la vallée et renferma complétement les Maures dans leurs murailles. Les châteaux étaient placés sous le commandement de Mahomet Lentin-ben-Usef, Abencerrage et l'un des plus braves chevaliers de Grenade. Parmi les troupes sous ses ordres se trouvaient plusieurs hommes de la féroce tribu africaine des Gomeres. Mahomet Lentin, se confiant à la force des places, sourit en contemplant, du haut de ses remparts, la cavalerie chrétienne embarrassée dans la vallée inégale et étroite. Il envoya de petits détachemens au dehors pour la harasser, et plusieurs combats sanglans furent livrés entre ces détachemens et quelques chevaliers; mais les Maures furent toutes les fois obligés de rentrer dans leurs forts, et les diverses

tentatives qu'ils firent pour donner avis de leur position à Grenade furent toutes interceptées par la vigilance du marquis de Cadix.

A la fin, les divers corps de l'armée royale débouchèrent en foule, bannières flottantes et au son des trompettes, par les défilés des montagnes. Ils s'arrêtèrent devant les châteaux; mais la vallée était si étroite, que le roi ne put trouver la place de dresser son camp, et il fut obligé en conséquence de le partager en trois parties, qui furent posées sur trois hauteurs différentes, et ses tentes blanchirent les montagnes du voisinage. Quand le camp fut formé, l'armée demeura oisive, les yeux attachés sur les châteaux. L'artillerie était encore de quatre lieues en arrière, et sans artillerie toute attaque aurait été vaine.

L'alcayde Mahomet Lentin connaissait la nature de la route par laquelle l'artillerie devait venir. Ce n'était qu'un sentier inégal et qui parfois traversait des rochers à pic et des précipices où aucune voiture ne pouvait passer, où aucun pouvoir humain n'aurait été en état de soulever les grosses pièces de siége. Il se sentait convaincu, d'après cela, qu'on ne parviendrait jamais à les amener au camp, et il se deman-

dait ce que les Chrétiens pourraient entreprendre sans elles contre ses châteaux, solides comme les rochers sur lesquels ils étaient construits. Il souriait donc de pitié quand il voyait, le jour leurs tentes, et la nuit leurs feux couvrir les hauteurs environnantes.

« Qu'ils y restent encore quelque temps, dit-il, et les pluies d'automne les emporteront avec elles! »

Pendant que l'alcayde était ainsi serré de près dans ses murailles et que les Chrétiens demeuraient inactifs dans leur camp, le Maure crut entendre, dans le calme d'un jour d'automne, le son d'instrumens de travail retentir dans les montagnes. Il était de temps à autre accompagné du bruit d'un arbre qui tombait, et d'un autre bruit plus fort et qui ressemblait à celui du tonnerre ou à celui d'un rocher soulevé de dessus ses fondemens et lancé dans la vallée. L'alcayde était debout sur les remparts de son château, entouré de ses chevaliers.

« Ne dirait-on pas, observa-t-il avec un sourire de mépris, que ces Chrétiens font la guerre aux rochers et aux arbres, depuis qu'ils voient que nos châteaux sont inattaquables? »

Cependant ces sons ne cessèrent pas pendant

la nuit. Les sentinelles maures rapportèrent qu'elles entendaient de temps à autre des craquemèns. Le retour de l'aurore éclaircit le mystère. A peine le soleil eut-il commencé à éclairer le sommet des montagnes, que des cris de joie partirent des rochers opposés aux châteaux, et furent répondus dans le camp par le joyeux bruit des timbales et des trompettes.

Les Maures étonnés lèvèrent les yeux et virent comme un torrent de guerre fondre sur eux par un étroit défilé. Une multitude d'hommes, tenant des haches, des pioches et des crocs de fer écartaient tous les obstacles, tandis que derrière eux de lourds attelages de bœufs se montraient, traînant l'artillerie de siége et toutes les munitions dont les ennemis allaient avoir besoin.

Non, rien ne résiste à la ferme volonté des femmes et des prêtres. La reine s'était consultée de nouveau avec le grand cardinal et le belliqueux évêque de Jaën. Il était évident que la grosse artillerie ne pourrait jamais être transportée au camp par la route ordinaire, et d'elle cependant dépendait tout l'espoir du succès. Le zélé évêque proposa, d'après cela, d'ouvrir une autre route dans une partie plus praticable des

montagnes. Cette entreprise eût été extravagante et chimérique par des moyens ordinaires, et par conséquent l'ennemi n'en aurait pas le moindre soupçon; mais que ne peuvent les rois quand ils ont à leur disposition des trésors et des armées ?

Ce projet plut à l'esprit entreprenant de la reine. Six mille hommes armés de haches, de barres et de crocs de fer, ainsi que de tous les outils nécessaires, furent mis à l'ouvrage, jour et nuit, afin de percer une route à travers le sein même des montagnes. Il n'y avait pas de temps à perdre; le bruit courait qu'El Zagal venait au secours du château avec une puissante armée. L'actif évêque de Jaën prit sur lui le soin de jalonner la route et de surveiller les travaux, et le grand cardinal promit qu'ils ne chômeraient jamais faute d'argent (1).

Quand les trésors des rois sont dispensés par la main des prêtres, il n'y a point de sordide économie; les glorieuses annales de l'Espagne attestent cette vérité. On eût dit dans cette occasion que ces saints personnages avaient reçu le don des miracles. Une montagne presque

(1) Zurita, *Anales de Aragon*, liv. XX, chap. 64. Pulgar, part. III, ch. 51.

tout entière fut nivelée, des vallées furent comblées, des arbres abattus, des rochers brisés et renversés; en un mot tous les obstacles accumulés par la nature furent promptement et complétement surmontés. Il suffit d'un peu plus de douze jours pour accomplir cet ouvrage gigantesque, et l'artillerie fut portée au camp, au grand triomphe des Chrétiens et à la confusion des Maures.

A peine cette artillerie fut-elle arrivée, qu'elle fut placée en toute hâte sur les hauteurs voisines. Francisco Ramirez, de Madrid, le meilleur ingénieur de l'Espagne, surveilla l'érection des batteries, et ne tarda pas à vomir un feu destructif contre les châteaux.

Quand le vaillant alcayde Mahomet Lentin vit tomber ses tours, et ses plus braves soldats périr sur les remparts sans qu'il lui fût possible de faire le moindre mal à l'ennemi, son ame hautaine fut exaspérée.

« A quoi sert, dit-il, toute la prouesse de la chevalerie contre ces lâches machines qui assassinent de loin? »

Pendant un jour entier un feu terrible tonna contre le château d'Albahar. Les grosses pierres lancées par les canons détruisirent deux des

tours et toutes les défenses de la porte. Si les Maures se présentaient sur les remparts ou essayaient de réparer les brèches, ils étaient sur-le-champ balayés par les petites pièces. Les soldats chrétiens sortirent du camp, sous la protection de ce feu, et s'approchant des châteaux, lancèrent des flèches et des pierres par les ouvertures faites par l'artillerie.

A la fin, voulant hâter la conclusion du siége, Francisco Ramirez fit porter quelques uns des plus gros canons sur une hauteur qui s'élevait en forme de cône tronqué sur le bord de la rivière près d'Albahar, et qui dominait les deux châteaux. Cette opération exigea beaucoup de peine et de talent; mais elle fut couronnée du succès le plus complet, car les Maures n'osèrent pas même attendre que cette batterie commençât à tirer. Convaincu que toute résistance serait désormais inutile, le vaillant alcayde fit un signal pour indiquer qu'il voulait parlementer. Les articles de la capitulation furent bientôt convenus : l'alcayde et sa garnison obtinrent la permission de retourner en liberté à Grenade, et les châteaux furent remis au roi Ferdinand le jour de la fête de saint Mathieu, dans le mois de septembre. Ils furent

sur-le-champ réparés; une forte garnison y fut placée, et la ville de Jaën fut chargée de leur défense.

Les suites de cette victoire se montrèrent immédiatement: le repos et la sécurité rentrèrent dans l'évêché. Les laboureurs purent cultiver en paix leurs champs; les bœufs et les moutons s'engraissèrent dans leurs pâturages sans être troublés, et les vignobles fournirent de nouveau du vin rosé pour remplir des outres rebondies. Le bon évêque trouva dans la reconnaissance de ses ouailles, dans l'approbation de sa conscience, dans l'augmentation de ses revenus, et dans l'abondance de sa table, la récompense de ses travaux et de ses périls.

CHAPITRE XXXIV.

Entreprise des chevaliers de Calatrava contre Zalea.

PENDANT que ces événemens se passaient sur la frontière septentrionale du royaume de Grenade, l'importante forteresse d'Alhama était négligée, et son gouverneur don Gutiere de Padilla, clavero de Calatrava, se trouvait réduit à une grande perplexité (1). Les débris du détachement qui avait été surpris et massacré par le féroce El Zagal, pendant sa route pour aller à Grenade s'emparer de la couronne, étaient restés en désordre dans la forteresse. Ils ne pouvaient parler que de ce qui les regardait

(1) Le *clavero* de Calatrava est celui qui tient les clefs du château, du couvent et des archives de l'ordre. C'est une place très-honorable et très-distinguée.

personnellement, ayant été obligés d'abandonner leur convoi et de fuir, poursuivis par une force supérieure. Ils ne savaient rien de la fleur de la troupe, des vaillans chevaliers de Calatrava, qui étaient restés dans la vallée. En peu de jours le mystère fut éclairci : on reçut la nouvelle de l'entrée triomphante d'El Zagal à Grenade, avec les chevaux des chevaliers, et leurs têtes sanglantes suspendues à l'arçon de la selle des Maures. Les chevaliers leurs confrères, qui formaient partie de la garnison, furent saisis d'horreur à ce triste récit, et brûlèrent de venger leur mort; mais ils étaient en trop petit nombre pour pouvoir tenir la campagne, car la Vega fourmillait des troupes d'El Zagal. Ils n'osaient pas même sortir pour fourrager; et la défaite du comte de Cabra ayant interrompu leurs approvisionnemens ordinaires, ils furent réduits à une telle extrémité qu'ils se virent obligés de tuer plusieurs de leurs chevaux pour se nourrir de leur chair.

Don Gutiere de Padilla, clavero de Calatrava, commandant de la forterese, était assis un jour, absorbé dans des réflexions sur le triste état de ses affaires, quand on lui annonça un Maure qui venait de se présenter à la porte, et qui

avait demandé une audience. Il portait un sac, et paraissait être un de ces marchands ambulans qui à cette époque parcouraient le pays, suivaient les armées, et achetaient aux soldats le butin qu'ils avaient fait. Sous le prétexte de vendre des amulettes, de la clincaillerie et des parfums, ils offraient souvent aux amateurs des objets rares et d'un grand prix; des châles magnifiques, des chaînes d'or, des colliers de perles et de diamans, et des bijoux précieux, dépouilles des camps et des cités. Le Maure s'approcha du clavero d'un air mystérieux:

« Seigneur, dit-il, je voudrais vous parler en particulier; j'ai un bijou d'une extrême rareté à vous faire voir. »

« Je n'ai pas besoin de bijoux, répondit brusquement le clavero; va porter tes marchandises à mes soldats. »

« Par le sang de Celui qui est mort sur la croix, reprit le Maure d'un ton fort solennel, ne fermez pas l'oreille à mon offre. Le bijou que j'ai à vendre est pour vous d'un prix inestimable, et vous seul êtes en état de l'acheter. »

Le clavero fut ému par l'insistance du Maure; il reconnut que sous le langage figuré, commun à sa nation, il cachait un sens important. Il fit

signe, d'après cela, aux personnes de sa suite de s'éloigner. Le Maure les suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût fermée, après quoi, s'approchant avec précaution, il dit :

« Que me donnerez-vous si je remets dans vos mains la forteresse de Zalea? »

Zalea était une ville forte, située à deux lieues d'Alhama, et qui était pour elle une voisine dangereuse. Ses guerriers avaient coutume de se mettre en embuscade pour surprendre les chevaliers de Calatrava quand ils allaient fourrager, et pour intercepter les convois de vivres qui se rendaient à Alhama.

Le clavero considéra d'un air mêlé de surprise et de méfiance ce colporteur qui voulait trafiquer ainsi d'une ville de guerre.

« Tu parles, dit-il, de me vendre Zalea; mais quels moyens as-tu pour tenir tes engagemens? »

« J'ai un frère dans la garnison, répondit le Maure, qui pour une somme d'argent introduira pendant la nuit des troupes dans la citadelle. »

« Ainsi donc, reprit le clavero en le regardant fièrement et avec sévérité, pour un peu d'or tu consentirais à trahir ton peuple et ta foi? »

— « J'abjure mon peuple et ma foi. Ma mère était une esclave chrétienne; son peuple sera mon peuple, et sa religion ma religion. »

Le prudent clavero ne se fiait pas encore à la sincérité de cet individu, moitié maure et moitié chrétien.

« Quelle assurance ai-je, continua-t-il, que tu en agiras plus fidèlement avec moi qu'avec l'alcayde de la forteresse que tu veux trahir? Tu ne me dois rien, tandis que tu es lié à lui par des sermens. »

« C'est à lui, au contraire, que je ne dois rien, s'écria le Maure les yeux étincelans. L'alcayde est un tyran, il m'a enlevé mes marchandises; il m'a dépouillé de mon légitime butin, et m'a encore menacé de la bastonnade si j'osais me plaindre. Que la malédiction de Dieu tombe sur moi si je repose avant d'avoir assouvi contre lui ma vengeance! »

« Il suffit, dit le clavero; ton désir de vengeance me rassure plus que ton christianisme. »

Don Gutiere convoqua au conseil ses principaux chevaliers. Tous montrèrent la plus vive ardeur pour cette entreprise qu'ils regardèrent comme un moyen de venger la mort de leurs camarades, et de laver la honte de leur dernière

défaite. Des espions furent envoyés pour reconnaître Zalea et pour entrer en communication avec le frère du Maure. La somme qui devait être payée fut préparée, et tous les arrangemens furent pris pour l'entreprise.

Dans la nuit convenue, une troupe de chevaliers sortirent guidés par le Maure. Quand ils arrivèrent près de Zalea, le chef lia les mains du guide et jura, foi de chevalier, qu'il le tuerait au moindre signe de trahison. Il lui dit ensuite de leur montrer le chemin. Il était minuit quand ils se trouvèrent sous les murs de la citadelle. A un signal silencieux, une échelle de corde fut abaissée. Gutiere, Munoz et Pedro de Alvarado furent les premiers qui montèrent; ils furent suivis d'une douzaine d'autres. Ils surprirent les sentinelles, les taillèrent en pièces, les jetèrent par dessus le rempart et parvinrent à s'emparer d'une tour. L'alarme fut donnée, la garnison troublée courut aux armes; mais déjà les chevaliers de Calatrava étaient partout. Ils se criaient les uns aux autres de se rappeler leurs frères massacrés dans la vallée de la Vega, et les têtes sanglantes portées en triomphe à Grenade. Ils combattirent avec une véritable fureur; la plus grande partie de la

garnison, qui n'avait pas eu le temps d'endosser ses armes, fut passée au fil de l'épée; le reste fut fait prisonnier. En moins d'une heure les chevaliers furent maîtres de la citadelle; après quoi, la ville se rendit sans hésiter. Ils trouvèrent les magasins remplis de provisions de toute espèce. On les envoya sur-le-champ à Alhama sur une longue file de mulets, pour venir au secours de la garnison affamée.

Ce fut ainsi que les chevaliers de Calatrava s'emparèrent de la forteresse de Zalea, sans presque souffrir aucune perte, et qu'ils réparèrent la honteuse défaite de leurs compagnons d'armes. De grands renforts d'hommes et de munitions, que les souverains leur envoyèrent peu de temps après, les mirent hors de toute inquiétude pour leur propre forteresse, et leur permirent de conserver leur nouvelle conquête. Cette belle expédition se fit à peu près à la même époque que la prise de Cambil et d'Albahar; et ces deux exploits terminèrent heureusement cette campagne importante et variée. Ferdinand et Isabelle se retirèrent, pour passer l'hiver, à Alcala de Hénares, où la reine mit au monde, le 16 décembre, l'infante Catherine, qui plus tard épousa le roi Henri VIII d'Angleterre.

CHAPITRE XXXV.

Mort du vieux Muley-Aben-Hassan.

Les exploits par lesquels El Zagal avait commencé son règne, en surprenant les chevaliers de Calatrava et en remportant une victoire sur le comte de Cabra, lui avaient procuré une popularité passagère, qu'il augmenta en donnant des fêtes, des tournois et d'autres divertissemens que les Maures aimaient beaucoup. Connaissant néanmoins l'inconstance naturelle au peuple sur lequel il régnait, il craignait toujours qu'une révolution, suite de son caprice, ne rappelât au trône le roi déposé, Muley-Aben-Hassan. Ce vieux monarque, jadis si plein d'ardeur, et alors aveugle et infirme, vivait dans une sorte de captivité dans la ville d'Al-

muneçar. Il était néanmoins traité avec déférence et respect; car la garnison avait été dans l'origine nommée par lui. El Zagal, à qui l'interruption des opérations de la guerre donnait un peu de loisir, devint tout à coup vivement inquiet sur la santé de son frère, et le fit transporter à Salobrena, pour y jouir d'un air plus pur et plus salubre.

La petite ville de Salobrena était située sur une haute montagne qui s'élevait au milieu d'une belle et fertile vallée, s'étendant le long des bords de la Méditerranée. Elle était protégée par un château construit par les rois maures pour y conserver leurs trésors. C'était encore là qu'ils envoyaient ceux d'entre leurs fils et leurs frères, dont la présence pouvait compromettre la sûreté de leur règne. Ils y vivaient, ayant la ville pour prison, dans un état de voluptueux repos, sous un ciel serein, dans un doux climat et au milieu d'une riche vallée. Le palais était orné de fontaines; il y avait des jardins délicieux et des bains parfumés. Un harem de jeunes beautés était aux ordres des augustes captifs; la musique et la danse charmaient leurs momens. On ne leur refusait rien, si ce n'est la liberté de partir : c'était la seule

chose qui manquât pour faire de ce lieu un véritable paradis.

Cependant, malgré l'extrême salubrité de l'air et les soins assidus du commandant qui était dévoué à El Zagal, et que celui-ci avait particulièrement chargé de veiller sur la santé de son frère, le vieux monarque expira peu de jours après son arrivée. Il n'y avait rien de surprenant dans cet événement : car depuis long-temps la vie paraissait en lui près de s'éteindre; mais les mesures qu'El Zagal prit sur-le-champ éveillèrent les soupçons du public. Il ordonna, avec un empressement indécent, de faire charger sur des mulets les trésors du défunt et de les transporter à Grenade, où il en prit possession au détriment des enfans. La sultane Zorayna et ses deux fils furent emprisonnés dans la tour de Comares, du palais de l'Alhambra, c'est-à-dire dans le même lieu où à son instigation la vertueuse Ayxa-la-Horra et son fils Boabdil avaient été renfermés. Elle eut là tout le loisir de réfléchir sur le renversement des projets qu'elle avait exécutés avec tant de perfidie pour l'élévation des fils qui partageaient sa captivité. Le corps du vieux Muley-Aben-Hassan fut aussi apporté à Gre-

nade, non pas avec la cérémonie convenable aux restes d'un puissant souverain, mais ignominieusement sur le dos d'une mule. Aucun honneur funèbre ne lui fut rendu : deux esclaves chrétiens le portèrent obscurément au tombeau, et le déposèrent dans l'osario ou catacombe (1).

A peine le peuple fut-il assuré que le vieux Muley-Aben-Assan était mort, que d'une voix unanime il se mit à déplorer sa perte et à célébrer sa mémoire. On avoua qu'il avait été farouche et cruel; mais l'on disait qu'il avait été brave. C'était lui, à la vérité, qui avait attiré cette guerre sur le pays; mais il en avait été lui-même écrasé. En un mot, il n'était plus, et sa mort réparait toutes ses fautes; car un roi qui vient d'expirer est toujours un héros ou un saint. Dans la même proportion que le peuple cessait de haïr Muley-Aben-Hassan, il commençait à haïr son frère El Zagal. La manière dont le vieux roi était mort, l'avidité que l'on avait mise à s'emparer de ses trésors, la négligence avec laquelle on avait traité son corps, l'emprisonnement de la sultane et de ses enfans, toutes ces circonstances remplirent

(1) Cura de los Palacios, chap. 77.

l'esprit du public des plus noirs soupçons, et le nom d'El Zagal fut plus d'une fois, dans les murmures étouffés du peuple, réuni à l'épithète de fratricide.

Comme il est indispensable que le public trouve toujours une personne de distinction à aimer, et une autre à haïr, on recommença à parler de Boabdil-el-Chico. Cet infortuné monarque vivait à Cordoue sous l'ombre de la froide amitié de Ferdinand, qui avait cessé d'avoir de grands égards pour lui depuis que sa personne ne pouvait plus servir ses intérêts. Mais à peine la faveur publique parut-elle se rattacher à lui, que les bontés du monarque espagnol se réveillèrent. Il lui fournit de l'argent et les moyens de lever son étendard et de créer une division dans l'empire des Maures. Grâce à ce secours, Boabdil forma l'ombre d'une cour à Velez-el-Blanco, forte ville frontière, sur les confins de la Murcie, où il resta pour ainsi dire un pied sur son territoire, et prêt à rentrer dans son obscurité au premier signal. En attendant, sa présence donna une nouvelle vie au parti qu'il avait conservé à Grenade. A la vérité les courtisans opulens qui habitaient le quartier de l'Alhambra, continuaient à se

rallier autour du trône d'El Zagal, principal siége du pouvoir; mais les habitans de l'Albaycin, les plus pauvres de la ville, qui n'avaient rien à perdre, furent unanimes en faveur de Boabdil, qui était presque aussi pauvre qu'eux. C'est ainsi que dans le merveilleux système du monde, les riches soutiennent les riches, et les puissans se rangent du côté des puissans, tandis que les pauvres jouissent de la stérile assistance de leurs semblables, et c'est ce qui fait que l'ordre admirable des choses humaines se maintient, et qu'il y règne une harmonie universelle.

CHAPITRE XXXVI.

De l'armée chrétienne qui s'assembla dans la ville de Cordoue.

La manière dont les souverains catholiques ouvrirent la campagne suivante fut grande et glorieuse : c'était comme le commencement d'un nouvel acte d'un drame grave et héroïque, quand la toile se lève au son d'une musique guerrière, et quand le théâtre se trouve rempli de soldats et de toute la pompe des armes. L'antique ville de Cordoue fut le lieu indiqué par les souverains pour le rendez-vous des troupes, et dès l'entrée du printemps de 1486, la belle vallée du Guadalquivir retentit du son éclatant du clairon et des hennissemens impatiens des coursiers belliqueux. A cette époque brillante de la chevalerie espagnole, les sei-

gneurs luttaient à qui se distinguerait davantage par l'éclat de son costume, par le nombre et l'équipement de ses vassaux. Il ne se passait pas de jour que l'on ne vît entrer dans les portes de Cordoue quelque chevalier distingué, quelque chef de maison puissante et fière; ils arrivaient au son de la trompette, déployant des bannières et des armoiries célèbres par plus d'un combat. Magnifiquement vêtus, ils paraissaient entourés de pages et de laquais en riches livrées, et suivis d'une foule de vassaux et de commensaux à pied et à cheval, couverts des armures les plus brillantes.

De ce nombre fut don Inigo Lopez de Mendoza, duc de l'Infantado, qui peut être cité comme le vrai modèle des nobles guerriers de ce siècle. Il amenait à sa suite cinq cents hommes d'armes de sa maison, équipés et montés *à la geneta* et *à la guisa*. Les chevaliers qui l'accompagnaient étaient tous magnifiquement armés et vêtus. Les housses de cinquante de ses chevaux étaient de drap richement brodé d'or; d'autres étaient de soie brochée. Les mulets de somme avaient des housses pareilles avec des licols de soie; les brides, les frontaux et tous les harnais étincelaient d'argent.

L'équipage de guerre de ces nobles guerriers n'avait pas moins de magnificence. Leurs tentes étaient de riches pavillons de diverses couleurs, tapissés de soie et ornés de banderolles flottantes. Leurs tables étaient servies en vaisselle d'or et d'argent, comme si leur but eût été de donner des festins délicats au lieu de se livrer aux rudes travaux de la guerre dans les montagnes. Parfois ils passaient dans les rues de Cordoue la nuit, avec un brillant cortége et une foule de torches allumées, dont la lumière tombant sur leurs armures polies, sur leurs plumets flottans, sur leurs écharpes de soie et sur leurs broderies d'or, remplissait les spectateurs d'admiration.

Mais ce n'était pas seulement la chevalerie de l'Espagne qui se pressait dans les rues de Cordoue. La renommée de cette guerre s'était répandue dans toute la chrétienté; on la regardait comme une sorte de croisade, et des chevaliers catholiques arrivaient de toutes parts pour se distinguer dans une si sainte cause. Il y eut plusieurs preux chevaliers de France, et dans le nombre Gaston de Léon, sénéchal de Toulouse. Il était accompagné d'une vaillante troupe, bien armée et bien montée, décorée de

riches surtouts et de panaches de plumes. Ces chevaliers, dit-on, éclipsèrent tous les autres dans les fêtes données à la cour. Ils étaient dévoués aux belles, mais non pas à la manière grave et passionnée des amans espagnols; ils étaient gais, galans et joyeux dans leurs amours, et captivaient par la vivacité de leurs attaques. Dans les commencemens, ils furent tenus dans une faible estime par les chevaliers espagnols, serieux et pleins de dignité; mais ils ne tardèrent pas à se faire respecter par leurs étonnantes prouesses à la guerre.

En attendant, le plus remarquable des volontaires étrangers qui se fit voir à cette époque à Cordoue fut un chevalier anglais, allié à la famille royale. C'était le lord Scales, comte de Rivers, parent de la reine d'Angleterre, épouse de Henri VII. Il s'était distingué l'année précédente à la bataille de Bosworth, où Henri Tudor, alors comte de Richmond, avait vaincu Richard III. Cette journée décisive ayant rendu la paix au royaume, et le comte de Rivers conservant une passion pour les exploits guerriers, il se rendit à la cour de Castille afin de se signaler dans une campagne contre les Maures. Il amenait avec lui cent archers, tous d'une

adresse remarquable à tirer du grand arc avec des flèches de trois pieds de long (*cloth-yard arrow*), ainsi que deux cents soldats armés de pied en cap, qui combattaient avec la pique et la hache d'armes. C'étaient des hommes de formes robustes et d'une force prodigieuse.

Ces guerriers avaient été endurcis dans les guerres civiles qui avaient désolé leur pays. C'étaient une belle race d'hommes, mais trop blonds et d'un teint trop frais pour des soldats; leurs visages n'avaient point cette couleur basanée et martiale de nos vieux guerriers castillans. Ils mangeaient énormément et buvaient sec. Il leur était impossible de s'arranger de la vie sobre de nos troupes, et il fallait absolument qu'ils se nourrissent à la manière de leur pays. Ils étaient bruyans et tumultueux, et le quartier du camp qu'ils occupaient était souvent le théâtre d'orgies et de disputes. D'un autre côté, ils avaient un orgueil extrême, mais qui ne ressemblait en rien à l'orgueil inflammable des Espagnols. Ils ne tenaient pas beaucoup au point d'honneur ni à la cérémonie, et il était fort rare qu'ils tirassent le poignard dans leurs querelles; mais leur orgueil était silencieux et méprisant. Quoiqu'ils vins-

sent d'une île éloignée et un peu barbare, ils se croyaient les hommes les plus parfaits de la terre, et ils mettaient leur chef, le lord Scales, au-dessus des premiers grands d'Espagne. Avec tout cela, il faut convenir qu'ils se battaient merveilleusement bien et maniaient, avec une adresse incroyable, et l'arc et la hache d'armes. Dans leur grand orgueil, ils s'efforçaient toujours d'être sur les premiers rangs, d'occuper les postes les plus dangereux et de lutter contre la chevalerie espagnole. Ils ne s'avançaient pas avec ardeur et ne faisaient pas des charges brillantes comme les troupes maures ou espagnoles; mais ils se battaient avec sang froid et opiniâtreté, et étaient toujours les derniers à en convenir lorsqu'ils avaient été vaincus. A tout prendre, ils étaient fort estimés, mais peu aimés par les soldats espagnols, qui les regardaient comme de bons camarades sur le champ de bataille, mais qui ne recherchaient point leur amitié dans le camp.

Leur commandant, le lord Scales, était un chevalier accompli, d'un maintien gracieux et noble, et d'un langage agréable. C'était une chose merveilleuse de voir tant de courtoisie dans un chevalier élevé si loin de la cour de

Castille. Il était fort bien vu du roi et de la reine, et il plaisait aux belles dames de la cour, qui, à dire vrai, sont assez portées à aimer les chevaliers étrangers. Il sortait toujours avec une suite nombreuse de pages et d'écuyers, et accompagné de jeunes et nobles chevaliers de son pays, qui s'étaient enrôlés sous sa bannière pour apprendre le bel exercice des armes. Dans toutes les cérémonies et les fêtes, les yeux du peuple étaient attirés par la singulière tenue et le riche costume du comte anglais et de sa suite, qui se faisaient une gloire de paraître toujours dans les habits et avec les usages de leur pays; et ils formaient vraiment un spectacle magnifique, agréable et étrange à voir.

Les maîtres de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, avec leurs vaillans chevaliers, étaient la fleur de la chevalerie chrétienne. Constamment armés, ils étaient plus fermes et plus exacts à la discipline que les troupes irrégulières des seigneurs féodaux, levées pour les besoins du moment. Calmes, graves et pleins de dignité, ils étaient assis comme des tours sur leurs énormes chevaux. Aux revues, ils ne manifestaient point l'éclat ou l'ostentation des autres troupes. Dans les combats, ils ne cher-

chaient pas non plus à se distinguer par leur ardeur, par leur vivacité ou par des exploits extraordinaires. Tout ce qu'ils faisaient était mesuré et tranquille; et pourtant on a observé qu'il n'y avait point de guerriers dont l'apparence fût plus martiale dans le camp ou les actions plus terribles devant l'ennemi.

La magnificence pompeuse des seigneurs espagnols trouvait peu de faveur aux yeux des souverains. Ils s'apercevaient qu'elle avait pour résultat une lutte de dépense qui devenait ruineuse pour les chevaliers d'une fortune modique, et ils craignaient qu'elle n'occasionât en définitive des manières molles et efféminées, incompatibles avec la vie rude du soldat. Ils ne cachèrent pas leur mécontentement à plusieurs des principaux seigneurs, et leur recommandèrent une tenue plus modeste et plus martiale une fois que les opérations auraient commencé.

« Vos troupes figureraient bien dans un tournois, seigneur, dit Ferdinand au duc de l'Infantado, en regardant ses soldats tout éclatans d'or et de broderie; mais l'or, quoiqu'agréable à la vue, est un métal trop ductile. Le fer convient mieux pour le champ de bataille. »

« Sire, répondit le duc, si mes soldats viennent à la revue avec de l'or, votre majesté verra qu'ils savent combattre avec du fer. »

Le roi sourit, mais secoua la tête; et le duc renferma son discours dans son cœur.

Il reste encore à faire connaître le but de ces grands et chevaleresques préparatifs. Au fond, ils avaient pour cause un dépit royal. La dure leçon que Ferdinand avait reçue du vieux Ali-Atar, sous les murs de Loxa, lui avait été à la vérité fort utile, en le rendant plus prudent dans ses attaques contre les places fortifiées; mais le souvenir en était pour lui plein d'amertume, et depuis ce temps il n'avait pu se défendre d'une haine particulière pour la ville de Loxa. C'était, à vrai dire, une des places les plus belliqueuses et les plus incommodes des frontières. Elle ne cessait de harasser l'Andalousie par ses incursions. Elle était, en outre, située entre le territoire espagnol et la ville d'Alhama, ainsi que d'autres places nouvellement conquises dans le royaume de Grenade. Pour toutes ces raisons, le roi Ferdinand avait résolu de faire une grande tentative contre cette importante ville, et c'était

pour cela qu'il avait rassemblé l'élite de sa chevalerie.

Ce fut au mois de mai que le roi sortit de Cordoue à la tête de son armée. Il avait douze mille hommes de cavalerie, et quarante mille d'infanterie, armés d'arbalètes, de lances et d'arquebuses. Il y avait six mille pionniers portant des haches, des pioches et des barres de fer pour niveler le terrain. Le roi emmenait avec lui un train considérable de grosse artillerie, et un corps d'artilleurs allemands, célèbres pour le service des batteries.

Ce fut un beau spectacle de voir cette magnifique armée sortir des portes de Cordoue, les bannières et les emblèmes des plus illustres maisons d'Espagne flottant au-dessus d'une mer de cimiers et de plumes. Elle traversa lentement l'antique pont; les rayons du soleil brillant sur les casques, les cuirasses et les boucliers, elle fut tout entière répétée dans les eaux du Guadalquivir, pendant que le hennissement des chevaux et le son des trompettes vibraient dans les airs, et étaient renvoyés par les échos des montagnes lointaines; mais ce qu'il y avait sans contredit de plus beau, c'était de voir étaler de tous côtés l'étendard de la

Foi, et de songer que ce n'était pas là une armée mondaine, courant après un but d'ambition ou de vengeance temporelle, mais des soldats chrétiens, réunis dans une croisade pour extirper du sol d'Espagne la vile semence de Mahomet, et étendre le saint empire de l'Église.

CHAPITRE XXXVII.

Comment de nouvelles commotions éclatèrent à Grenade, et comment le peuple entreprit de les apaiser.

Pendant qu'une parfaite unité de plan et qu'une entière harmonie dans les opérations ajoutaient à la puissance des armées chrétiennes, le malheureux royaume de Grenade demeurait en proie aux dissensions intérieures. La popularité passagère d'El Zagal n'avait cessé de diminuer depuis la mort de son frère, et le parti de Boabdil-el-Chico gagnait des forces en proportion. L'Albaycin et l'Alhambra étaient de nouveau armés l'un contre l'autre, et les rues de la triste Grenade étaient journellement teintes du sang de ses enfans. Au plus fort de ces dissensions, la nouvelle arriva qu'une formidable armée se rassemblait à Cor-

doue. Les factions rivales suspendirent aussitôt leur animosité, et se réunirent momentanément par le sentiment de leur danger commun. Elles eurent recours à leur ancien expédient, qui était de changer la forme du gouvernement, ou pour mieux dire de faire et de défaire leurs rois. L'élévation d'El Zagal au trône n'avait pas produit l'effet qu'on s'en était promis. Que fallait-il donc tenter en ce moment? Fallait-il rappeler Boabdil-el-Chico, et le reconnaître de nouveau pour souverain? Pendant que l'on délibérait avec tout le désordre des conseils populaires, Hamet-Aben-Zarrax, surnommé le Saint, se leva au milieu du peuple. C'était ce même homme égaré, mélancolique, qui avait prédit les malheurs de Grenade. Il sortait d'une des cavernes de la hauteur voisine qui s'élève au-dessus du Darro, et qui depuis ce temps a été appelée la Montagne-Sainte. Son air était plus hagard que jamais; car l'esprit de prophétie n'ayant point été écouté, semblait avoir tourné contre lui-même et ronger ses entrailles.

« Gardez-vous, ô Musulmans, s'écria-t-il, d'hommes avides de gouverner, mais qui sont hors d'état de vous protéger! Pourquoi vous

tuez-vous pour El Chico ou El Zagal? Que vos rois renoncent à leurs inimitiés, et qu'ils s'unissent pour le salut de Grenade, ou qu'ils soient tous les deux déposés! »

Hamet-Aben-Zarrax était depuis long-temps révéré comme un saint; en ce moment, on le considéra comme un oracle vivant. Les anciens et les nobles se mirent sur-le-champ à se consulter pour trouver un moyen d'accorder les deux rois. On avait déjà essayé de divers expédiens. On résolut enfin de partager le royaume entre eux. On donna Grenade, Malaga, Vélez-Malaga, Almeria, Almuneçar et leurs dépendances à El Zagal, et le reste à El Chico. Au nombre des villes qui tombèrent en partage à ce dernier, se trouva Loxa, avec la condition spéciale qu'il en prendrait sur-le-champ le commandement en personne; car le conseil pensa que la faveur dont il jouissait auprès du monarque castillan contribuerait à détourner l'attaque dont cette place était menacée.

El Zagal consentit sans peine à cet arrangement. Il avait été porté au trône par un mouvement populaire; il pouvait en être renversé de même. De cette façon, il s'assurait la

moitié d'un royaume auquel il n'avait aucun droit héréditaire, et il se flattait que tôt ou tard la violence ou la ruse le mettrait en possession de l'autre moitié. Le vieux et adroit monarque alla même jusqu'à envoyer une députation à son neveu, se faisant un mérite de lui offrir cette moitié qu'il avait été forcé d'abandonner, et l'invitant à former avec lui une alliance pour le bien du pays.

Le cœur de Boabdil répugnait à toute liaison avec un homme qui avait cherché à le faire mourir, et qu'il regardait comme l'assassin de sa famille. Il accepta néanmoins la moitié du royaume, comme une offre faite par la nation, et que ne devait pas rejeter un prince dans la position précaire où il se trouvait. Mais il protesta de son droit sur le tout, et déclara qu'il ne se contentait de la moitié que par le désir de contribuer au bien général. Il rassembla donc le petit nombre de partisans dont il était entouré, et se prépara à partir pour Loxa. Comme il venait de monter à cheval, Hamet-Aben-Zarrax se présenta tout à coup devant lui.

« Sois fidèle à ton pays et à ta foi, lui cria-t-il; n'aie plus de communication avec ces chiens

de chrétiens; ne te fie pas à la vaine amitié du roi de Castille. Il creuse la terre sous tes pieds. Choisis si tu veux être souverain ou esclave. Il est impossible que tu sois tous les deux à la fois. »

Boabdil réfléchit profondément à ces paroles. Il prit plusieurs sages résolutions; mais son caractère le portait à agir d'après l'impulsion du moment, et il aimait par malheur à temporiser dans sa politique. Il écrivit donc à Ferdinand pour l'informer que Loxa et quelques autres villes étaient rentrées dans le devoir, et qu'il comptait, selon leurs conventions, les tenir comme vassal de la couronne de Castille. Il le supplia, d'après cela, de se désister de l'attaque projetée, offrant de livrer à l'armée espagnole un libre passage pour marcher contre Malaga ou toute autre place appartenant à son oncle (1).

Ferdinand fut sourd à sa prière, ainsi qu'à toutes ses protestations d'amitié et de fidélité. Boabdil n'était à ses yeux qu'un instrument dont il se servait pour fomenter les discordes civiles. Il lui répondit donc qu'il ne savait que trop bien que ce prince venait de conclure avec

(1) *Zurita*, liv. XX, chap. 68.

son oncle une ligue hostile contre lui, et que par là il avait perdu tous ses droits à son indulgence; il n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur ses opérations contre Loxa.

C'est ainsi que ce prudent monarque agit, d'après le texte du onzième chapitre de l'évangéliste saint Luc : « Tout royaume divisé « contre lui-même sera détruit. » Il poussa les infidèles à se détruire l'un l'autre, jusqu'à ce qu'ils eurent vérifié le vieux proverbe castillan qui dit que, dans une guerre civile, on voit *el vencido vencido y el vencidor perdido;* c'est-à-dire, le vaincu vaincu, et le vainqueur perdu (1).

(1) Garibay, liv. XL, chap. 33.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment le roi Ferdinand tint un conseil de guerre au Rocher des Amans.

L'ARMÉE royale, en marchant contre Loxa, se trouva campée, pendant une agréable soirée du mois de mai, dans une prairie, sur les bords de la rivière de Yeguas, et au pied d'un roc élevé, appelé le Rocher des Amans. Les quartiers de chaque seigneur formaient, pour ainsi dire, un petit camp séparé, où les élégans pavillons, surmontés de leurs banderolles flottantes, s'élevaient au-dessus des tentes de leurs vassaux et commensaux, dont ils étaient entourés. Un peu à l'écart des autres, et dans une sorte d'orgueilleux éloignement, se voyait le camp du comte anglais. L'ameublement en était somptueux, et les munitions présentaient

l'ordre le plus parfait. Des archers et des soldats, armés de haches, montaient la garde tout à l'entour, tandis qu'au-dessus l'étendard d'Angleterre déroulait ses amples plis, et flottait au gré de la brise du soir.

On entendait les soldats parler une foule de langages différens, pendant qu'ils menaient leurs chevaux se baigner dans la rivière ou qu'ils se réunissaient autour des feux des bivouacs qui commençaient à briller çà et là dans le crépuscule. La gaie chanson du Français, qui célébrait ses amours comme s'il eût été sur les bords de la Loire ou de la Garonne; les sons gutturaux de l'Allemand, entonnant un *kriegerlied*, en célébrant les vignobles du Rhin; la vague romance de l'Espagnol, chantant les exploits du Cid et les aventures de leurs guerres contre les Maures; la longue et triste ballade des Anglais, racontant les gestes de quelque vieux baron ou de quelque redoutable brigand de leur île éloignée, étaient tour à tour répétés par les échos d'Andalousie.

Sur une éminence qui commandait une vue de tout le camp était placé le vaste et magnifique pavillon du roi, surmonté de la bannière de Castille et d'Arragon, et le saint étendard de

la Croix planté devant l'entrée. Dans ce pavillon, étaient rassemblés les principaux commandans de l'armée que Ferdinand avait convoqués en un conseil de guerre, en apprenant que Boabdil s'était jeté dans Loxa avec des renforts considérables. Après quelques consultations, il fut résolu d'investir la place des deux côtés. Une partie de l'armée devait s'emparer du poste dangereux, mais important, de Santo-Albohacin, en face de la ville, pendant que le reste, faisant un détour, devait camper sur le côté opposé.

A peine cette résolution fut-elle prise, que le marquis de Cadix se leva, et réclama le droit d'occuper le poste le plus dangereux, tant en son nom, qu'en celui des chevaliers ses compagnons d'armes, qui avaient été obligés de l'abandonner lors de la retraite générale de l'armée pendant le dernier siége. L'ennemi, dit-il, avait triomphé d'eux comme s'ils l'avaient quitté d'une manière honteuse. Ils devaient à leur réputation de regagner cette hauteur périlleuse, d'y dresser leurs tentes, et de venger le sang du vaillant maître de Calatrava, qui y avait péri. Le marquis demandait, d'après cela, qu'il leur fût permis de marcher à

l'avant-garde, et de s'assurer de ce poste, s'engageant à y tenir l'ennemi occupé jusqu'à ce que le principal corps d'armée eût pris ses positions de l'autre côté de la ville.

Le roi Ferdinand lui accorda volontiers sa demande, sur quoi le comte de Cabra sollicita la permission de faire partie de l'entreprise. Il observa qu'il avait toujours été accoutumé à servir à l'avant-garde, et que dans ce moment où Boabdil était à l'armée, et où par conséquent il y avait un roi à prendre, il ne pouvait pas se contenter de rester sur les derrières. Ferdinand consentit, car il était disposé à accorder au bon comte toutes les occasions de réparer son dernier désastre.

Quand le comte anglais apprit qu'il y avait une expédition dangereuse à entreprendre, il voulut aussi en être; mais le roi réprima son ardeur.

« Ces chevaliers, dit-il, croient avoir un compte à régler avec leur vanité. Abandonnez-leur le soin de cette entreprise, milord. Si vous avez l'intention de suivre pendant quelque temps la guerre contre les Maures, vous ne manquerez pas d'occasions périlleuses. »

Le marquis de Cadix et ses compagnons

d'armes levèrent leurs tentes avant le point du jour. Ils étaient au nombre de cinq mille chevaux et de douze mille fantassins. Ils traversèrent rapidement les défilés des montagnes; les chevaliers étaient impatiens de frapper le coup et de se mettre en possession des hauteurs de l'Albohacin avant que le roi pût venir à leur secours avec le gros de l'armée.

La ville de Loxa est située sur une colline élevée entre deux montagnes sur les bords du Xenil. Pour arriver jusqu'à l'éminence qu'ils voulaient atteindre, les troupes avaient à passer par un pays difficile et par une profonde vallée coupée de canaux, aux moyens desquels les Maures arrosaient leurs terres. Les Chrétiens éprouvèrent beaucoup d'embarras pendant une partie de leur marche, et coururent risque d'êtretaillés en pièces en détail avant de parvenir au pied de l'Albohacin. Le comte de Cabra, avec son ardeur accoutumée, voulait passer à travers la vallée en dépit de tous les obstacles. En conséquence sa cavalerie ne tarda pas à se trouver prise au milieu des canaux, et son impatience ne lui permit pas de rétrograder pour chercher un chemin plus commode mais plus long. Les autres traversaient

lentement la vallée sur un point différent et à l'aide de pontons, pendant que le marquis de Cadix, don Alonze d'Aguilar et le comte d'Urena, ayant appris à connaître le terrain pendant leur dernière campagne, tournèrent le pied de l'éminence et commencèrent, en montant, à déployer leurs escadrons, et à élever leurs bannières sur ce poste redoutable que, dans le premier siége, ils avaient été, avec tant de répugnance, forcés d'abandonner.

CHAPITRE XXXIX.

Comment l'armée royale parut devant la ville de Loxa, comment elle y fut reçue; exploit hardi du comte anglais.

La marche de l'armée chrétienne contre Loxa jeta le faible Boabdil-el-Chico dans un de ses embarras ordinaires. Il ne savait comment accorder son serment de fidélité aux souverains espagnols avec le sentiment de ce qu'il devait à ses sujets. Ses doutes furent levés à la vue de l'ennemi posté sur les hauteurs de l'Albohacin et aux cris du peuple qui demandait à être conduit au combat.

« Allah! s'écria-t-il, vous connaissez mon cœur; vous savez si j'ai été fidèle à mes sermens à ce monarque chrétien! Je lui ai offert de tenir Loxa comme un fief de sa couronne; mais il a préféré s'en approcher comme enne-

mi : c'est sur sa tête que doit retomber l'infraction de notre traité. »

Boabdil ne manquait pas de courage ; il ne manquait que de décision. Quand une fois sa résolution était prise il agissait avec vigueur. Son malheur voulait qu'il la prît souvent trop tard, et souvent pas du tout. Celui qui se décide hardiment agit d'ordinaire avec témérité ; car il s'efforce de compenser par la vitesse de l'exécution la lenteur de la délibération. Boabdil revêtit donc à la hâte son armure, et sortit environné de ses gardes et à la tête de cinq cents chevaux et de quatre mille fantassins, la fleur de son armée. Il en détacha quelques uns pour engager des escarmouches avec les Chrétiens qui étaient épars et embarrassés dans la vallée, et pour les empêcher de réunir leurs forces, pendant qu'avec le gros de ses troupes il avançait dans le but de chasser l'ennemi des hauteurs de l'Albohacin, avant qu'ils eussent le temps de s'y établir et de s'y fortifier.

Le noble comte de Cabra était encore avec sa cavalerie au milieu des canaux de la vallée quand il entendit le cri de guerre des Maures, et qu'il vit leur armée s'élancer sur le pont. Il reconnut Boabdil à son étincelante armure, au

magnifique caparaçon de son cheval, et à la brillante garde qui l'entourait. L'armée royale continuait à avancer vers la hauteur. Une montagne la cacha aux yeux du comte; mais de grands cris, joints au bruit des tambours et des trompettes, ainsi qu'aux décharges d'arquebuses, lui firent connaître que la bataille avait commencé.

Une royale prise était donc à sa portée, et le comte de Cabra ne pouvait prendre part à l'action! Le bon chevalier souffrit une impatience inexprimable. Tous les efforts qu'il faisait pour sortir de la vallée ne servaient qu'à le plonger dans de nouvelles difficultés. Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, il fut obligé d'ordonner à ses cavaliers de descendre de cheval, de ramener leurs montures lentement et soigneusement par des sentiers glissans et des mares d'eau et de boue, où le plus souvent le pied ne trouvait pas d'appui solide. Le bon comte gémissait intérieurement, et de larges gouttes de sueur découlaient par impatience de son front; car il craignait que le sort de la journée ne fût décidé avant qu'il n'arrivât sur le théâtre du combat. Enfin, après être sorti à grand'peine du labyrinthe de la vallée, et être

arrivé sur un terrain plus ferme, il fit remonter ses troupes et partir au grand galop pour la hauteur. Une partie des vœux du bon comte furent satisfaits, mais les plus chers furent déçus. Il arriva à temps pour prendre part au combat dans sa plus grande chaleur; mais la prise royale n'y était plus.

Boabdil avait conduit ses hommes en avant avec une valeur impétueuse, ou pour mieux dire avec l'empressement de la témérité. S'étant exposé sans précaution sur les premiers rangs, il avait reçu deux blessures dès le commencement de la bataille. Ses gardes se rallièrent autour de lui, le défendirent avec une valeur sans égale, et l'emmenèrent tout sanglant hors du champ de bataille. Le comte de Cabra arriva au moment où l'escadron fidèle traversait le pont et ramenait à pas lents le monarque blessé vers la porte de la ville.

Le départ de Boabdil ne rendit pas le combat moins acharné. Un guerrier maure, d'un aspect sombre et terrible, monté sur un cheval noir, et suivi d'une troupe de sauvages Gomeres, s'élança en avant pour prendre le commandement. C'était Hamel-el-Zegri, le farouche alcayde de Ronda, avec les débris de la garni-

son jadis si redoutable. Animé par son exemple, les Maures redoublèrent leurs attaques. La hauteur était défendue d'un côté par le marquis de Cadix, et de l'autre par don Alonze d'Aguilar. A mesure que les Maures y montaient ils étaient repoussés et rejetés du haut de la pente. Le comte de Urena se plaça sur l'endroit fatal où son frère avait été tué. Ses soldats entrèrent avec zèle dans les sentimens de leur chef; une foule d'ennemis tombèrent sous leurs coups : c'était une hécatombe humaine qu'ils offraient aux mânes du maître de Calatrava.

Le combat se prolongeait avec une opiniâtreté incroyable. Les Maures savaient de quelle importance cette position était à la sûreté de leur ville, et les chevaliers croyaient leur honneur attaché à sa conservation. Des renforts furent envoyés de la ville aux assaillans; les uns combattaient sur la hauteur, pendant que d'autres attaquaient les Chrétiens qui se trouvaient encore dans la vallée au milieu des vergers et des jardins, afin de les empêcher de réunir leurs forces. Les troupes de la vallée furent peu à peu repoussées, et toute l'armée des Maures put faire le tour de l'Albohacin.

La situation du marquis de Cadix et de ses compagnons était extrêmement périlleuse. Ils étaient en petit nombre, et pendant qu'ils combattaient corps à corps contre les Maures qui attaquaient la hauteur, ils étaient harcelés de loin par les arbalètes et les arquebuses d'une armée dont le nombre augmentait sans cesse. En ce moment critique le roi Ferdinand sortit des gorges des montagnes avec le principal corps d'armée, et s'avança vers une éminence d'où il pouvait distinguer tout le champ de bataille. Il avait à côté de lui le noble chevalier anglais, le comte de Rivers. C'était la première fois que celui-ci voyait le spectacle d'un combat contre les Maures. Il contempla avec un intérêt avide la scène qui s'offrait à ses yeux: les charges sauvages de la cavalerie, les attaques irrégulières et tumultueuses de l'infanterie; le mélange des casques chrétiens et des turbans mauresques dans une lutte mortelle. Son sang bouillonna à cet espect; son ame fut émue par les cris confus de guerre, par le son des tambours et des trompettes, par le bruit des décharges d'arquebuses que répétaient les échos des montagnes. Ayant remarqué que le roi allait envoyer du renfort aux combattans, il

24.

demanda la permission d'en faire partie et de combattre à la mode de son pays. Sa prière lui ayant été accordée, il descendit de cheval. Il n'était armé qu'*en blanco*, c'est-à-dire avec le morion et la cuirasse de deux pièces. Il avait l'épée au côté et une énorme hache d'armes à la main. Il était suivi d'un corps de ses vassaux armés comme lui, et d'une troupe d'archers portant des arcs faits de dur bois d'if anglais. Le comte se tournant vers ses troupes, les harangua d'une manière brusque et laconique, selon l'usage de son pays.

« Rappelez-vous, mes gais camarades, dit-il, que des yeux étrangers sont fixés sur vous, que vous êtes dans un pays lointain, et que vous combattez pour la gloire de Dieu et l'honneur de la vieille et gaie Angleterre! »

Un grand cri fut la réponse. Le comte brandit sa hache d'armes sur sa tête.

« Saint George pour l'Angleterre, » s'écria-t-il, et à ce son inspirateur de l'ancien cri de guerre anglais, il s'élança avec ses hommes au plus fort du combat, le cœur plein d'ardeur et de courage (1).

Ils ne tardèrent pas à arriver jusqu'au milieu

(1) Cura de los Palacios.

des ennemis; mais dans la plus grande chaleur du combat, ils ne poussèrent point de cris. Ils s'avancèrent avec fermeté, distribuant leurs coups à droite et à gauche, renversant les Maures et s'ouvrant une route avec leurs haches comme les bûcherons dans une forêt, pendant que les archers, pénétrant dans l'ouverture faite par leurs camarades, tendaient vigoureusement leurs arcs et répandaient la mort de tous côtés.

Quand les montagnards castillans remarquèrent la valeur des Anglais, ils ne voulurent pas se laisser surpasser en courage. Ils ne pouvaient pas lutter avec eux pour la taille et le poids; mais pour la vigueur et l'activité, ils étaient leurs égaux. Ils suivirent donc leurs pas avec le même courage et une prouesse semblable, et ils offrirent un fort soutien aux braves insulaires.

Les Maures furent confondus par la fureur de ces attaques, et découragés par la perte de Hamet-el-Zegri, qui avait été emmené blessé du champ de bataille. Ils se replièrent peu à peu vers le pont : les Chrétiens profitèrent de la victoire, et les forcèrent à le repasser en désordre. Les Maures se retirèrent dans le faubourg, et lord

Rivers y entra pêle-mêle avec eux, se battant dans les rues et jusque dans les maisons. Le roi Ferdinand arriva sur le champ de bataille avec sa garde royale, et tous les infidèles furent repoussés dans les murs de la ville. C'est ainsi que les faubourgs furent emportés par la valeur du lord anglais, et sans qu'un pareil événement eût été prémédité (1).

Le comte de Rivers, quoiqu'il eût reçu une blessure, continuait de pousser en avant. Il pénétra presque jusqu'à la porte de la ville, en dépit d'une grêle de traits qui tuèrent quelques uns de ses soldats. Une pierre lancée du haut des remparts arrêta sa course impétueuse: elle le frappa au visage, fit tomber deux de ses dents et l'étendit sans connaissance par terre. Il fut emmené hors de la mêlée par ses hommes; mais quand il eut repris ses sens il refusa de se laisser conduire hors du faubourg.

Quand le combat fut terminé, les rues présentèrent un triste spectacle, car un grand nombre d'habitans avaient péri en défendant leurs foyers, ou avaient été tués sans offrir de résistance. Au nombre des victimes se trouvait

(1) Cura de los Palacios. M. S.

un pauvre tisserand qui travaillait dans sa maison quand le tumulte avait commencé. Sa femme l'avait pressé de se retirer dans la ville.

« Pourquoi fuirais-je, dit le Maure, pour souffrir la faim et l'esclavage? Je te dis, ma femme, que je veux rester ici; car il vaut mieux recevoir une mort prompte par le fer, que de périr peu à peu dans les chaînes et les cachots. »

Il n'en dit pas davantage, et se remit à son métier à côté duquel il fut tué dans la confusion du combat (1).

Les Chrétiens demeurèrent maîtres du champ de bataille, et s'occupèrent à tracer trois camps pour continuer le siége. Le roi, avec le principal corps d'armée, prit position du côté de la ville qui regardait vers Grenade. Le marquis de Cadix et ses braves compagnons dressèrent de nouveau leurs tentes sur la hauteur de l'Albohacin; mais le comte anglais planta fièrement son étendard au milieu du faubourg qu'il avait pris.

(1) Pulgar, part. III, chap. 58.

CHAPITRE XL.

Conclusion du siége de Loxa.

Maitres des hauteurs de l'Albohacin et du faubourg de la ville, les Chrétiens étaient en état de choisir les positions les plus favorables pour placer leurs batteries. Ils commencèrent par détruire le pont de pierre par lequel la garnison avait fait sa sortie; ils jetèrent ensuite deux ponts de bois sur la rivière, et d'autres sur les canaux et ruisseaux, de façon à établir des communications faciles entre les divers camps.

Quand toutes les dispositions furent prises, un feu terrible s'ouvrit de plusieurs côtés contre la ville. On ne lança pas seulement des boulets de pierre et de fer, mais encore de grandes balles creuses, remplies de feu, qui brûlèrent sur les

maisons comme des météores, et les enveloppèrent dans des tourbillons de flammes. Les murs furent ébranlés et les tours s'écroulèrent. Par les ouvertures ainsi faites on pouvait voir l'intérieur de la ville. On distinguait les maisons qui brûlaient ou qui tombaient; les hommes, les femmes et les enfans parcourant les rues avec effroi, et tués par les décharges de l'artillerie légère, des arquebuses et des arbalètes, qui pénétraient par les brèches.

Les Maures essayèrent de réparer leurs remparts; mais ils furent ensevelis sous les ruines qu'ils s'efforçaient de relever. Dans leur désespoir beaucoup d'habitans s'élancèrent dans les rues étroites des faubourgs, et attaquèrent les Chrétiens avec des dards, des cimeterres et des poignards, cherchant à détruire plutôt qu'à se défendre, et bravant la mort par la persuasion que, si on la trouvait en combattant un infidèle, on allait droit au paradis.

Ce triste spectacle se prolongea pendant deux nuits et un jour. Alors quelques uns des principaux habitans commencèrent à réfléchir à l'inutilité d'une plus longue résistance. Leur roi était hors d'état de les commander; leurs principaux chefs étaient tués ou blessés; leurs fortifications

n'offraient plus guère que des monceaux de ruines. C'était eux qui avaient poussé le malheureux Boabdil au combat; ils le pressèrent alors de capituler. On entra en pourparler avec le monarque chrétien, et les articles de la capitulation furent bientôt dressés. Les Maures devaient rendre sur-le-champ la ville avec tous leurs captifs chrétiens, et sortir avec les effets qu'ils pourraient emporter. Le marquis de Cadix, en l'honneur et en l'humanité duquel ils mettaient beaucoup de confiance, devait les escorter jusqu'à Grenade pour les protéger contre les attaques ou le pillage. Ceux qui désiraient rester en Espagne étaient autorisés à se fixer dans les royaumes de Castille, d'Aragon ou de Valence. Quant à Boabdil-el-Chico, il devait renouveler son hommage à Ferdinand, qui promettait de ne pas prononcer de plaintes contre lui pour avoir violé son premier serment. Dans le cas où il renoncerait à toutes ses prétentions sur Grenade, le titre de duc de Guadix lui serait accordé, avec le territoire de cette ville, pourvu qu'elle fût prise sur El Zagal avant l'expiration de six mois.

La capitulation étant signée, les assiégés donnèrent pour otages l'alcayde de la ville et les

principaux officiers, avec les fils de leur ancien commandant, le vieux Ali-Atar. Les guerriers de Loxa sortirent ensuite, humiliés et abattus d'avoir été obligés de rendre ces murs qu'ils avaient si long-temps gardés avec valeur et renom, tandis que les femmes et les enfans perçaient les airs de lamentations, en se voyant exilés de leur terre natale.

Le dernier qui marchait était Boabdil, à juste titre surnommé El Zogoybi, l'infortuné. Accoutumé aux revers de la fortune, il n'avait fait aucune difficulté d'accéder à la capitulation. Il était affaibli par ses blessures, et avait un air abattu; cependant on assure que sa conscience ne lui reprochait pas d'avoir manqué de foi aux souverains castillans, et la valeur personnelle qu'il avait déployée inspira pour lui aux chevaliers chrétiens des sentimens de sympathie. Il s'agenouilla devant Ferdinand, selon l'usage des vassaux devant leur seigneur suzerain. Après quoi, il partit avec douleur pour Priego, ville située à trois lieues de Loxa. Ferdinand ordonna sur-le-champ que cette dernière place fût réparée et munie d'une forte garnison. La défaite qu'il avait autrefois éprouvée dans ses murs augmentait de beaucoup la

joie qu'il ressentait de sa prise. Il fit de grands éloges des chefs qui s'étaient le plus distingués pendant le siége, et les historiens s'étendent surtout sur sa visite au pavillon du comte anglais. Sa Majesté le consola sur la perte de ses dents, en lui faisant observer qu'il les aurait infailliblement perdues tôt ou tard par l'effet des années, tandis qu'en ce moment le vide qu'elles avaient laissé devait être considéré plutôt comme une beauté que comme un défaut, puisqu'il serait un souvenir de plus de la glorieuse cause pour laquelle il avait combattu.

Le comte répondit qu'il remerciait Dieu et la Sainte-Vierge de l'honneur que le plus puissant roi de la chrétienté lui faisait, en lui rendant visite; qu'il acceptait avec reconnaissance la gracieuse consolation que Sa Majesté lui offrait pour la perte qu'il avait faite; mais qu'il ne regardait pas comme importante celle de deux dents sacrifiées pour le service de Dieu, de qui il tenait tout ce qu'il possédait. Discours plein à la fois de l'esprit d'un courtisan et de la piété d'un chrétien. Il y a lieu de s'étonner qu'il soit sorti de la bouche d'un homme originaire d'une île si éloignée de la Castille.

CHAPITRE XLI.

Prise d'Illora.

Le roi Ferdinand poursuivit sa victoire de Loxa en mettant le siége devant la ville forte d'Illora. Cette place redoutable était construite sur un rocher élevé au milieu d'une spacieuse vallée. Elle n'était qu'à quatre lieues de la capitale des Maures, et son château, qui dominait sur une vaste étendue, était appelé l'œil droit de Grenade.

L'alcayde d'Illora était un des plus braves commandans maures, et il se prépara à défendre sa forteresse jusqu'à la dernière extrémité. Il envoya les femmes, les enfans, ainsi que les personnes âgées et infirmes, à la capitale. Il barricada les faubourgs, ouvrit des portes de com-

munication d'une maison à l'autre, et perça des meurtrières dans les murs des habitations.

Le roi Ferdinand arriva devant la place avec toutes ses troupes. Il se posta sur la montagne d'Encinilla, et distribua ses autres quartiers de façon à investir la place de tous côtés. Connaissant la valeur de l'alcayde et le courage désespéré des Maures, il donna ordre d'entourer les camps de retranchemens et de palissades, de doubler les postes et de placer des sentinelles sur toutes les hauteurs environnantes.

Quand tout fut prêt, le duc de l'Infantado demanda à être chargé de l'attaque. C'était sa première campagne, et il était impatient de montrer que le roi avait eu tort de blâmer la magnificence du costume de ses chevaliers. Le roi Ferdinand lui accorda sa prière, en lui faisant compliment sur son courage. Il ordonna au comte de Cabra de faire en même temps une attaque d'un autre côté. Les deux chefs se mirent à la tête de leurs troupes : celles du duc portaient des armures fraîches et brillantes, richement ornées, et que le service n'avait pas encore souillées ; celles du comte étaient de vieux guerriers, dont les armes ternies et bossuées indiquaient les pénibles tra-

vaux auxquels ils avaient été exposés. Le jeune duc rougit en les comparant.

« Chevaliers, s'écria-t-il, on nous a reproché l'éclat de nos armes; faisons voir qu'un glaive tranchant peut reposer dans un fourreau doré. En avant, marchons à l'ennemi, et avec l'aide de Dieu, si nous entrons au combat bien vêtus, nous en sortirons bien éprouvés. »

Ses hommes répondirent à ce discours par des acclamations, et le duc les mena à l'assaut. Il s'avança au milieu d'une grêle terrible de pierres, de dards et de balles; mais rien ne pouvait arrêter sa course. Il pénétra dans le faubourg l'épée à la main; ses soldats combattirent avec fureur, et éprouvèrent de grandes pertes, car chaque maison avait été changée en une redoute. Après une lutte sanglante ils réussirent pourtant à repousser les Maures jusque dans la ville. Vers le même moment, le faubourg opposé fut emporté par le comte de Cabra et ses vétérans. Les troupes du duc de l'Infantado sortirent du combat, moins nombreuses et couvertes de sang, de poussière et de blessures. Elles reçurent du roi les plus grands éloges, et à compter de ce moment on ne les railla plus de leurs broderies.

Les faubourgs étant emportés, trois batteries portant chacune huit grosses pièces de canon s'ouvrirent contre la forteresse. Leur effet fut inutile, car les fortifications n'avaient pas été construites pour résister à de pareilles machines. Les tours furent renversées, les murailles réduites en poussière; tout l'intérieur de la ville fut exposé à la vue, ses maisons étant démolies, et un grand nombre d'hommes tués. Les Maures furent effrayés en entendant le bruit et en voyant tomber les murs autour d'eux. L'alcayde avait résolu de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Il vit qu'elle n'offrait plus qu'un monceau de ruines. C'était en vain qu'il aurait espéré recevoir des secours de Grenade : ses soldats, entièrement découragés, lui demandaient à grands cris de se rendre. Il capitula quoiqu'à regret. Les habitans eurent la permission de partir avec tous leurs effets, excepté leurs armes, et furent escortés par le duc de l'Infantado et le comte de Cabra jusqu'au pont de Pinos, à deux lieues de Grenade.

Le roi Ferdinand donna l'ordre de réparer les fortifications d'Illora, et de mettre la place en état de défense. Il donna pour alcayde à la ville et à la forteresse Gonzalve de Cordoue,

frère cadet de don Alonze d'Aguilar. Ce jeune chevalier était capitaine des gardes de Ferdinand et d'Isabelle, et avait déjà donné des preuves de cette valeur qui depuis lui acquit une si grande renommée.

CHAPITRE XLII.

De l'arrivée de la reine Isabelle au camp devant Moclin, et des agréables dits du comte anglais.

Quelque peine que les poètes se donnent pour embellir la guerre de Grenade des fleurs de leur imagination, il est certain qu'elle a été une des plus terribles de toutes celles qui ont été célébrées sous le nom de guerres saintes. On n'y rencontre que des expéditions dans des montagnes sauvages, des batailles sanglantes, des villes saccagées et des pays ravagés; seulement de temps à autre ces affreux récits sont interrompus par des descriptions de cérémonies magnifiques et de brillans cortéges.

Immédiatement après la prise de Loxa, Ferdinand avait écrit à Isabelle pour solliciter sa présence au camp, afin qu'il pût se consulter

avec elle sur la manière de disposer des territoires qu'il venait de conquérir.

Ce fut au commencement de juin que la reine partit de Cordoue avec la princesse Isabelle et un grand nombre de dames de sa cour. Elle était suivie aussi d'une foule de chevaliers et de pages, de gardes et de domestiques. Il y avait quarante mulets pour le service de la reine, de la princesse et de leur suite.

Quand ce superbe cortége approcha du rocher des Amans, sur les bords de la rivière de Yeguas, on vit une longue file de chevaliers venir à sa rencontre. A leur tête se trouvait ce gentilhomme accompli, le marquis-duc de Cadix avec l'adelantado d'Andalousie. Il avait quitté le camp le lendemain de la prise d'Illora, et s'était avancé jusque là pour recevoir la reine et l'escorter au-delà des frontières. Elle accueillit le marquis avec la plus grande distinction; car il était regardé comme le miroir de la chevalerie. Ses hauts faits dans cette guerre étaient dans toutes les bouches, et bien des gens n'hésitaient pas à le comparer à l'immortel Cid (1).

La reine pénétra donc, avec cette noble suite,

(1) Cura de los Palacios.

sur le territoire conquis de Grenade, et voyagea avec sécurité sur les bords agréables du Xenil, que désolaient naguère les incursions des Maures. Elle s'arrêta à Loxa, où elle donna à la fois des secours et des consolations aux blessés, et leur distribua de l'argent en proportion de leur rang.

Après la prise d'Illora, le roi avait porté son camp devant la forteresse de Moclin, dans l'intention d'en faire le siége. Ce fut là que la reine se rendit, toujours escortée dans les montagnes par le marquis de Cadix. Comme Isabelle approchait du camp, le duc de l'Infantado en sortit, et fit une lieue pour aller au devant d'elle, magnifiquement habillé et suivi de tous les chevaliers vêtus avec éclat. Il avait avec lui l'étendard de Séville porté par les hommes d'armes de cette célèbre cité, et le prieur de Saint-Juan avec ceux de sa suite. Ils se rangèrent en bataille sur la gauche de la route par laquelle la reine devait passer. Cette souveraine montait un mulet bai; elle était assise sur une selle magnifique, dont les ornemens étaient en vermeil. La housse du mulet était de fin drap cramoisi, les bords brodés en or; les rênes et le fronteau étaient de satin,

brodés à l'aiguille et en bosse avec de la soie, et avec des lettres d'or. La reine portait une robe royale de velours, au-dessous de laquelle il y en avait d'autres en brocards, un manteau d'écarlate avec des ornemens à la mauresque, et un chapeau noir brodé autour de la forme et de la passe.

L'infante était aussi montée sur un mulet bai richement caparaçonné. Sa robe était de brocard noir, avec un manteau noir orné comme celui de la reine.

Quand le cortége royal passa devant les chevaliers du duc de l'Infantado, qui étaient rangés en bataille, la reine salua l'étendard de Séville et ordonna qu'il passât à droite. Quand elle approcha du camp, la multitude courut au devant d'elle avec de grandes démonstrations de joie, car elle était généralement aimée de ses sujets. Tous les bataillons sortirent en ordre militaire, portant les divers étendards et bannières du camp, qui furent baissés en signe de salutation lorsqu'elle passa.

Le roi parut alors en costume royal sur un superbe cheval bai, et entouré de plusieurs grands de Castille. Il portait un justaucorps de drap cramoisi avec des cuisses ou pans de satin

jaune, une casaque de brocard, un riche cimeterre mauresque et un chapeau à plumet. Les grands qui l'accompagnaient étaient vêtus avec une richesse merveilleuse, chacun selon son goût et son invention.

Le roi et la reine se traitèrent mutuellement avec une grande déférence, plutôt comme des souverains alliés qu'avec cette familiarité qui a coutume de régner entre des époux. En conséquence, avant de s'embrasser, ils se firent trois profondes révérences, la reine ôta son chapeau, ne gardant qu'une résille de soie, et resta le visage découvert. Pour lors le roi s'approcha, l'embrassa et la baisa respectueusement sur la joue. Il embrassa aussi la princesse sa fille, et faisant le signe de la croix, il la bénit et la baisa sur la bouche (1).

Immédiatement après le roi venait le comte anglais avec une grande pompe, des manières extraordinaires, et prenant le pas sur tous les autres. Il était monté à *la guisa*, c'est-à-dire avec de longs étriers, sur un superbe cheval bai, dont les ornemens de soie bleu-ciel retombaient jusqu'à terre. La housse était couleur de mûres parsemée d'étoiles d'or. Son armure

(1) Cura de los Palacios.

était à l'épreuve, et il portait par dessus un manteau court à la française en brocard noir. Sur la tête il avait un chapeau français blanc et à plumet, et sur le bras gauche il avait passé un petit bouclier rond monté en or. Cinq pages le suivaient vêtus en brocard de soie et montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Il avait aussi une suite nombreuse de gens vêtus à la mode de son pays.

Il s'avança d'une manière chevaleresque et courtoise, salua d'abord la reine et l'infante, puis le roi. La reine Isabelle le reçut fort gracieusement, le complimenta sur sa conduite courageuse à Loxa, et lui exprima la part qu'elle prenait à la perte de ses dents. Mais le comte traita légèrement cette blessure qui le défigurait, disant que Notre-Seigneur, qui avait construit la maison, y avait ouvert une fenêtre afin de mieux voir ce qui se passait dans l'intérieur (1). Le comte demeura pendant quelque temps à côté de la famille royale, ne cessant de leur adresser des discours agréables et courtois, faisant caracoler son coursier, qu'il montait avec beaucoup de grâce et de dextérité. Les grands, et en général toute l'armée, n'admiraient

(1) Pierre Martyr, ch. 61.

pas moins la singularité et la magnificence de son équipage que le talent qu'il déployait pour l'équitation (1).

La reine désirant témoigner l'estime qu'elle faisait des services de ce noble comte anglais, qui était venu de si loin pour prendre part à leurs guerres, lui envoya le lendemain un présent de douze chevaux, avec des tentes magnifiques, du linge fin, deux lits, des couvertures de brocard d'or, et plusieurs autres objets de grand prix (2).

(1) Cura de los Palacios.

(2) La description de cette pompe royale s'accorde parfaitement, surtout en ce qui regarde le comte anglais, avec la chronique d'Andres Bernaldes, curé de los Palacios. Ce seigneur ne paraît plus après cela dans cette guerre. Il y a lieu de croire, d'après ce qu'on lit dans divers historiens, qu'il retourna en Angleterre, dans le cours de la même année. L'année suivante, son amour pour les combats l'attira de nouveau sur le continent. Il alla à la tête de quatre cents aventuriers au secours de François, duc de Bretagne, contre le roi de France Louis XI (*). Il fut tué cette année, 1488, à la bataille de Saint-Aubin, entre les Bretons et les Français.

(*) L'auteur veut dire Charles VIII. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XLIII.

Comment le roi Ferdinand attaqua Moclin, et des étranges événemens qui accompagnèrent la prise de cette ville.

Les souverains catholiques avaient à cette époque rogné de bien près l'aile droite du vautour maure; ou, en d'autres mots, la plupart des forteresses de la frontière occidentale de Grenade étaient tombées sous l'artillerie chrétienne. L'armée était alors campée devant la ville de Moclin, sur la frontière de Jaën, l'une des forteresses les plus opiniâtres du pays. Elle était construite sur un rocher élevé, dont la base était presque entourée par une rivière. Une épaisse forêt protégeait la ville par derrière, du côté de la montagne. Dans cette position respectable, ses remparts sourcilleux et ses tours mas-

sives dominaient sur tous les défilés des montagnes, ce qui lui avait fait donner le surnom du Bouclier de Grenade. Elle avait un double compte à régler avec les Chrétiens. Deux cents ans auparavant, un maître de Saint-Jacques avait été tué sous ses murs avec tous ses chevaliers, et depuis elle avait fait un terrible carnage des troupes du comte de Cabra dans sa tentative précipitée pour s'emparer du vieux monarque maure. L'orgueil de Ferdinand avait été piqué de s'être vu obligé dans cette occasion d'abandonner le plan qu'il avait formé d'attaquer cette place, et il était prêt alors à en tirer une ample vengeance.

El Zagal, le vieux roi belliqueux de Grenade, s'attendant à une seconde attaque, avait abondamment pourvu la place de munitions de guerre et de bouche : il fit creuser des fossés, élever de nouveaux ouvrages, et transporter à la capitale tous les vieillards, les femmes et les enfans.

Telle était la force de la place et les difficultés de sa position, que Ferdinand prévit bien qu'il aurait beaucoup de peine à s'en emparer; il fit d'après cela tous les préparatifs d'un siége en règle. Au milieu de son camp, on

forma deux énormes tas composés l'un de sacs de farine et l'autre de grains. On les appela le grenier royal. Trois batteries de grosse artillerie furent ouvertes contre la citadelle et les principales tours, pendant que des pièces de campagne, des machines pour lancer des pierres, des porteurs d'arquebuses et d'arbalètes furent distribués en divers endroits, afin de tirer sans relâche contre les brèches et contre tous les soldats de la garnison qui se montreraient sur les remparts.

Les gros canons eurent bientôt fait leur effet. Une partie du mur fut démolie, et ces tours orgueilleuses, imprenables avant l'invention de la poudre à canon, furent renversées. Les Maures réparèrent leurs tours tant bien que mal, et continuant toujours à se fier à la force de leurs remparts, ils se défendirent avec opiniâtreté, tirant du haut de leurs crénaux et de leurs tours sur le camp chrétien. Le feu dura pendant deux nuits et un jour avec tant de fureur, qu'il n'y eut pas un moment où l'on n'entendît tonner le canon, et où il n'y eût quelque perte éprouvée, soit par les Chrétiens, soit par les Maures. En attendant, la lutte avait lieu plutôt entre des ingénieurs et des

artilleurs qu'entre de braves chevaliers. Il n'y eut point de sorties, point de rencontres, point de charges de cavalerie. Les chevaliers regardaient ce qui se passait avec des armes oisives, attendant l'occasion de signaler leur prouesse en escaladant les murs ou en montant sur la brèche. Mais comme la place n'était accessible que d'un côté, tout annonçait que la résistance serait longue et opiniâtre.

Les Chrétiens ne se bornèrent pas à lancer des pierres et des boulets de fer pour démolir les remparts; ils envoyèrent aussi beaucoup balles enflammées de matières combustibles pour mettre le feu aux maisons. Une de ces balles qui traversait les airs comme un météore, jetant autour d'elle en passant des étincelles, pénétra dans la fenêtre d'une tour qui servait de magasin à poudre. La tour sauta avec une explosion effroyable; les Maures qui y étaient furent lancés en l'air, et leurs membres mutilés retombèrent en diverses parties de la ville. Les maisons du voisinage furent renversées comme par un tremblement de terre.

Les Maures qui n'avaient jamais été témoins d'une explosion de cette espèce, attribuèrent la destruction de la tour à un miracle. Quel-

ques uns qui avaient vu descendre la balle enflammée s'imaginèrent que c'était le feu du ciel qui tombait sur eux pour punir leur opiniâtreté.

Voyant ainsi le ciel et la terre réunis contre eux, les Maures perdirent tout-à-fait courage, et capitulèrent. On leur permit de partir avec leurs effets, laissant derrière eux toutes leurs armes et leurs munitions de guerre.

L'armée catholique entra dans Moclin d'une manière solennelle, non comme des troupes licencieuses ne songeant qu'au pillage, mais comme des soldats chrétiens qui venaient purifier et régénérer le pays. L'étendard de la Croix, enseigne de cette sainte croisade, était porté devant elle, et suivi des autres bannières de l'armée. Ensuite venaient le roi et la reine à la tête d'une grande foule de chevaliers armés. Ils étaient accompagnés de prêtres et de religieux, avec le chœur de la chapelle royale, chantant le cantique *Te Deum laudamus*. Comme ils s'avançaient dans les rues d'un pas grave et dans un profond silence, qui n'était interrompu que par les chants pieux, ils entendirent soudain un chœur de voix sortant comme de dessous terre, et répondant *Bene-*

dictum qui venit in nomine Domini (1). La procession surprise s'arrêta. Ces paroles étaient prononcées par les captifs chrétiens, au nombre desquels se trouvaient plusieurs ecclésiastiques, et qui étaient renfermés dans des cachots souterrains.

Le cœur d'Isabelle fut vivement ému. Elle donna ordre que les captifs fussent sur-le-champ tirés de leurs prisons, et sa pitié redoubla en voyant, à leur apparence affaiblie, décolorée et maigre, tous les maux qu'ils avaient dû souffrir. Leurs cheveux et leurs barbes étaient longs et en désordre. Ils étaient affamés, presque nus, et chargés de chaînes. La reine ordonna qu'on les vêtît, qu'on les soignât, et qu'on leur donnât de l'argent pour retourner chez eux (2).

Plusieurs de ces captifs étaient de braves chevaliers qui, l'année précédente, avaient été blessés et faits prisonniers dans la défaite du comte de Cabra par El Zagal. On trouva aussi d'autres traces douloureuses de cette funeste affaire. En visitant l'étroit défilé où cette défaite avait eu lieu, on découvrit dans les brous-

(1) Marino Sucilo.

(2) Illescas, *Hist. Pontif.*, liv. VI, chap. 20, sect. 1.

sailles et derrière les rochers les restes de plusieurs guerriers chrétiens. Il y en avait qui étaient tombés de cheval, trop grièvement blessés pour pouvoir se sauver. Ils s'étaient éloignés en rampant du champ de bataille, et en cherchant à se cacher, afin de ne pas tomber dans les mains de l'ennemi; ils avaient ainsi péri d'une manière misérable. Les corps de ceux que l'on put reconnaître à leurs armures ou emblèmes obtinrent des tributs de regrets de la part de ceux d'entre leurs compagnons d'armes qui avaient eu part aux désastres de cette journée (1).

La reine fit recueillir pieusement ces restes, comme les reliques d'autant de martyrs morts pour la cause de la Foi. Ils furent enterrés avec de grandes cérémonies dans les mosquées de Moclin, qui avaient été préalablement purifiées et consacrées au culte chrétien. C'est là que reposent les ossemens de ces vrais chevaliers catholiques, dans le terrain même qui a été pour ainsi dire sanctifié par leur sang. Tous les pèlerins qui passent par ces montagnes offrent des prières et des messes pour le repos de leurs ames.

(1) Pulgar, part. III, chap. 61.

La reine demeura pendant quelque temps à Moclin, prodiguant des consolations aux blessés et aux prisonniers, faisant des réglemens pour le territoire conquis, fondant des églises, des monastères et d'autres institutions pieuses. Quand le roi marchait en avant pour dévaster la terre des Philistins, la reine Isabelle suivait ses traces, comme celui qui lie les gerbes marche derrière le moissonneur, recueillant les épis chargés qui tombent sous sa faux. Elle profita grandement, pour cela, des conseils de cette foule d'évêques, de moines, d'ecclésiastiques et d'autres saints personnages dont elle était toujours environnée, et qui eurent soin de faire entrer les premiers fruits de cette terre infidèle dans les greniers de l'Église.

Le roi, laissant son épouse occupée de ces pieux soins, poursuivit ses conquêtes, résolu de dévaster toute la Véga et de porter le fer et la flamme jusque sous les murs de Grenade.

CHAPITRE XLIV.

Comment le roi Ferdinand dévasta la Véga, et du sort de deux frères maures.

Muley-el-Zagal avait été comme sous le charme d'une mauvaise fortune depuis la mort suspecte de son frère. Le succès avait abandonné ses drapeaux; et, aux yeux de ses sujets mécontens, le défaut de succès était un des plus grands crimes d'un souverain. Il voyait sa popularité diminuer tous les jours, et il perdait toute la confiance de son peuple. L'armée chrétienne s'avançait ouvertement dans son royaume, et mettait tranquillement le siége devant ses forteresses.

Pendant ce temps il n'osait conduire ses légions contre eux, de peur que les habitans de l'Albaycin, toujours prêts à se révolter, ne lui

fermassent les portes de Grenade à son retour.

Il se passait peu de jours sans qu'on vît entrer dans la capitale quelque triste cortége composé des habitans d'une ville prise, arrivant avec le peu d'effets qu'ils avaient pu sauver, pleurant et gémissant sur la désolation de leurs foyers. Quand on reçut la nouvelle que les villes d'Illora et de Moclin s'étaient rendues, le peuple fut saisi de consternation.

« L'œil droit de Grenade est éteint, s'écria-t-il ! le bouclier de Grenade est brisé! qui nous protégera contre les armes de nos ennemis? »

Quand les restes de ces deux garnisons arrivèrent, les regards baissés, couverts de blessures, privés d'armes et d'étendards, la populace, dans sa colère, les accabla de reproches; mais ils répondirent :

« Nous avons combattu tant que nous avons eu la force de tenir nos épées et conservé des murailles pour nous protéger; mais les Chrétiens ont abattu nos remparts et nos tours, et nous avons vainement espéré que Grenade nous enverrait du secours. »

Les alcaydes d'Illora et de Moclin étaient frères; égaux en valeur, ils comptaient parmi les plus braves des chevaliers maures. Ils s'é-

taient distingués d'abord dans les tournois qui avaient embelli les beaux jours de Grenade, et ensuite dans les combats dont ces tournois n'étaient que la vaine représentation. Des acclamations avaient toujours suivi leurs bannières, et ils avaient long-temps été les délices du peuple. Revenus après la prise de leurs forteresses, ce peuple inconstant les chargea au contraire d'imprécations. Les cœurs des deux alcaydes se gonflèrent de courroux. Ils trouvèrent l'ingratitude de leurs concitoyens plus insupportable encore que l'hostilité des Chrétiens. Des nouvelles arrivèrent que l'ennemi s'avançait, avec ses légions triomphantes, pour dévaster le pays qui entourait Grenade. El Zagal n'osait pas encore se mettre en campagne. Les deux alcaydes d'Illora et de Moclin se présentèrent à lui.

« Nous avons défendu vos forteresses, lui dirent-ils, jusqu'à ce que nous fussions presque ensevelis sous leurs ruines, et, pour toute récompense, nons n'avons reçu que des reproches et des railleries. Donnez-nous, ô roi, l'occasion de signaler notre valeur; ne nous renfermez pas derrière des murailles de pierre, mais envoyez-nous combattre en rase campagne. L'ennemi approche, il vient dévaster notre pays. Confiez-

nous des soldats avec lesquels nous puissions arrêter sa marche, et que l'ignominie accable nos têtes, si nous manquons à notre devoir quand il s'agira de nous battre! »

Les deux frères furent donc envoyés contre les Espagnols avec des forces considérables, tant en infanterie qu'en cavalerie. L'intention d'El Zagal était de se mettre en campagne avec toute son armée si les alcaydes réussissaient, et de réparer, par une victoire décisive, les pertes qu'il avait souffertes. Quand le peuple vit déployer les étendards des deux frères qu'il connaissait si bien, il poussa quelques faibles acclamations; mais les alcaydes passèrent le sourcil froncé, car ils n'ignoraient pas que ces mêmes cris les maudiraient s'ils revenaient vaincus. Ils firent par un regard leurs adieux à Grenade et aux doux champs où ils avaient passé leurs premières années, comme si, pour eux, ils eussent été prêts à sacrifier leur vie, et non pas pour un peuple ingrat.

L'armée de Ferdinand était arrivée jusqu'à deux lieues de Grenade, au pont de Pinos, passage fameux par plus d'un combat sanglant pendant les guerres entre les Maures et les Chrétiens. C'était par là que les monarques cas-

tillans faisaient d'ordinaire leurs incursions, et ce poste était susceptible d'une grande défense, par l'inégalité du terrain et la difficulté du pont. Le roi, avec le gros de son armée, était parvenu au sommet d'une montagne, d'où il vit l'avant-garde commandée par le marquis de Cadix et le maître de Saint-Jacques, attaqués avec fureur par l'ennemi dans le voisinage du pont. Les Maures chargeaient avec leurs cris accoutumés, mais avec une férocité plus qu'ordinaire. La lutte fut opiniâtre; car des deux côtés on connaissait l'importance du passage. Le roi remarqua particulièrement les exploits de deux chevaliers maures, portant les mêmes armes et les mêmes emblèmes, et qu'il reconnut, à leur maintien et à leurs alentours, pour être des officiers d'un haut rang. C'étaient les deux frères, anciens alcaydes d'Illora et de Moclin. De quelque côté qu'ils se tournassent, ils portaient la confusion et la mort dans les rangs des Chrétiens; mais ils combattaient plutôt avec désespoir qu'avec valeur. Le comte de Cabra et son frère, don Martin de Cordoue, les pressaient vivement. S'étant avancés avec trop de précipitation, ils furent entourés par l'ennemi et se trouvèrent dans un danger imminent. Un jeune

chevalier chrétien, s'apercevant de leur péril, se hâta de courir à leur secours. Le roi, en le voyant, reconnut don Juan d'Arragon, comte de Ribargoza, son propre neveu : c'était un fils naturel du duc de Villahermosa, lui-même frère illégitime du roi Ferdinand. La magnifique armure de don Juan et le somptueux caparaçon de son cheval, l'exposaient à la vue et aux attaques. Il fut assailli de tous côtés, et son superbe cheval fut tué sous lui. Il continua pourtant à se battre avec courage, soutenant pendant quelque temps tous les efforts de l'ennemi, et donnant par là aux forces épuisées du comte de Cabra le temps de reprendre haleine.

En voyant le péril de ces troupes et la grande opiniâtreté de la défense, le roi fit avancer l'étendard royal, et se hâta d'aller, avec toutes ses forces, au secours du comte de Cabra. A son approche l'ennemi plia, et se retira vers le pont. Les deux commandans maures essayèrent de rallier leurs troupes, et les exhortèrent à défendre ce passage jusqu'à la dernière extrémité. Ils usèrent de prières, de remontrances, de menaces; mais à peu près en vain. Ils ne purent réunir qu'une poignée de chevaliers. Ils se placèrent avec eux sur le devant du pont, et

le défendirent pied à pied. Le combat fut terrible et opiniâtre, car le peu d'espace ne permettait pas à un grand nombre d'hommes d'y prendre part. On tira néanmoins des coups d'arbalète et d'arquebuse des bords de la rivière. La troupe des chevaliers maures était presque entièrement taillée en pièces; les deux frères tombèrent sur le pont qu'ils avaient si courageusement défendu. Ils n'avaient pu se faire illusion sur l'issue de la bataille; mais ils étaient décidés à ne pas retourner en vie à Grenade. Quand le peuple de la capitale apprit le dévouement qu'ils avaient déployé en tombant, il pleura leur mort et exalta leur mémoire. Une colonne fut élevée en leur honneur dans le voisinage du pont, et elle porta longtemps le nom du Tombeau des deux Frères.

L'armée de Ferdinand s'avança après cela, et vint camper dans le voisinage de Grenade. Pendant ce temps, la Vega fut de nouveau ravagée. Les grains, les fruits et les autres productions de la terre furent détruits, et ce paradis terrestre fut changé en un triste désert. Les Maures firent plusieurs sorties pour défendre leur plaine chérie, mais elles furent toutes inutiles. Un seul de ces combats mérite d'être

rappelé, parce qu'il donna lieu à un exploit d'un des saints héros de cette guerre.

Pendant un des mouvemens de l'armée chrétienne près des murs de Grenade, un corps de quinze cents hommes de cavalerie, avec beaucoup d'infanterie, sortit de la ville, et se posta près de quelques jardins, qui étaient entourés d'un canal, et traversés par des fossés pour l'irrigation du terrain.

Les Maures virent passer le duc de l'Infantado, avec ses deux magnifiques bataillons; l'un d'hommes d'armes, et l'autre de cavalerie légère, armée *à la geneta*. Derrière lui, et formant comme une espèce d'arrière-garde, on voyait don Garcia Osorio, le belliqueux évêque de Jaën, accompagné de Francisco Boradillo, corrégidor de sa ville, et suivi de deux escadrons d'hommes d'armes de Jaën, d'Andujar, d'Ubeda et de Baza (1). Le succès de la campagne précédente avait donné au bon évêque le goût des affaires militaires, et il avait encore une fois endossé la cuirasse.

Les Maures avaient beaucoup de goût pour les stratagèmes à la guerre. Ils jetèrent un œil d'envie sur les magnifiques troupes du duc de

(1) Pulgar, part. III, chap. 62.

l'Infantado; mais leur tenue et leur discipline ne permettaient pas de songer à les attaquer. Le bon évêque promettait d'être une proie plus facile. Ils laissèrent donc passer le duc et ses troupes sans les inquiéter, et s'approchèrent des escadrons de l'évêque. Faisant une fausse attaque, ils combattirent faiblement, et prirent la fuite dans un désordre apparent. L'évêque regardait déjà la victoire comme assurée, et, secondé par son corrégidor Boradillo, il les poursuivit avec une courageuse précipitation. Les Maures se sauvèrent dans la *Huerta del Rey*, ou Jardin du Roi. Les troupes de l'évêque les suivirent de près. Quand les Maures reconnurent que ces dernières étaient embarrassées dans les allées du jardin, ils se retournèrent avec fureur, pendant que quelques uns d'entre eux ouvraient les écluses du Xenil. En un instant, le canal dont le jardin était entouré, ainsi que les fossés, furent remplis d'eau, de sorte que le vaillant évêque et ses soldats furent surpris comme par un déluge (1). Une scène de grande confusion s'ensuivit. Quelques uns des hommes de Jaën, des plus forts de main et de cœur, combattirent contre les Maures dans

(1) Pulgar.

le jardin, pendant que les autres luttaient avec l'eau, et s'efforçaient de traverser le canal, ce qui leur coûta un grand nombre de chevaux. Par bonheur, le duc de l'Infantado reconnut le piége dans lequel ses compagnons d'armes étaient tombés, et envoya sa cavalerie légère à leur secours. Les Maures furent obligés de fuir, et furent poussés sur la route de l'Elvire jusqu'aux portes de Grenade. Plusieurs chevaliers chrétiens périrent dans cette échauffourée; l'évêque lui-même échappa avec difficulté, ayant glissé de sa selle en traversant le canal; mais il se sauva en se retenant à la queue de son cheval. Ce périlleux exploit paraît avoir satisfait les inclinations guerrières du bon évêque. Il se retira sur ses lauriers dans sa ville de Jaën, où, jouissant avec abondance des bonnes choses de la terre, il devint peu à peu trop gras pour son corselet, qu'il suspendit dans le vestibule de son palais épiscopal. Il n'est plus question après cela de ses exploits pendant le reste de la sainte guerre de Grenade (1).

(1) Don Luis Osorio fuè obispo de Jaen, desde el año de 1483, y presidiò in esta iglesia hasta el de 1496, in que muriò in Flandres a donde fuè accompañando a la princessa dona Juana, esposa del archidaque don Felipe. (España sagrada, por F. M. Risco, t. XLI, trat. 77, cap. 4.)

Le roi Ferdinand ayant achevé la dévastation de la Vega, et tenu El Zagal renfermé dans sa capitale, ramena son armée par le passage de Lope, pour rejoindre la reine Isabelle à Moclin. Les forteresses dernièrement prises ayant été bien munies de garnisons et bien approvisionnées, il confia le commandement de la frontière à son cousin don Rodrigue de Tolède, si célèbre plus tard dans les Pays-Bas sous le nom du duc d'Albe (1). La campagne ayant été ainsi couronnée de succès, les souverains revinrent en triomphe dans la ville de Cordoue.

(1) Ceci est une erreur. Le célèbre duc d'Albe ne naquit qu'en 1508. Il était petit-fils de celui dont il est question ici. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XLV.

Attentat d'El Zagal contre la vie de Boabdil, et comment ce dernier se décida enfin à agir.

A PEINE le dernier escadron de la cavalerie chrétienne eut-il disparu derrière la montagne d'Elvire, et le son de ses trompettes eut-il cessé de retentir aux oreilles des Maures, que la colère long-temps étouffée du vieux Muley-el-Zagal se réveilla. Il prit la résolution de cesser de n'être roi qu'à moitié et de gouverner un royaume divisé, dans une capitale également divisée, et songea aux moyens d'exterminer son neveu Boabdil et tous ses partisans. Il était furieux contre ceux dont la conduite factieuse l'avait empêché de tenir la campagne contre l'ennemi. Il punit les uns par de grosses amendes, d'autres par l'exil, quelques

uns même par la mort. Il était convaincu que, quand une fois il serait seul monarque de tout le royaume, ses talens militaires suffiraient pour rétablir sa fortune et pour chasser les Chrétiens au-delà des frontières.

Cependant Boabdil s'était de nouveau retiré à Vélez-el-Blanco, sur les confins de Murcie, afin de pouvoir profiter au besoin de l'assistance ou de la protection que la politique de Ferdinand serait disposée à lui accorder. Sa défaite avait renversé sa fortune renaissante; car le peuple le regardait comme inévitablement condamné au malheur. Cependant El Zagal savait que, tant qu'il vivrait, son nom serait un point de ralliement pour les factions, et qu'il pourrait d'un moment à l'autre être rappelé au trône par la multitude capricieuse. Il eut recours d'après cela aux moyens les plus perfides pour parvenir à sa destruction. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui représenter la nécessité de l'union pour le salut du royaume; il offrit même de renoncer au titre de roi, et de se soumettre à l'autorité de son neveu s'il voulait lui donner une terre où il pût finir ses jours en repos. Mais dans le moment même où les ambassadeurs devaient le

leurrer de ces paroles de paix, ils étaient porteurs d'herbes empoisonnées, qu'ils étaient chargés d'administrer en secret à Boabdil; et s'ils échouaient dans cette entreprise, ils devaient le tuer ouvertement pendant qu'ils seraient engagés en conversation avec lui. Ils furent poussés à cette lâcheté par la promesse de grandes récompenses, et par les assurances des alfaquis, que Boabdil était un apostat dont la mort serait agréable au Ciel.

Le jeune monarque fut averti en secret de cette trahison, et refusa de donner audience aux ambassadeurs. Il déclara qu'il regardait son oncle comme l'assassin de son père et de sa famille, comme l'usurpateur de son trône, et il jura de ne jamais se réconcilier avec lui, jusqu'à ce qu'il eût placé sa tête sur les murs de l'Alhambra.

La guerre éclata donc de nouveau ouvertement entre les deux monarques, mais elle fut conduite assez languissamment, à cause de leurs embarras réciproques. Ferdinand donna du secours à Boabdil; il ordonna aux commandans de ses forteresses de le soutenir dans toutes ses entreprises contre son oncle et contre toutes les places qui refuseraient de le recon-

naître pour roi. Don Juan de Benavides, qui commandait à Loxa, fit même pour le compte de Boabdil des incursions sur le territoire d'Almeria, de Baza et de Guadix, qui reconnaissaient l'autorité d'El Zagal.

Le malheureux Boabdil avait trois grands maux à combattre. L'inconstance de ses sujets, les hostilités de son oncle, et l'amitié de Ferdinand : cette dernière était sans contredit la plus funeste; elle détruisit complétement sa fortune. Il était regardé comme un ennemi de sa foi et de son pays. Les villes lui fermaient leurs portes. Le peuple le maudissait. Il n'y eut pas jusqu'à la faible troupe de chevaliers, qui jusqu'alors avait toujours suivi sa fatale bannière, qui ne commençassent à l'abandonner; car il n'avait le moyen ni de les récompenser, ni même de les faire subsister. Son courage s'abattit avec sa fortune, et il craignit que sous fort peu de temps il n'eût plus un lieu sur la terre où planter son étendard, ou un sujet qui osât s'y rallier.

Au plus fort de son désespoir, il reçut un message de sa courageuse mère, la sultane Ayxa-la-Horra.

« Vous devriez rougir, lui disait-elle, d'errer

ainsi près des confins de votre royaume, pendant qu'un usurpateur habite votre capitale! Pourquoi chercher chez l'étranger dep erfides secours, quand des cœurs fidèles vous attendent à Grenade? L'Albaycin est prête à ouvrir ses portes pour vous recevoir. Frappez un coup vigoureux. Il pourra tout réparer ou tout finir. Un trône ou un tombeau! Il n'y a point de milieu pour un roi. »

Boabdil était d'un caractère naturellement indécis; mais il y a des circonstances qui donnent de la résolution aux plus faibles, et ils agissent pour lors avec une témérité que les personnes d'un jugement plus ferme ne connaissent point. Le message de la sultane tira Boabdil comme d'un profond sommeil. Grenade, la belle Grenade, avec la majestueuse Alhambra, ses délicieux jardins, ses fontaines limpides et murmurantes, qui brillaient au milieu des bosquets d'orangers, de citronniers et de myrtes, s'éleva tout à coup devant ses yeux.

« Qu'ai-je fait, s'écria-t-il, pour avoir été ainsi exilé du paradis de mes pères, errant et fugitif dans mon propre royaume, pendant qu'un sanguinaire usurpateur est assis orgueil-

leusement sur mon trône? Certes, Allah protégera la cause de la justice : frappons un coup; peut-être pourrai-je tout recouvrer. »

Il appela autour de lui sa faible troupe de chevaliers.

« Qui d'entre vous, dit-il, est prêt à suivre son monarque jusqu'à la mort? »

Tous portèrent la main sur leurs cimeterres.

« Il suffit, continua Boabdil; armez-vous tous, et préparez vos chevaux en secret. Il s'agit d'une entreprise pénible et périlleuse. Si nous réussissons, le trône sera notre récompense! »

CHAPITRE XLVI.

Comment Boabdil retourna en secret à Grenade, et comment il y fut reçu.

« Dans la main de Dieu, a dit un ancien historien arabe, est la destinée des princes. C'est lui seul qui donne l'autorité. Un seul Maure à cheval traversait un jour les montagnes qui séparent Grenade des frontières de Murcie. Il galopait rapidement dans les vallées, mais s'arrêtait et regardait avec précaution autour de lui du haut de chaque éminence. Un escadron de cavalerie suivait prudemment à une certaine distance. Il y avait cinquante lances. La richesse de leur armure et de leur costume annonçait des guerriers d'un rang distingué, et leur chef avait le maintien élevé d'un prince. »

L'escadron décrit en ces paroles par l'histo-

rien arabe, était le roi maure Boabdil avec ses fidèles chevaliers.

Pendant deux nuits et un jour ils poursuivirent leur périlleux voyage, évitant les parties populeuses du pays, et choisissant les passages les plus solitaires des montagnes. Ils supportèrent bien des peines et des fatigues; mais ils les supportèrent sans murmurer. Ils étaient accoutumés à la guerre dans les pays montagneux, et leurs coursiers étaient de races généreuses et fortes. Il était minuit, les ténèbres et le silence régnaient partout quand ils descendirent des montagnes pour s'approcher de la ville de Grenade. Ils passèrent tranquillement sous l'ombre de ses murs, jusqu'à ce qu'ils arrivassent près de la porte de l'Albaycin. Là Boabdil ordonna à sa suite de s'arrêter et de demeurer cachée. Ne prenant que quatre ou cinq hommes avec lui, il s'avança courageusement vers la porte, et frappa avec la poignée de son cimeterre. La garde demanda qui désirait entrer à cette heure indue.

« C'est votre roi, répondit Boabdil : ouvrez-lui la porte. »

La garde apporta une lumière, et reconnut le jeune monarque. Elle fut frappée d'une ter-

reur soudaine, et ayant ouvert, Boabdil et sa suite entrèrent sans difficulté. Ils galopèrent aux maisons des principaux habitans de l'Albaycin, sonnèrent à leurs portes, leur disant de se lever et de prendre les armes pour leur souverain légitime. Cet ordre fut immédiatement suivi. Les trompettes sonnèrent dans les rues; l'éclat des torches et des armes montra les Maures courant aux lieux de rassemblement, et au point du jour toutes les forces de l'Albaycin furent réunies sous l'étendard de Boabdil. Tel fut le succès de cet acte soudain de désespoir du jeune monarque : car les historiens nous assurent qu'il n'y avait eu d'avance ni concert ni arrangement.

« Quand la garde ouvrit la porte pour l'admettre dans la ville, ajoute un pieux annaliste, Dieu ouvrit les cœurs des Maures pour recevoir leur roi (1). »

La nouvelle de cet événement réveilla de grand matin El Zagal, qui dormait dans l'Alhambra. Le vieux guerrier rassembla sur-le-champ ses gardes, et pénétra l'épée à la main dans l'Albaycin, où il espérait prendre son neveu par surprise. Il fut reçu vigoureusement

(1) Pulgar.

par Boabdil et sa suite, et repoussé jusque dans le quartier de l'Alhambra. Une rencontre eut lieu entre les deux rois, sur la place devant la principale mosquée. Ils combattirent corps à corps avec une fureur implacable, comme s'ils avaient voulu vider leur querelle dans un combat singulier. Mais dans le tumulte ils furent séparés, et le parti d'El Zagal fut en définitive chassé de la place.

La bataille continua pour quelque temps dans les rues et sur les places de la ville; mais les deux partis, ne se sentant pas assez au large dans ces limites resserrées, sortirent dans les champs, et combattirent sous les murs jusqu'au soir. Bien des guerriers succombèrent des deux côtés. A la nuit chacun se retira dans son quartier, et le jour renaissant leur rendit la facilité de recommencer cette lutte dénaturée. Pendant plusieurs jours les deux quartiers de la ville demeurèrent armés l'un contre l'autre comme de puissans ennemis. Le parti de l'Alhambra était plus nombreux que celui de l'Albaycin, et se composait principalement de nobles et de chevaliers; mais les partisans de Boabdil étaient des hommes endurcis aux fatigues par le travail, et exercés au maniement des armes.

L'Albaycin fut en quelque sorte assiégé par les forces d'El Zagal; ils firent des brèches dans les murailles, et tentèrent à plusieurs reprises de l'emporter d'assaut, mais elles furent toutes les fois repoussées. De l'autre côté, les troupes de Boabdil firent de fréquentes sorties, et la querelle s'envenima au point que l'on finit par ne plus faire de quartier.

Boabdil s'aperçut de l'infériorité de ses forces. Il craignit aussi que ses partisans, étant pour la plupart des marchands et des artisans, ne se lassassent de l'interruption de leurs travaux, et ne fussent découragés par ces scènes de carnage répétées. Il envoya donc en toute hâte des lettres à don Fadrique de Tolède, qui commandait l'armée chrétienne sur les frontières, implorant son assistance.

Don Fadrique avait reçu du politique Ferdinand l'ordre d'aider le jeune monarque dans sa lutte avec son oncle. Il s'avança donc avec un corps de troupes jusqu'auprès de Grenade; mais craignant quelque trahison, il demeura d'abord tranquille, observant les mouvemens des deux partis. Les combats sanglans qui se livraient à Grenade ne tardèrent pas à le convaincre que les deux monarques ne s'enten-

daient point pour lui nuire. Il envoya d'après cela à Boabdil un renfort de fantassins et d'arquebusiers chrétiens sous les ordres de Fernand Alvarez de Sotomayor, alcayde de Colomara. C'était là un tison qui devait donner plus d'intensité aux flammes de la guerre qui désolait la ville, et qui se prolongea parmi les habitans maures pendant cinquante jours.

FIN DU TOME PREMIER.





